This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

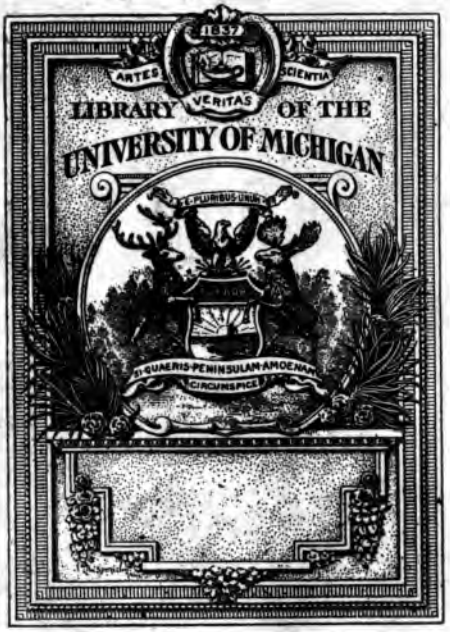
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

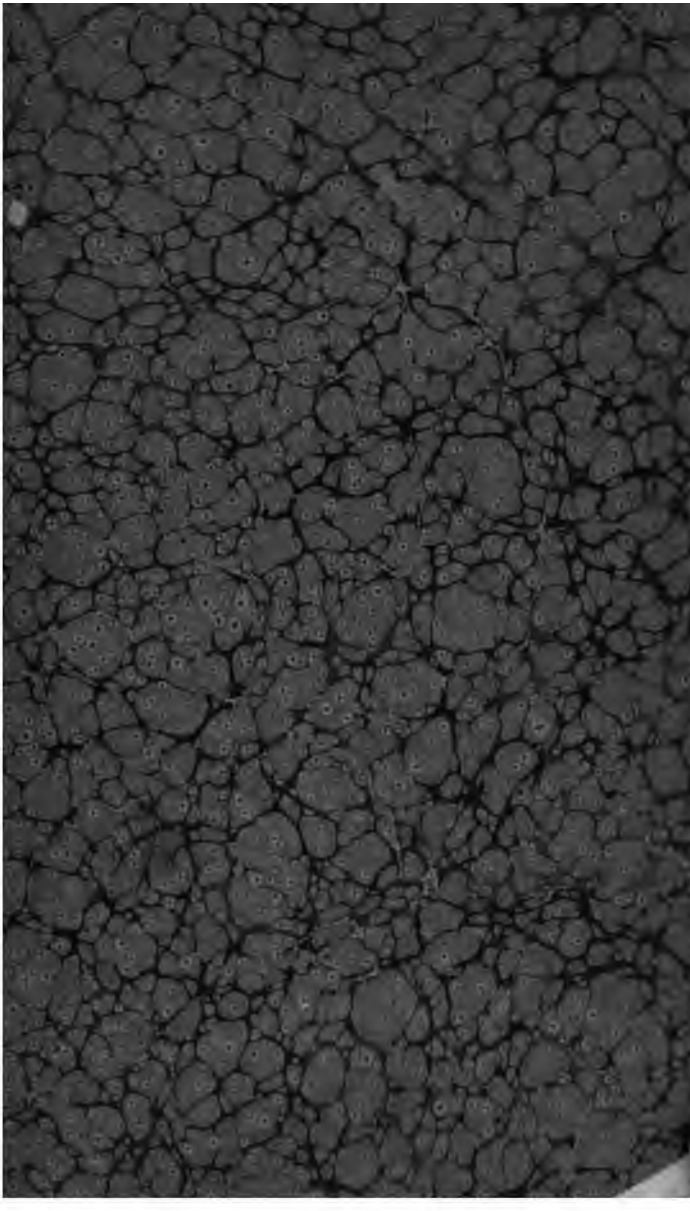
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



8 4 T
D 88 VE
M 9

LA

VIE AU DÉSERT

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie 4
— Le Speronare 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 1
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Regence 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Saltéador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 3
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA

VIE AU DÉSERT

CINQ ANS DE CHASSE

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

PAR

GORDON CUMMING

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

— PREMIÈRE SÉRIE —

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés

AVANT-PROPOS

Le désir de voir les élections de Londres m'avait amené, il y a deux ans, dans la capitale de la Grande-Bretagne. Un beau matin, en compagnie d'Alexandre et d'un de nos amis communs, nous entrions dans la Tamise par Gravesend, et, une fois débarqués sur le quai, nous nous faisions transporter tous les trois, dans un cab, à Leicester-Square.

Une des considérations qui m'avaient déterminé à loger à Leicester-Square, c'est que Leicester-Square était dans le voisinage de Coventry-street, et qu'à

Coventry-street Gordon Cumming faisait son *exhibition*.

Maintenant, qu'est-ce que Gordon Cumming?

Je vais vous dire cela, chers lecteurs.

Il faut vous avouer que je suis grand amateur de voyages, non-seulement des voyages que je fais, mais de ceux que je lis. — On ne peut pas aller partout *de sa personne*, comme disent les généraux en chef dans leurs bulletins, mais le livre à la main on peut suivre le capitaine Cook en Océanie, Levaillant en Afrique et le Père Huc en Chine.

Tout enfant j'ai été bercé par des voyages.

J'avoue encore une faiblesse : — c'est qu'étant chasseur, les voyages qui m'amusent le plus sont ceux qui contiennent des récits de chasse.

Or, il y a deux ans à peu près, à la suite d'une expérience de balles explosibles, à Montfaucon, dont le public a été entretenu, dans un journal très-savamment rédigé, *la Science contre le Préjugé*, par mon savant ami, le docteur Meynard, — expérience qui avait parfaitement réussi, nous dînâmes en compagnie de médecins, de savants, de chasseurs et d'artistes.

Jules Gérard assistait à ce dîner : Jules Gérard, le

tueur de lions, vous savez, et qui en est à son vingt-neuvième lion.

Il y avait encore là un Anglais, pardon, je me trompe, un Écossais, grand chasseur, grand voyageur, arrivant de l'Inde, où il était resté neuf ans, où il est retourné depuis, et où il avait chassé le tigre, comme tout Anglais ou Écossais qui a visité l'Inde.

On parla des lapins de Bondy, des chevreuils de Villers-Coterets, des daims de Compiègne, des cerfs de Fontainebleau, des sangliers de Montargis, et, en montant toujours, on en arriva aux tigres du Pundjab et aux lions de l'Atlas.

— Connaissez-vous Gordon Cumming? demanda mon Écossais à Gérard.

— Oui, de nom seulement.

— C'est après vous l'homme qui a tué le plus de lions.

— C'est vrai, il en a tué vingt-deux.

— Sans compter cinquante éléphants, soixante rhinocéros, et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces.

— Je sais cela, dit Jules Gérard, et je compte aller

à Londres tout exprès pour faire à Cumming une visite de confrère.

J'étais profondément humilié; il y avait à Londres un homme qui avait tué vingt-deux lions, cinquante éléphants, soixante rhinocéros, et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces, et je ne connaissais pas cet homme!

— Quand allez-vous à Londres? demandai-je à Gérard.

— Oh! je ne sais précisément pas, répondit-il.

— Moi, j'y vais dans quelques jours; le premier de nous deux qui fera le voyage annoncera à l'autre où l'on trouve Gordon Cumming. Où demeure-t-il? demandai-je à Mackenzie. — C'était le nom de mon Écossais.

— Où il demeure? je n'en sais rien. Mais son théâtre est situé *Conventry-street*.

— Comment, son théâtre! Il est directeur de théâtre?

— J'aurais dû dire son *exhibition*.

— Cher ami, qu'est-ce que son *théâtre?* qu'est-ce que son *exhibition?* Je suis profondément ignorant. Renseignez-moi.

— C'est-à-dire que dans une grande galerie tapis-

sée de peaux de lions, de peaux de tigres, de peaux de serpents empaillés, de cornes de springboks, de gemsboks, de hartlebeests, de wildbeasts, de défenses d'éléphants et de cornes de rhinocéros; il raconte lui-même ses chasses, faisant passer sous les yeux de ses auditeurs, au fur et à mesure qu'il parle, les différents tableaux représentant les scènes les plus émouvantes de ses travaux herculéens.

— Nous irons voir cela, Mackensie.

— Quand vous voudrez.

« Quand vous voudrez » était bien facile à dire. Moi aussi, comme Gérard, j'avais des empêchements pour aller directement à Londres; d'ailleurs, pour aller à Londres, je m'étais donné un prétexte, et ce prétexte me fixait une époque.

J'avais prétendu, vis-à-vis de moi-même, que j'avais besoin de voir les élections anglaises.

Vous comprenez bien que ce n'était pas vrai, et qu'à moins d'être atteint de dépravation politique, on n'éprouve pas de pareils besoins.

Mais quand je désire une chose, l'argent me manque parfois, les prétextes jamais.

Il en résultait que tous les jours je parlais à Mac-

kenzie de Gordon Cumming, lui faisant questions sur questions.

— Écoutez, me dit-il un jour, il y a une chose bien simple à faire en attendant que vous le voyiez, lui.

— Laquelle?

— Lire son voyage.

— Il l'a donc écrit?

— Oui, et le volume vient de paraître sous le titre du *Lion hunter in south Africa*. C'est fort intéressant.

Révoil, un de mes amis, grand amateur de chasse et habile chasseur, se trouvait là et corrobora le dire de Mackenzie; il connaissait l'ouvrage et savait où le trouver.

— Obligez-moi, mon cher, lui dis-je, de m'aller quérir ce volume. Vous savez où, sans doute?

— Mais, chez Fowlez, libraire au Palais-Royal.

— Parfaitement.

— Dans un quart d'heure, mon livre.

— Je ne peux pas aller à pied au Palais-Royal et être revenu dans un quart d'heure.

— Prenez une voiture alors.

Pour mon biographe, il y aura tout un monde de

réflexions philosophiques, physiologiques et morales, dans ces mots : — *Prenez une voiture.*

Que de fois, pour une chose qui valait vingt sous, mais que je voulais avoir tout de suite, ai-je fait prendre une voiture qui coûtait deux francs!

Je ne sais pas si Revoil prit ou ne prit pas la voiture, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'un quart d'heure après, il rentrait triomphalement, le livre de Gordon Cumming à la main.

Je me jetai sur le livre, et, comme fait un enfant, je courus aux gravures.

Les gravures étaient dignes du sujet.

C'étaient des éléphants faisant sauter, arbre par arbre, des forêts en l'air; c'étaient des rhinocéros donnant la chasse au chasseur, au lieu de la recevoir de lui; c'étaient des myriades de chiens sauvages, la gueule ouverte et la queue roide, entourant le narrateur dans l'intention bien visible de le dévorer; c'était Gordon Cumming, aidé de son petit Boschisman, tirant par la queue un boa de vingt-cinq pieds de long, ou assassinant, à coups de couteau, un hippopotame dans une mare; c'étaient, enfin, fixés sur le papier, les rêves les plus fantastiques que puisse faire

un chasseur, soit pour son compte, soit pour le compte des autres.

En une nuit et une journée, je déchiffrai le volume compact de Gordon Cumming, contenant à peu près trois de nos volumes ordinaires.

Je n'en fus que plus avide de voir Gordon Cumming et de causer avec lui.

Voilà pourquoi je vous disais, chers lecteurs, que je m'étais tout particulièrement logé à Leicester-Square, pour être dans le voisinage de l'exhibition de Gordon Cumming.

J'y étais.

Je courus aux affiches.

Tous les jours, Gordon Cumming avait séance de sept heures à dix heures du soir.

Les samedis seulement la séance était de jour, de trois à six heures de l'après-midi.

Nous étions justement arrivés un samedi.

J'allai d'abord assister à mon élection à Southwark, — mais les élections n'étaient devenues qu'une chose secondaire.

C'était Gordon Cumming que je voulais voir.

Par bonheur les meetings étaient finis à deux

heures, de sorte qu'à trois heures précises j'étais à l'ouverture du théâtre; j'entrai un des premiers et allai me placer sur une des banquettes les plus rapprochées de l'avant-scène.

De là je regardai tout autour de moi.

Les souvenirs de Mackenzie lui avaient été fidèles; la salle était bien telle qu'il me l'avait décrite : ce n'était le long des murailles que peaux de lions, peaux de tigres, peaux de panthères.

Il y avait la fameuse peau du boa de vingt-quatre pieds de long, que, dans la gravure, Cumming et son Hottentot tiraient par la queue.

Il y avait des cornes de toutes les espèces, — par milliers; — les cornes, on ne les comptait plus.

Il y en avait de courbes, de droites, de tordues, d'embranchées, de pointues, d'obtuses, de fourchues, de mates, de luisantes, de rugueuses.

C'était, comme eût dit un gamin de Paris, ou Molière, s'il eût vécu de nos jours, c'était le désarmement complet de la garde nationale.

L'abord du théâtre était défendu par une haie de cornes de rhinocéros et de défenses d'éléphants pesant de cinquante à trois cents livres.

L'avant-scène était pavée d'écailles de tortues grandes comme des capotes de cabriolet.

Le spectacle était dans la salle avant d'être sur le théâtre.

Un piano placé à ma droite se fit entendre.

Au milieu de toute cette décoration cornue, ce piano, jouant des polkas, faisait le plus drôle d'effet qui se pût voir.

Le piano annonçait l'apparition de Gordon Cumming.

Gordon Cumming, leste et vigoureux Écossais de cinq pieds six pouces, âgé de quarante-cinq ans à peu près et vêtu de son costume national, se glissa entre le rideau et l'encadrement, puis s'avança sur le proscénium.

Il fut salué par de nombreux bravos : il était évident que les spectateurs étaient en partie des gens qui venaient, mais surtout des gens qui revenaient.

J'applaudis, comme les autres, et même plus fort que les autres. Cumming me remarqua et, sans savoir qui j'étais, me fit un salut particulier.

Puis il commença son speech.

Ceci c'était autre chose. Je comprends parfaitement

l'anglais, lorsque je le lis, pourvu que ce ne soit pas un poëme de Burne ou de Byron, mais je n'entends pas un mot de l'anglais quand on le parle.

A plus forte raison quand celui qui le parle est un Écossais.

Par bonheur, je savais mon Gordon Cumming par cœur.

Ce qu'il disait, au reste, n'était qu'une espèce de discours préparatoire sur son enfance vagabonde, au milieu des lacs, des torrents, des rochers et des précipices.

La toile se leva, et l'on vit, en peinture bien entendu, un enfant de quinze ans suspendu à une longue corde et essayant d'effaroucher deux énormes oiseaux.

C'était Gordon Cumming dénichant des aigles.

A partir de ce moment, toute la vie de l'Écossais passa sous les yeux du lecteur : chasse aux springbocks, chasse aux gemsbocks, chasse aux hartlebeasts, chasse aux wildbeasts, chasse aux girafes, chasse aux rhinocéros, chasse aux éléphants, chasse aux lions.

A partir de ce moment je compris parfaitement,

et je pris, je l'avoue, un énorme intérêt aux aventures de ce voyageur, racontées et expliquées par lui-même.

Nous n'avons aucune idée de cette sorte de spectacle en France.

Chez les Anglais, peuple pratique, ils sont familiers.

Si vous allez à Londres, chers lecteurs, allez voir Gordon Cumming, s'il s'y trouve encore.

Il va sans dire que je fis passer mon nom au chasseur et que je restai après le départ des autres auditeurs. Nous causâmes une heure ensemble.

Gordon Cumming parle assez facilement le français. Ce fut une seconde représentation, mais cette fois pour moi tout seul.

Le livre de Roaleyn Gordon Cumming d'Alltyre, dont la traduction, faite sous mes yeux par Révoil, a été revue et corrigée avec le plus grand soin par moi, se recommande de lui-même, et prendra sa place, pour la garder, à côté des ouvrages de Delegorgue et de Gérard.

Roaleyn Gordon Cumming, né en Écosse en 1822, passa les premières années de son enfance dans le

comté de Moray. C'est là que lui vint la passion de la chasse et de l'histoire naturelle.

La pêche aux poissons des grands fleuves fut, dès l'âge le plus tendre, son jeu favori, et c'est aux bords des rivières, aux sommets des montagnes et dans les fourrés les plus sombres des forêts de son pays natal, que Cumming, recherchant la solitude, contemplait la grandeur et la magnificence de la nature.

Avant son entrée au collége d'Éton il était déjà possesseur de nombreux trophées, fruits de ses exploits; il les regardait avec fierté et enthousiasme, et se comparait au vainqueur du lion de Némée.

En 1839 il partit pour les Indes et s'engagea dans la cavalerie légère de Madras. Au cap de Bonne-Espérance il eut l'occasion de chasser les bêtes féroces. Dans son séjour aux Indes il fit collection de spécimens d'histoire naturelle, et acquit une commission dans le Royal-Vétéran; mais, voyant qu'il n'y avait rien à gagner, il changea une troisième fois de corps, et s'engagea dans les Cap-Riflemen en 1841.

Tous ses rêves étaient pour les chasses les plus extraordinaires que son imagination pouvait lui suggérer; aussi, voyant que la discipline militaire serait

toujours un obstacle à sa passion exclusive, il donna sa démission afin de recouvrer son entière liberté d'action, et se mit à suivre la noble carrière qu'il s'était tracée dès son jeune âge.

Dans ses chasses il avait adopté un costume caractéristique.

Les bras nus et des vêtements de plusieurs couleurs lui donnaient l'air d'un Gaulois oublié par mégarde dans les grandes forêts de l'Inde. En Écosse, sa fortune personnelle avait pu lui procurer de bons morceaux de venaison et de riches vêtements ; mais, dans l'Inde, il préférait une tranche d'éléphant ou quelque peau de lion due à la force et à l'adresse dont il se sentait capable. C'est en 1842 qu'il résolut de faire une expédition dans le sud de l'Afrique.

Pour cette expédition il se mit en quête de personnes expérimentées, s'informant de tout ce qui pouvait être nécessaire à ce voyage et de tout l'équipement en général. Il s'adjoignit un individu du nom de Murphy (commerçant de l'intérieur, qui avait plus que personne les connaissances nécessaires sur les frontières et adjoints des territoires de la Gricqua, situés au-dessus de la rivière du Grand-Orange). Ce

Murphy lui présenta un autre commerçant réputé pour ses hautes connaissances des parties du pays que Cumming désirait explorer. Les wagons (voitures) de ces deux personnes étaient construits de manière à renfermer tout ce qui était nécessaire à la vie de l'homme et tout ce qu'il pouvait désirer dans une pareille contrée.

Gordon Cumming, sur un de ces modèles, fit construire deux voitures qui lui rendirent de grands services; car non-seulement il avait à penser aux besoins de chaque jour, mais il collectionnait sur son passage tout ce qui lui paraissait offrir une certaine curiosité.

Il prit à son service quatre domestiques : le premier, qui était un Anglais nommé Long, devait remplir les fonctions d'intendant.

Ce Long était un ancien cokney ou badaud de Londres, qu'il prit encore sur la recommandation de Murphy.

Mais, une fois en route, cet intendant le laissa de côté en abandonnant la petite caravane pour suivre une certaine fille aux yeux noirs qui avait été engagée comme laveuse pour toute la durée du voyage.

Les deux autres domestiques étaient des natifs de Grahaurstown.

Le cocher, du nom de Kleinboy, était un Hottentot fort et actif, de la race des Mozambiques, avec les joues osseuses et la tête lainée.

Puis un nommé Cobus, de la même race, et deux Européens, nommés Stofulus et Hendrick.

Ils se mirent en marche le 28 octobre 1843, favorisés par un fort beau temps.

Gordon Cumming commença alors les chasses hardies de l'éléphant, du lion, du rhinocéros et autres animaux dangereux.

Cinq ou plutôt six années se passèrent de la sorte, et enfin Gordon Cumming retourna en Angleterre, où il parvint, il y a deux ans, sain et sauf, rapportant ces trophées qu'il montre aujourd'hui avec fierté, ainsi que des dessins panoramiques des principales vues d'un brillant et long voyage.

ALEXANDRE DUMAS.

PRÉFACE

En 1839, je m'embarquai pour les Grandes-Indes. J'allais rejoindre à Madras mon régiment, le 4e léger. Nous touchâmes en passant au cap de Bonne-Espérance, et là j'eus occasion de chasser quelques antilopes de la petite espèce, ce qui me donna un avant-goût des chasses splendides que quelques années après je devais faire tout à mon loisir ; pendant mon séjour aux Indes, je recommençai mes excursions et rassemblai une immense quantité d'échantillons d'histoire naturelle : je commençai ainsi cette collection qui a pris depuis des proportions énormes. Par malheur le climat des Indes m'était contraire. Un beau jour, je

quittai le service et rentrai dans ma patrie où je repris mes habitudes vagabondes. Bientôt, grâce à l'aide de mes nombreux amis, il me fut permis de me livrer avec succès à ma chasse favorite, celle des bêtes fauves dans les forêts de l'Écosse.

A la longue, cependant, ennuyé d'explorer un pays en la présence continuelle des gardes et des forestiers, me sentant tourmenté du désir de visiter en toute liberté les contrées sauvages, où l'existence du vrai chasseur est tout à la fois un plaisir, une lutte et un orgueil, je pris la résolution de visiter les immenses prairies et les montagnes Rocheuses du Nouveau-Monde. Je sollicitai et j'obtins une commission dans le *Royal-Veteran New found Land Company*, mais je ne tardai point à comprendre que j'aurais peu de chance de pouvoir m'éloigner des casernes et de vivre à la façon de Nemrod tant que je serais attaché à un régiment. Cela me décida à demander ma mutation pour le cap de Bonne-Espérance où se trouvait le régiment des *Cap Riflemen*. En 1843 je pris terre sur ce sol tant désiré.

Immédiatement après mon débarquement au Cap je fis partie de l'armée d'occupation et j'entrai avec

ma division sous les ordres du général Somerset, dans le pays des Caffres-Amapouda, où nous demeurâmes quelque temps en campagne, ayant pour seule distraction celle de tirer des cailles et autres menus oiseaux.

Je me trouvai donc encore trompé dans mon attente, et, ne voyant aucune chance d'arriver à mon but tant que je n'aurais point ma liberté tout entière, je me décidai enfin à donner ma démission et à pénétrer dans l'intérieur des terres, et, s'il était possible, là où nul Européen n'avait encore mis le pied avant moi.

En effet, ces vastes régions devaient offrir de nombreuses émotions à mon ardente jeunesse, et j'étais persuadé qu'il me serait facile, grâce à ma persévérance et à mon adresse, de réunir de magnifiques trophées de chasse et de colliger une foule de sujets intéressants pour la science et l'histoire naturelle. J'avais prévu juste, et, si vaste que fût sur ce point mon ambition, je réussis au delà de mes désirs.

Et maintenant ce que je vous offre ici, cher lecteur, c'est le récit des aventures qui me sont arrivées en Afrique; je ferai seulement observer que je suis le premier qui ait pénétré dans le pays des Bamangwato,

où, grâce à ma hache et à ma pioche, je me suis tracé une route que d'autres ont suivie par la suite. J'espérais marcher toujours en avant et pénétrer plus loin encore ; mais la perte de mon bétail et de mes chevaux m'arrêta court, à mon inexprimable regret.

Pendant les longues années que j'ai passées dans le désert, je n'ai jamais eu d'autre demeure que mon chariot ; encore l'abandonnais-je souvent pour faire seul, ou accompagné de sauvages seulement, de lointaines expéditions de chasse, laissant les quelques compagnons attachés à ma fortune campés autour de mes bagages. Dans ces circonstances, j'ai passé bien des jours et bien des nuits au fond d'un trou isolé, creusé près de quelque source, guettant la démarche majestueuse du lion, les évolutions sagaces des éléphants, les bonds capricieux de la panthère et l'allure de ces nombreuses espèces d'animaux qui souvent passaient à quelques pas de moi sans se douter du voisinage de l'homme et de la mort ; dans ces sortes d'occasions, tout ce que j'ai jugé digne de remarque, je l'ai consigné dans mon journal.

C'est à l'aide de ce journal que l'ouvrage que l'on va lire a été écrit presque littéralement, je l'avoue :

le lecteur ne doit donc point s'attendre à trouver un style fleuri et travaillé dans un récit rédigé en de telles conditions. Lorsque la main s'est fatiguée toute la journée à manier la carabine, on est inhabile le soir à tenir une plume. Mais, si mon langage sans apprêt cause aux vrais chasseurs quelques sensations de plaisir, si mes descriptions ajoutent une page de plus à l'histoire naturelle du Sud de l'Afrique ou aux notions déjà connues sur les peuplades de ce pays, je m'estimerai amplement récompensé de mes veilles, de mes explorations et de mes fatigues sur le sol aride, sauvage et dangereux du pays des Boschimens.

R. GORDON CUMMING.

LA VIE AU DÉSERT

I.

Commerce au Cap. — Préparatifs de chasse. — Commerçants du Cap. — Wagons du Cap. — Préliminaires des marchés. — Vie d'un commerçant. — Commerce avec les Bechuannas. — Préparatifs et obstacles. — Mes serviteurs. — Mes ustensiles. — Chasse au *kheebock*. — Flore de l'Afrique méridionale.

Une fois cette résolution prise de faire une expédition de chasse dans l'intérieur de l'Afrique du sud, mon premier soin devait être de chercher quelque personne expérimentée qui pût m'indiquer les emplettes à faire, tant en chariots et en bœufs que pour mon équipement en général. A cet effet je m'adressai

à un nommé Murphy, traficant à l'intérieur, et plus à même que tout autre, à Graham's-Town, pour me donner les renseignements dont j'avais besoin. Sur les frontières de la colonie, et sur les territoires limitrophes des tribus de la Griqua et de Béchuana, situées au delà de la grande rivière Orange, j'avais déjà eu l'occasion de faire connaissance avec ce personnage pendant le peu de temps que j'avais passé en cantonnement à Graham's-Town au mois de juillet 1843. Je lui avais été présenté par un autre marchand, mon compatriote, comme moi né dans le canton de Morey et qui était renommé parmi les *boers* (1) hollandais qui habitaient sur la frontière. Ce dernier dont le nom André Thomson, avait deux frères. Tous trois menaient la même vie aventureuse et l'on ne connaissait pas dans toute la colonie de jeunes gens plus laborieux et plus déterminés qu'eux.

Comme j'aurai souvent occasion de parler des marchands dans le cours de mon récit, je crois à propos de donner ici une courte esquisse de leurs occupations, de leurs mœurs et de leurs habitudes. Chaque marchand est censé posséder un ou deux chariots à bœufs, pour les charger de toutes sortes de marchandises qu'ils jugent nécessaires aux boers hollandais, lointains et isolés. Ils puisent dans les grands dépôts de Graham's-Town et du port Elisabeth, puis ils partent

(1) Fermiers.

pour leur grand voyage, qui dure ordinairement six ou huit mois.

Au bout de ce temps ils reviennent à la colonie, enrichis d'énormes troupeaux de bœufs et de béliers distraits des troupeaux bien autrement considérables des habitants de l'intérieur, presque tous fermiers et éleveurs de bestiaux. Les chariots d'un de ces trafiquants nomades qui font en grand le commerce de nos colporteurs d'Europe, contiennent en général de l'épicerie, de la quincaillerie, des pièces de toiles et de canevas, de la mercerie, de la sellerie, de la faïence, de tout, depuis des alènes, pour que le boer puisse raccommoder ses souliers de campagne jusqu'aux rouleaux de rubans roses ou bleus qui doivent retenir les boucles brunes de ses charmantes filles, dont la beauté dans plus d'un cas consiste, comme celle de Skyeterrein, dans leur laideur.

A mesure que le marchand pénètre dans les terres et fait des échanges, il laisse le bétail qu'il a troqué contre ses marchandises à la garde du boer, son ancien maître, et le reprend à son retour. Quand il s'est débarrassé de toute sa pacotille, il termine en général son trafic par la vente du ou des chariots mêmes qui ont servi au transport, et achète alors un cheval avec lequel il revient à la colonie, ralliant sur sa route tous les animaux qu'il a reçus en échange, et sur lesquels, de retour au Cap, il fait un bénéfice non moins grand que celui qu'il a fait sur ses marchandises.

Lorsqu'un marchand arrive à une ferme et que son intention est d'y passer la nuit, il arrête son chariot, s'approche de la porte et demande où il doit *oustpan*, c'est-à-dire dételer ses bœufs, et en même temps de quel côté il lui sera permis de les faire paître. Le maître le reçoit au seuil, la pipe à la bouche, et, levant son chapeau de la main gauche, lui tend cordialement la main droite : les fermiers attachent beaucoup d'importance à cette étiquette à laquelle, à l'exemple du chef, se conforme une ribambelle de jeunes boers qui arrivent à la file, chacun à moitié enseveli dans une paire de pantalons d'une largeur démesurée et coiffé d'un immense chapeau à larges bords dont la forme a généralement plus de la moitié de la hauteur de celui qui le porte.

Lorsque la permission de dételer est obtenue et que l'on a échangé quelques compliments, le marchand demande au boer s'il a des bœufs gras à troquer. Souvent à cette demande le fermier répond tout d'abord par une négation absolue; plus généralement encore il dit avec une prétendue insouciance : — Je n'en sais rien. Puis avec une indifférence affectée il ajoute : — Qu'avez-vous dans votre chariot? — Un peu de tout, répond le marchand, et en qualité supérieure. Je vous laisserai les objets qui vous conviendront au plus bas prix qu'il soit possible à un marchand de le faire; d'ailleurs dans un instant je vais déballer et vous montrer cela. — Ce à quoi le boer répond poliment :

— N'en faites rien, meinherr; je serais affligé que pour moi et inutilement vous prissiez tant de peine. — Oh! mon Dieu, réplique le marchand, c'est notre état. — Le boer vaincu par cette courtoisie fait un signe d'assentiment.

Alors le marchand se retourne vers son *knecht* ou domestique principal, lui ordonne de faire l'étalage des marchandises et accompagne le boer dans l'intérieur de la maison.

Le dîner paraît bientôt, et le fermier ne manque jamais d'inviter son hôte à prendre place à table.

Si le marchand est habile, c'est le moment de le montrer; il aura pendant le dîner mille petits soins, mille attentions délicates pour la femme de son hôte. Aucun marché ne peut être conclu avec un Hollandais sans l'approbation de sa femme; on dîne copieusement chez ces dignes boers. Ils possèdent des notions très-recherchées dans l'art culinaire, leurs tables sont chargées de mets excellents et substantiels. Or, après une journée de fatigue, tout voyageur apprécie un bon dîner.

Le repas fini, tout le monde court au chariot pour examiner les marchandises, et il y a fort à parier que l'hôtesse, si elle a été satisfaite de la politesse du voyageur, trouvera cinquante articles indispensables dont elle saura persuader à son mari de faire l'emplette.

Le trafiquant, après avoir vendu sa marchandise, rassemble son bétail et le ramène à marches calcu-

lées de trente milles à peu près dans les vingt-quatre heures. Ces marches ont lieu principalement pendant la nuit.

Il est forcé d'être sans cesse sur le qui-vive, de se coucher tout habillé afin d'être prêt à la première alerte et de dormir à la façon des officiers de marine, qui volent dix minutes de soleil, lorsqu'il fait gros temps, en s'appuyant au mât de leur vaisseau. Comme exemple des terribles pertes supportées par un de ces voyageurs, je rappellerai que mon ami Pierre Thompson, pendant la guerre qui de 1846 à 1847 ravagea la colonie, revenant à Graham's-Town avec un énorme troupeau de plusieurs centaines de bœufs superbes, fut attaqué à un jour de marche de sa destination par une bande de maraudeurs caffres-amapoada armés de fusils et de sagaies, qui lui enleva tout son troupeau; il sauva sa vie en fuyant et en abandonant un butin qui était toute une fortune.

Revenons à mon voyage.

A peine espérais-je trouver encore André Thompson et Murphy à Graham's-Town, où je les avais laissés trois mois auparavant, lorsque je partis à la suite de mon régiment pour le pays des Caffres. Le dernier, qui était un ivrogne de premier ordre, me donna dans ses moments lucides de précieux renseignements relativement aux préparatifs que je devais faire en achetant des bœufs et des chariots et en arrêtant des domestiques; je lui dus aussi quelques

conseils sur la manière de conduire mon entourage, sur les heures convenables à la marche et sur les chemins à suivre dans la contrée que j'avais désignée pour ma première excursion.

Pauvre Murphy ! à part son amour exagéré pour le vin, c'était bien la meilleure créature qui existât !

Depuis le 1er jusqu'au 22 octobre je fus très-activement occupé à faire les emplettes et les arrangements nécessaires à mon voyage, ainsi qu'à expédier mes autres affaires. Pendant les courts instants où il était à jeun, Murphy m'y aidait fort obligeamment. Je ne savais d'ailleurs à quelles sortes de chasses je m'adonnerais et quels obstacles j'allais rencontrer dans mon excursion.

L'avis universel parmi mes amis du régiment était que tout gibier existant encore dans l'intérieur des terres avait dû se retirer dans des solitudes écartées et sur les territoires des tribus sauvages, de manière à se croire complétement hors des atteintes du chasseur, quelque téméraire qu'il fût ; et, lorsqu'ils me voyaient tout affairé de mes emplettes, ils me disaient : — C'est une folie, Gordon, de dépenser ainsi votre argent. Vous reviendrez ici dans un ou deux mois, comme ceux qui, l'année dernière, sont partis pour une chasse semblable.

Cette partie de chasse à laquelle on faisait allusion était composée d'un officier du 7e de dragons, de deux officiers du 27e et de quelques autres qui avaient ob-

tenu un congé de plusieurs semaines, et qui, brûlant de se distinguer dans une campagne contre les bêtes féroces de l'Afrique du sud, avaient loué un chariot et pénétré jusqu'à Thébus-Mountain, où pendant quelques jours ils se donnèrent le plaisir de chasser le springbok, bouc sauteur, et le black wildbeast, littéralement la bête sauvage noire, qui abondaient dans les plaines environnantes. Mais, ayant brisé la crosse de leurs carabines dans une chute de cheval en poursuivant trop impétueusement leur gibier, ils revinrent à la garnison, l'un affligé d'un coup de soleil, les autres souffrant d'une dyssenterie gagnée à boire de la mauvaise eau, car le camp avait été mal choisi.

En dépit des efforts bienveillants de mes amis, je continuai à poursuivre mes préparatifs sans relâche; tout fut fini le 22. Excédé des retards inévitables que j'avais subis, je croyais que l'heure de mon départ n'arriverait jamais. Ces retards provenaient principalement du temps : de fortes pluies tombaient sans cesse depuis quatorze jours, accompagnées d'un vent très-froid. Le pays était redevenu impraticable ; les routes en plusieurs endroits étaient coupées par des espèces de torrents, tandis que les bas-fonds étaient convertis en ravins boueux ou hérissés de rochers.

Outre deux chariots couverts attelés de bœufs dont se composait mon équipage, j'avais mes deux chevaux de selle du régiment ; ils se nommaient, l'un *Sinon :* c'était un étalon que j'avais acheté au major Good-

man du 27e; l'autre *la Vache*, excellente bête baibrun qui me venait du colonel Somerset. Pour le moment je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles dépenses de chevaux à Graham's-Town puisque j'allais incessamment traverser le Hantam, où la plupart des boers élèvent des multitudes de chevaux qui sont renommés par toute la colonie pour être tout à la fois ardents et endurcis à la fatigue. J'arrêtai quatre domestiques, dont un Anglais, nommé Long, en qualité de principal serviteur; celui-là était une acquisition précieuse : j'appris qu'il avait été autrefois cocher de cabriolet de louage à Londres; je l'avais pris à mon service sur la recommandation de Murphy, car ce Long était considéré comme un homme assez expérimenté, puisqu'il avait déjà pénétré jusqu'au bord d'Orange-River pour une opération commerciale.

Mais les événements démontrèrent que son naturel le portait d'une façon plus positive aux rêveries amoureuses qu'aux prouesses cynégétiques. Certaine petite demoiselle aux yeux noirs, qui était blanchisseuse de la troupe et qui tournait la calandre toute la journée, absorbait ses pensées. Long disait vingt fois par jour : — Il y a là une jolie créature qui est contrainte de tourner la calandre, tandis qu'elle devrait être assise devant un prince, ah!

Mes trois autres domestiques étaient des indigènes, un cocher nommé Kleinbury, Hottentot actif et vigoureux, avec les pommettes saillantes et la tête crépue

de ses pareils. Il était fort au fait du service qui lui était dévolu en partage. Comme beaucoup de ses compatriotes, il était sujet à des accès de tristesse, et, dans ces cas-là, il restait couché des heures entières sous les chariots, ou jouait du violon à l'ombre de quelque buisson au lieu de faire le service de son maître.

Mon guide, qui répondait au nom de Carollus, était grand, bien bâti, vigoureux, et descendait de la race mozambique. C'était le troisième que j'engagais pour cet emploi, les deux premiers ayant pris la fuite. Il arriva chez moi, protégé par la nuit, s'étant enfui de chez Kingsbey, officier de notre régiment, ce gentleman, disait-il, ayant l'habitude de lui administrer pour sa santé, et cela deux fois par semaine, une correction avec le *jambok*. Je fus obligé de convenir qu'il ne la volait pas, lorsque j'eus fait plus ample connaissance avec lui.

Enfin mon troisième serviteur, Cobus, était un Hottentot, fils d'un vétéran de mon régiment. Il s'était engagé en qualité de sous-écuyer et se trouva être un sujet de premier ordre dans sa partie, étant le meilleur cavalier que j'aie rencontré dans l'Afrique méridionale. De même que Kleinbury, il avait ses accès de bouderie.

Voici quels étaient les bagages, provisions et ustensiles que j'emportais avec moi : deux sacs contenant 300 kil. de café, 4 caisses de thé, 300 kil. de sucre, 300 kil. de sel, une outre de vinaigre, plusieurs

grandes cruches de conserves, une demi-douzaine de jambons et de fromages, deux caisses de gin, une autre d'eau-de-vie, une demie d'eau-de-vie du Cap, des ustensiles de toute espèce, des pièces de drap, de la cotonnade, de la sellerie, des médicaments.

Quant aux armes, j'avais trois carabines à deux coups, de Purdey Williams Moore et Dickson, d'Edimbourg. La dernière était l'arme la plus parfaite dont j'aie jamais eu la chance de me servir, une lourde carabine allemande à un seul coup portant 12 pour 16; celle-ci était mon ancienne compagne; elle m'avait été donnée, lorsque j'étais jeune garçon, par mon cher et regretté ami et confrère chasseur feu James Duff, d'Inneshause. Avec cette carabine j'avais, dix ans auparavant, abattu mon premier cerf sur un mamelon du Jura, et depuis conquis plus d'un dix-cors majestueux et plus d'une gracieuse femelle dans les forêts et dans les vallées de mon pays natal.

La carabine de Purdey était aussi une vieille amie; elle et la lourde allemande m'avaient accompagné dans plusieurs expéditions dans les plaines et dans les bois de l'Hindoustan.

Outre cela, j'avais trois solides fusils à deux coups pour la grosse besogne, lorsque la circonstance exigeait une course rapide et de la promptitude à recharger les armes.

Avec ces éléments, je me crus en état d'entreprendre un voyage d'au moins un an parmi les boers et

les Béchuanas sans être sous la dépendance d'aucun d'eux. Tandis que je m'occupais de rassembler ces divers objets, je m'amusai une ou deux fois à me mettre en quête du Kheebok dans les terrains arides et bordés de précipices qui se trouvent immédiatement au sud de Graham's-Town. J'étais accompagné une de ces fois-là par mon cousin le colonel Campbell du 91e (un des officiers les plus braves et les plus distingués de la dernière guerre avec les Caffres, et par-dessus tout un des meilleurs tireurs et des plus fins chasseurs de la colonie; le Kheebok est une espèce d'antilope qui se rencontre en général dans tous les pays montagneux du sud de l'Afrique, depuis Table-Mountain jusqu'à la latitude de Kuruman ou de New-Lisahow.

Au travers des verdoyantes montagnes que le chasseur doit traverser en poursuivant les antilopes, ses regards sont souvent réjouis par l'aspect de vallées dont la délicieuse fraîcheur forme un agréable et frappant contraste avec les cimes rocheuses et arides qui les entourent. La verdure qui orne les bords d'une foule de petites sources et les accidents du terrain sont parsemés d'innombrables plantes de toutes sortes et d'une profusion d'arbustes fleuris, aux couleurs brillantes et variées, qui croissent dans un pittoresque désordre. La plus éclatante, entre toutes, était cette ravissante bruyère qui a rendu le Cap si célèbre; isolée ou par touffes, cette merveilleuse plante pare

le désert avec une abondance qui désespérerait un jardinier anglais, car la nature surpasse en magnificence, dans ce climat privilégié, les résultats de ses soins artificiels les plus assidus.

Je ne suis qu'un médiocre botaniste; cependant, au milieu de l'ardeur de la chasse, je m'arrêtais souvent fasciné pour admirer cette splendide beauté. Avec leurs tiges veloutées, leurs fleurs de cire, des nuances éclatantes de vert, de lilas lisérés bruns, croissaient avec une égale magnificence même dans les fissures des rochers ou sur les falaises arides, presque égales en beauté aux bruyères charmantes et les surpassant même par l'attrait de leurs feuilles odoriférantes. Des touffes de géraniums embaumaient l'air de leur parfum délicat. Ces plantes sont trop connues pour qu'on puisse rien dire de neuf en les décrivant, si ce n'est qu'elles atteignent dans ces solitudes une hauteur surprenante. De petits groupes de la fière et vaniteuse iris y montrent leurs têtes gracieuses, le long des haies qui bordent les ruisseaux, et leur ombre élancée se réfléchissant dons l'onde semble jouer le rôle des naïades protectrices des eaux. Des espèces variées de fougères et de ronceraies me rappelaient les vallées sauvages de ma terre natale.

Outre les plantes que je viens de nommer, mille autres fleurs riantes couvrent les collines et les plaines. Des essaims d'insectes butinent sans cesse dans les ravins profonds et ombreux. On admire des fes-

tons entrelacés de plantes rampantes, parmi lesquelles brille au premier rang le jasmin sauvage, qui pend en guirlandes odorantes, pêle-mêle avec le lichen raboteux, et des touffes des mistletoé qui ornent les forêts africaines voisines des côtes. Puisque je parle des beautés floréales des collines voisines de la mer, j'ajouterai que c'est seulement dans ces parages qu'on rencontre les bruyères et les géraniums. A mesure que le voyageur pénètre dans les terres, ces plantes disparaissent peu à peu, et le règne animal aussi bien que le monde végétal prend un autre aspect. Les arbres et les arbustes coloniaux, les herbes et les plantes sont remplacés par des déserts sans fin. Personne ne les voit, ni ne les foule, ni ne les soupçonne, excepté des multitudes, de magnifiques, de rares, de prodigieux quadrupèdes, dont les ancêtres, depuis les siècles primitifs, ont habité ces majestueuses solitudes qui m'étaient alors inconnues, et qui me devinrent si familières par la suite.

II

Commencement de mes voyages. — Le wagon du Cap. — L'attelage. — Le faret. — Le jambok. — Un bœuf réfractaire. — Sagacité des bœufs. — Le chariot embourbé. — Grand embarras. — Changement de route. — The honey-bird. — L'oiseau mangeur de miel.

Le 23 octobre 1843, j'avais terminé mes arrangements, et réglé mes autres affaires : le temps, qui avait été pluvieux et orageux pendant bien des jours, commença à se remettre, je résolus donc d'atteler et de partir.

Après m'être assuré de mes bœufs, il s'agissait de trouver mes domestiques, qui tous avaient disparu. Long était à la calandre, courtisant galamment l'hé-

roïne aux yeux noirs. On découvrit Kingsbey et Cobus ivres morts et tous deux étendus sur la pelouse devant une des cantines, en compagnie d'autres cochers et de plusieurs Vénus hottentotes dans le même état qu'eux. Ils avaient dépensé en liqueurs l'avance de salaire qu'ils m'avaient extorquée sous prétexte de faire des emplettes indispensables. Carollus, qui était sobre, parvint à les amener jusqu'aux chariots ; puis, grâce à Long , les préparatifs commencèrent.

Le cap-wagon est un véhicule long de dix-huit pieds, large de quatre environ, grossièrement construit, mais très-grand et très-solide; car il repose sur quatre roues. La tente qui règne au-dessus du chariot a d'ordinaire cinq pieds de haut, avec une couverture de nattes caffres et un second couvercle de fort canevas par-dessus le tout. Sur le devant on trouve un grand coffre qui occupe toute la largeur du chariot, sur lequel le cocher et deux individus peuvent être assis. Un coffre pareil est attaché derrière le chariot. Des deux côtés, mais en dehors, sont deux coffres plus larges et plus étroits, destinés à recevoir les outils. Les coffres de devant et de derrière servent à serrer les vêtements, les munitions et mille petits articles d'usage journalier.

Le voyageur couche sur une espèce de lit volant appelé *cardell*, cadre oblong, léger, mais solide, qui occupe toute la largeur du wagon. Il a environ huit pieds de long, et il est bordé de petits trous au travers des-

quels des lanières de cuir sont passées et entrelacées de manière à former une espèce de fond sanglé, sur lequel repose le matelas. Ce lit volant, jeté en travers du chariot, est suspendu à l'aide de courroies aux cerceaux de la tente. Le chariot est tiré par un attelage de douze bœufs, qui manœuvrent le chariot à l'aide de jougs assujettis à distances égales par des lanières de cuir brut.

Le fouet est un long bambou de vingt pieds, avec une lanière de cuir au bout de laquelle est cousue une fine mèche semblable à celle que les cochers anglais mettent au bout des leurs. Cette mèche a environ une aune de longueur; elle est faite avec une mince découpure de la peau très-souple d'une espèce particulière d'antilopes. Le cocher des colonies manie cet énorme fouet avec beaucoup de dextérité et de grâce; il le fait claquer et cela produit une détonation pareille à celle d'un fusil.

Le jambok est un instrument de persuasion indispensable dans l'équipement d'un chariot du Cap. Il est fait avec le cuir rude et épais du rhinocéros ou de l'hippopotame. Il est long de six à sept pieds; son épaisseur à l'endroit du manche est d'environ un pouce et demi; à partir de là il diminue graduellement jusqu'au bout. Le jambok est infiniment souple et flexible, et peut infliger un châtiment douloureux sur le cuir épais des bœufs réfractaires et opiniâtres. Un jambok convenablement préparé peut durer dix

ans, vingt ans, ou plutôt il n'a pas de fin. De plus petits jamboks confectionnés pour les chevaux sont d'un usage fréquent chez tous les écuyers de la colonie.

Tout était prêt, enfin. L'illustre Kleinbury, mon cocher, brandit son grand fouet, et, la mèche claqua avec un bruit qui retentit de toute part, ce qui fit trembler les murs. L'effet fut immédiat : le lourd chariot dès lors ébranlé, roula légèrement à la suite des bœufs robustes qui, quand le terrain est uni, semblent a peine sentir le joug qui repose sur leur col.

Comme nous avions de gros paquets à prendre chez différents marchands de la ville, nous enfilâmes la grande rue de Graham's-Town, et, en passant devant les boutiques des bouchers et des boulangers, nous achetâmes une énorme provision de pain et de viande fraîche pour notre usage immédiat. Nous avions à peine fait un peu de chemin lorsque quelques Hottentots, à la vue perçante et à l'odorat subtil, coururent après nous, en nous criant qu'à l'arrière du chariot coulait une fontaine de *lait de tigre :* c'est ainsi que dans leur langage expressif ils appellent le gin.

Nous fîmes halte et découvrîmes en effet que plusieurs bocaux de cette liqueur que j'avais achetés pour être consommés sur-le-champ avaient été mal arrimés et perdaient leur contenu. C'était un grand chagrin pour les Hottentots que de voir se perdre ainsi ce bon lait de tigre dont ils sont si friands :

aussi s'efforçaient-ils de l'intercepter au passage avec leurs mains. Grâce aux divers retards que nous avions subis depuis le matin, nous étions à peine à un mille de Graham's-Town lorsque cet accident arriva. Le soleil était sur le point de se coucher, et, comme il n'y avait point de lune, nous nous arrêtâmes et j'ordonnai qu'on dételât. Les Hottentots attachèrent les bœufs au joug et mes deux chevaux aux roues ; après quoi ils me demandèrent la permission de retourner à la ville pour prendre encore une fois congé de leurs femmes et de leurs maîtresses. Je compris parfaitement qu'il était fort imprudent de leur accorder leur demande ; mais, comme en même temps je compris que, si je leur refusais mon consentement, ils s'en passeraient, je me dis qu'il valait mieux y mettre de la bonne grâce, et je donnai congé général, me chargeant de veiller seul sur le chariot qui devait être mon unique habitation pendant cinq ans.

C'était un apprentissage.

Les Hottentots, chose étrange à constater, fidèles à leur promesse, vinrent tous au chariot vers le milieu de la nuit, à l'exception de Long ; à l'aurore je les réveillai, et chacun se mit à la besogne. Lorsque l'opération de l'attelage fut terminé, Long ne paraissant pas, nous nous mîmes en marche. A peine avions-nous fait trois milles que je vis un homme qui courait après nous en faisant des signes télégraphiques : c'était Long. Comme la route était escarpée et boueuse,

par suite des pluies, il nous rattrapa facilement ; mais à peine nous eut-il rejoint que, tout en reprenant haleine, il exprima son mécontentement de ce que j'étais parti sans lui. Je pris la liberté de lui déclarer que je prétendais que mes domestiques m'attendissent, mais que pour moi je ne les attendrais jamais.

Long se mit à suivre le chariot tout en grommelant.

Notre marche était fort entravée par le mauvais état des routes, et, à dix heures du matin, nous fîmes halte. Nous avions fait une étape de neuf milles à peu près.

Vers le coucher du soleil nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, à la ferme d'un certain Fohès, grand éleveur de moutons ; sa réception fut hospitalière, et il m'invita à dîner.

Le lendemain, au moment du départ, Long, avec un visage digne de son nom, vint me formuler une série de plaintes au point de vue de ses incommodités personnelles. Celle qui lui paraissait la plus poignante était de dormir par terre, sous la tente. Du moment où il mettait en avant de pareils griefs, je compris parfaitement que cet homme convenait médiocrement au service que j'en attendais ; à mon tour je lui fis part de cette opinion ; je lui payai un mois de gages et le renvoyai à Graham's-Town en lui souhaitant un heureux retour.

Le temps était admirable ; un ciel d'un bleu vif

couvrait nos têtes ; sur ce champ azuré couraient de légers nuages, blancs comme des flocons de neige ; les arbres et les arbustes, rafraîchis par des pluies récentes, répandaient dans l'air des parfums aromatiques. Au bout de quelques milles, nous commençâmes à gravir la chaîne du Suurbirq, où nous rencontrâmes deux chariots de Somerset chargés d'oranges pour le marché de Graham's-Town ; j'en achetai plusieurs douzaines et je les trouvai excellentes. Les conducteurs des chariots m'avertirent que la route que j'allais parcourir était presque impraticable à cause des dernières pluies. Quoique leurs bœufs fussent meilleurs que les miens et leurs chariots moins chargés de plusieurs milliers de livres, ils avaient eu des peines infinies à en sortir.

Bientôt nous trouvâmes la route tellement défoncée que nous fûmes obligés de l'abandonner et de cheminer en ligne parallèle, le long du pied des collines. Je marchais en tête, et à chaque pas j'enfonçais dans la boue jusqu'aux chevilles. Je tâchais de choisir le terrain le plus ferme pour y faire passer le chariot. Les choses empiraient à chaque pas ; les bœufs essoufflés faisaient les plus puissants efforts pour tirer leur fardeau, mais ils s'arrêtaient tous les cent mètres pour reprendre haleine ; à la fin les roues s'enfoncèrent tout à coup et devinrent immobiles.

Nous prîmes alors nos pioches et nos pelles et travaillâmes avec ardeur pendant une demi-heure, creu-

sant et enlevant la terre autour des roues pour les dégager. Peine inutile. Malgré les efforts des bœufs de supplément, le chariot ne bougea pas d'un pouce. Nous le déchargeâmes d'une partie de sa cargaison, ce qui l'allégea de plus de trois mille livres. Les bœufs, battus sans pitié du fouet et du jambok, ne parvinrent pas à le remuer. Il me vint alors à l'idée de tirer le véhicule par derrière ; en conséquence, j'accrochai à l'arrière du chariot tout l'attirail de mon interminable attelage, et nous réussîmes à le faire sortir de son lit de fange.

Nous nous croyions hors d'affaire, mais, avant que nous eussions fait trois cents pas, le chariot était embourbé de nouveau, et si profondément que je crus qu'il allait disparaître entièrement. Le moyeu de la roue était de six à huit pouces plus bas que la surface. Ceci nous mit à bout d'expédients, et je commençai à croire que, si je continuais à voyager de ce train-là, mes cheveux deviendraient gris avant que je n'atteignisse le pays des éléphants.

Quelques minutes après que cet accident nous fut advenu, un autre chariot venant de Somerset arriva en vue, et presque aussitôt s'embourba à peu près à un quart de mille de nous. Son propriétaire était Anglais ; c'était un roulier d'Albany, nommé Léonard. Il vint à moi et me pria de l'aider à sortir d'embarras en lui prêtant mes bœufs ; j'y consentis, à la condition qu'à son tour il me prêterait les siens. Mais ce ne fut

que lorsque la cargaison entière eut été déchargée qu'on vint à bout de le dégager; après quoi, avec beaucoup de peine, on s'occupa de nous. Pour cela on accrocha deux attelages à mon chariot, c'est-à-dire vingt-six bœufs robustes, les conducteurs postés de chaque côté, le fouet en main, se tinrent prêts à tomber, à un signal donné, sur le dos des malheureux animaux. Moi-même, avec un de mes Hottentots, armés tous deux de jamboks, je me portai près des bœufs de derrière, dont le concours est urgent en pareille occurrence. Le cri de « trik! trik! » retentit de toutes parts, accompagné d'un torrent de hurlements et d'épithètes. Les fouets, maniés avec dextérité, s'abattirent simultanément sur le dos des pauvres bêtes, dans toute la longueur de l'attelage; les vingt-six bœufs stimulés de la sorte réunirent à la fois leurs efforts et donnèrent une affreuse secousse à l'appareil. Il fallait bien que quelque chose cédât: ce fut mon formidable joug, qui vola en éclats, avec nos courroies et nos rênes mises en lambeaux. Il nous fallut renoncer à ce travail. Nous dételâmes donc les bœufs, les conduisîmes sur le penchant de la colline et les laissâmes en liberté jusqu'au lendemain matin. Nos harnais en pièces, nos pioches, nos bêches gisaient épars sur le sol dans le plus grand désordre. Découragés, harrassés, nous allumâmes du feu et nous mîmes en devoir de passer la nuit au milieu d'un terrain boueux et humide.

Le lendemain matin, à force de piocher et de bêcher, nous parvînmes enfin à déga le chariot, allégé de tout son poids, et nous pûmes nous remettre en route jusqu'à la ferme de Sichett, où je m'établis une seconde fois pour m'y reposer un jour.

Pendant ce trajet, je vis pour la première fois le honey-bird, c'est-à-dire l'oiseau mangeur de miel. Ce petit oiseau, extraordinaire, qui est à peu près de la grosseur d'un pinçon et de couleur gris clair, conduit toujours la personne qui le suit à un nid d'abeilles sauvages. Caquetant et furetant avec beaucoup de vivacité, il se perche sur une branche à côté du voyageur, essayant par mille tours d'attirer son attention. Lorsqu'il y est parvenu, il vole légèrement dans la direction du nid d'abeilles; il se pose de temps à autre afin de regarder en arrière et de s'assurer que le voyageur le suit, ne cessant son ramage jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'arbre creux ou au monticule abandonné et qui contient le miel. Alors il voltige au-dessus du nid pour en indiquer exactement la place, et attend avec une impatience inquiète sa part du butin.

Lorsque le miel est enlevé, ce qui s'exécute en asphyxiant les abeilles avec du gazon brûlé à l'entrée de leur domicile, le honey-bird guide souvent à un second nid et quelquefois à un troisième. L'abeille sauvage de l'Afrique méridionale correspond à l'abeille domestique d'Angleterre; elle se trouve dans toute l'Afrique, et la cire forme la portion la plus

importante de la cargaison des vaisseaux qui trafiquent aux côtes d'Or et d'Ivoire, et dans le district mortel de Sierra Léone, sur la côte ouest de l'Afrique.

Il arrive parfois, chez les Hottentots comme chez les tribus de l'intérieur, que le honey-bird conduit le voyageur qui le suit au lieu de refuge d'un lion gris ou à la tanière d'une panthère. Je me rappelle qu'une fois, trois ans plus tard, fatigué d'avoir bataillé avec de monstrueux éléphants et des hippopotames, je voulus me délasser en chassant des cailles ; mais mon attention fut tout à coup attirée par un honey-bird obstiné qui me suivit longtemps en voltigant et sans se soucier des détonations de mon fusil.

Après avoir tiré beaucoup de cailles et de perdreaux, je suivis l'oiseau chasseur pendant environ un mille, au travers des clairières découvertes qui bordent le Limpapo ; il me conduisit vers un crocodile d'une longueur démesurée, dont tout le corps était caché ; son horrible tête seule était visible à la surface de l'onde. Ses yeux avides guettaient les évolutions de huit ou dix énormes taureaux-buffles qui venaient étancher leur soif dans la rivière et se frayaient un passage en brisant avec bruit des roseaux desséchés. Heureusement pour les buffles, la profondeur de cette vase les empêcha de s'approcher du fleuve et du monstre qui les eût dévorés. Je pus à loisir viser le monstrueux animal et le tuer d'une balle dans l'œil.

III

De Bruin's Port au Great Fish River (le fleuve du Grand-Poisson. — Cradock. — L'ancien district des éléphants. — Le black-koran. — Le tourbillon de Fish River. — Passage de la rivière. — Nous nous frayons un chemin. — Gazelles springboks. — Goût des Hottentots pour le gin. — Daka. — Boer's neck. — Cradock. — Climat. — Mynheer Besta. — Gazelles springboks et animaux carnaciers. — Mynheer Socheter. — Hendrick Stydon. — Manière de fabriquer des cendres. — Chasse aux gazelles spring-boks. — Émigration des springboks.

Le joug de mon chariot avait été brisé pendant nos dernières luttes; je fus heureux d'en acheter un neuf, d'un homme nommé Mackensie, employé chez Jichett, qui m'en livra un de bois noueux, très-solide, au prix d'une livre sterling. En quittant la

ferme nous appuyâmes à l'est et arrivâmes en quelques heures à la grande route qui mène de Graham's-Town à Cradock; nous la suivîmes pendant plusieurs milles; puis nous commençâmes à descendre au travers de Bruin's-Port, où la route serpente dans un ravin profond, étroit et raboteux, au milieu d'un taillis touffu et toujours vert. Cette descente aboutit à des terrains bas qui avoisinent les rives du Great Fish River.

Ce défilé de montagnes est la terreur des cochers; il est en tous temps dangereux pour les chariots, mais en ce moment il était plus que jamais périlleux et impraticable, les pluies précédentes ayant entièrement balayé la terre molle dont les colons se servent pour combler les ornières des chemins. La pluie avait en même temps déraciné de grosses pierres et des quartiers de rochers qui jonchaient la route déjà si difficile. Nous pressentîmes d'invincibles obstacles pour la continuation de notre voyage.

Nous passions les premiers sur cette route depuis les inondations; il aurait fallu une semaine de travail pour la rendre praticable. Je fis faire une halte et je descendis dans le ravin pour l'examiner, accompagné de Kleinbury. Je vis tout d'abord que, dans l'état où il était, ce chemin devenait inabordable; mais Kleinbury, sachant qu'il ne serait point obligé de payer les dégâts, fut d'une opinion contraire, préférant ardemment courir certains risques plutôt que

d'être condamné au travail herculéen de rouler de côté toutes ces masses de pierres. Ainsi donc, décidés à tenter le passage, nous remontâmes dans le chariot, et, ayant assujetti les sabots aux deux roues de derrière, Kleinbury se porta sur le siége et le chariot commença sa descente périlleuse.

Je le suivais, m'attendant à tout moment à assister à sa destruction. Le véhicule subissait des cahots furieux, craquait et rebondissait de roche en roche. Ici la large roue de derrière reposait sur un projectile élevé de plusieurs pieds, tandis que la roue de devant du même côté était ensevelie dans un trou profond. Tantôt les deux roues du même côté se trouvaient perchées sur une roche, plaçant la voiture dans une telle position qu'une ligne de plus devait le faire choir. Enfin, à mon suprême étonnement, le mauvais pas fut franchi, et nous arrivâmes à la route basse, qui était praticable.

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ce qui serait arrivé en pareil cas à un chariot construit à la mode anglaise : un des cochers de Brighton aurait vraiment ouvert les yeux, s'il avait pu voir mon étourneau du Cap opérant sa descente sur cette épouvantable partie de la route coloniale, que je puis parfaitement comparer au lit raboteux et montagneux d'une rivière de Highlands. Nous continuâmes notre voyage jusqu'à une heure avant le coucher du soleil, puis nous campâmes pour la nuit.

Le pays que nous avions traversé était couvert d'un vaste fourré d'arbustes nains toujours verts, et de broussailles où le « speck-boon » dominait. Cette sorte d'arbre, un des plus communs dans les forêts et dans les taillis en Albany et au pays des Caffres, est parfaitement inutile à l'homme, car ses branches, remplies de suc alors même qu'elles sont mortes, ne peuvent servir de combustible. Il est cependant bon de remarquer que c'était l'aliment favori des éléphants qui fréquentaient par troupe cette contrée, il y a vingt-cinq ans. Les sentiers creusés pendant une longue suite de siècles par ces monstrueux animaux sont encore visibles sur le penchant et dans les gorges des collines boisées, où les crânes et les gros os de leurs squelettes blanchissent encore dans les fondrières ou dans les ravins qui avoisinent la mer dans la basse Albany.

Le jour suivant, une marche de quatre heures nous amena au bord du Great Fish River. Nous avions traversé une immense clairière découverte, parsemée de différents arbustes noirs, de longues herbes et de grasse bruyère. Ce fut là que je vis et tirai pour la première fois le black-koran, excellent gibier ayant beaucoup de rapport avec l'outarde, et fort abondant dans toute l'Afrique méridionale. Son plumage se rapproche de celui du coq de bruyère; ses jambes et son cou sont longs comme ceux de l'autruche; sa poitrine et son dos sont gris, et ses ailes noires et blanches. On

le rencontre dans les endroits où le pays est plat et découvert.

Lorsqu'on dérange ces animaux, ils s'élèvent et voltigent autour de la plaine en faisant des évolutions à la façon du pluvier doré et en poussant des cris aigus. Le meilleur moyen de les atteindre est de monter à cheval et de courir en rond, en rétrécissant toujours le cercle. Cette clairière, dont j'ai oublié le nom, est le rendez-vous des chasseurs des environs de Graham's-Town; ils y prennent la récréation de la chasse de l'ours sauvage ou du porc-épic. On fait cette chasse la nuit, par un beau clair de lune, et avec une meute de chiens grands et robustes. Les chasseurs sont armés d'une baïonnette ou d'une lance avec laquelle ils expédient la bête aux abois.

Vers deux heures après-midi, nous attelâmes, et, ayant gravi une colline assez haute et escarpée, nous entrâmes dans une autre contrée semée de plaines sans fin, couvertes d'une longue herbe ondoyante et parsemées de fourmilières. J'eus alors le plaisir de contempler plusieurs bandes de springs-boks dispersées dans la plaine. Cette antilope ressemble beaucoup à la gazelle du nord de l'Afrique; ses goûts et ses habitudes rappellent le Saesin de l'Inde. Les colons ont nommé cet animal spring-bok à cause de la faculté qu'il a de faire des sauts prodigieux. Nous apprendrons à nos lecteurs que spring-bok signifie mot à mot *bouc sauteur*.

En effet, lorsqu'on poursuit ces gazelles, elles s'élèvent à des hauteurs surprenantes. Si c'est un troupeau entier qui prend la fuite, on les voit exécuter une multitude de bonds étranges et perpendiculaires, s'élançant dans les airs, les reins courbés, et agitant en même temps de longues mèches de poils blancs qu'ils ont sur le dos et sur les flancs, ce qui leur donne un air aérien et les distingue de toute espèce d'autre animal. Ils bondissent alors à une hauteur de dix à douze pieds, enjambant à chaque saut un espace de trois ou quatre mètres, sans qu'il paraisse le moins du monde que cet exercice les fatigue. Un instant ils semblent comme suspendus et immobiles en l'air, puis ils retombent sur leur quatre pieds, et à peine ont-ils touché la terre qu'ils rebondissent de nouveau.

Après avoir ainsi parcouru quelques centaines de mètres, ils adoptent un trot léger et élastique, courbent leurs cous élégants et baissent le nez à terre comme pour jouer; puis tout à coup ils redressent la tête et regardent de tous côtés pour découvrir si le danger existe encore. Si le spring-bok est forcé de traverser un sentier ou même un chemin de deux ou trois pieds de largeur où un homme ait récemment passé, il le fait d'un seul bond, et lorsque le troupeau entier, composé souvent de plusieurs milliers de ces animaux, doit franchir une route de la sorte, rien n'est plus magnifique que de voir chaque antilope, l'une après l'autre, exécuter ce bond surprenant. Ils sautent de même

en passant non loin du lion ou de tout autre animal qu'elles redoutent.

Les multitudes innombrables de spring-boks qui se rassemblent lorsqu'ils émigrent en masse sont quelque chose de merveilleux. On peut les comparer avec justice aux essaims innombrables de sauterelles que le voyageur rencontre si souvent dans ce pays fabuleux.

De même que la sauterelle, le spring-bok en troupe consomme toute la verdure qu'il trouve sur son passage, dévaste en quelques heures d'immenses contrées et détruit souvent en une nuit tout le labeur d'un fermier. Les antilopes ont d'ailleurs pour coutume de revenir à leur pays natal, comme un lièvre revient à son lancer, seulement le parti qu'ils prennent, au lieu d'être d'une lieue ou deux, embrasse un gigantesque ovale ou un formidable carré dont le diamètre est souvent de quelques centaines de milles. La durée de leur migration varie de six mois jusqu'à un an; et, comme si ils avaient conscience du dégât fait sur leur passage, ils reviennent invariablement par un autre chemin que celui qu'ils ont pris en partant.

Il y avait longtemps que j'entendais parler des spring-boks et que je me promettais un grand plaisir à cette chasse. Aussi, dès que j'aperçus un troupeau de ces antilopes, j'ordonnai à l'instant de seller mes deux chevaux et j'enjoignis à mes Hottentots de

poursuivre leur étape jusqu'à la ferme la plus proche; là ils étaient autorisés à dételer.

Les chevaux prêts, je sautai en selle, armé de ma carabine à deux coups et accompagné de Cobus. Devinant notre intention, les spring-boks, extrêmement sauvages dans ces contrées, comme je l'ai déjà dit, commencèrent à fuir avec ces bonds prodigieux que j'ai essayé de décrire. Aussi dépensai-je inutilement ma poudre et mes balles en les tirant à des distances de six à huit cents mètres. Après une course enragée et sans résultats, je rejoignis mes chariots que je trouvai installés près d'une ferme hollandaise.

Mes travaux pénibles des jours précédents au gué de Fish River, travaux exécutés pendant les heures les plus chaudes de la journée, et peut-être aussi l'imprudence que j'avais faite en mettant bas, depuis mon départ de Graham's-Town, ma redingote, mon gilet et ma cravate, eurent pour résultat de me couvrir les bras, le cou et les épaules d'énormes ampoules, pareilles à celles qui me seraient venues à la suite d'une brûlure causée par de l'eau bouillante que l'on m'aurait jeté sur le corps. Un coup de soleil, dont on rit en Europe, est chose plus grave en Afrique. Celui ou ceux que j'avais reçus me causaient des douleurs atroces et m'empêchaient de reposer. Pendant la nuit qui suivit ma course à la poursuite des spring-boks, ma bonne hôtesse, prenant pitié de mon état et désirant me soulager, m'annonça qu'elle avait une excellente re-

cette contre les coups de soleil, recette qu'elle avait souvent administrée avec succès à son mari et à son fils.

J'ignore de quels ingrédiens se composait ce spécifique, mais, dès que j'eus appliqué ce remède diabolique sur les parties enflées et au vif, j'éprouvai la même cuisson que si je venais de me bassiner avec un mélange de sel et de vinaigre. Aussi, tout en vouant la doctoresse et son onguent aux divinités infernales, je me mis à bondir et à hurler comme un possédé, à la satisfaction véritable et à la joie manifeste de mes compatissants Hottentots.

Le pays que nous parcourions était sévère, montagneux et aride, excepté sur les bords de la rivière, qui étaient frangés de bosquets de mimosas, de saules et d'aubépines, couvertes de fleurs du plus beau jaune, exhalant un parfum délicieux.

Cradock est un joli petit village sur la rive est du Great Fish River, qui lui fournit de l'eau et arrose ses jardins. Il est habité par des Hollandais et par des Anglais, ainsi que par une assez grande quantité de Hottentots, de Mozambiques et de Fingues. La rue principale est large et plantée d'arbres qui donnent de l'ombre. Parmi ces arbres, je remarquai beaucoup de pêchers surchargés de fruits verts. Les maisons sont grandes, bien bâties généralement en briques, les unes à la mode hollandaise, les autres à la mode anglaise. Chacune a un fort grand et fort beau jardin

dessiné avec goût, où croissent dans un coin à part tous les légumes en usage dans les cuisines anglaises. Les pommes, les poires, les coings, les oranges et les raisins y abondent. La vue est bornée de tous côtés par des montagnes et des collines arides, rocheuses et nues. Je traversai la ville et m'en allai dételer à un quart de mille plus loin.

Nous étions là quand nous vîmes passer une douzaine de chariots allant à Cradock; ils étaient remplis de Boers avec leurs femmes et leurs enfants. Plusieurs de ces chariots étaient traînés par des chevaux et non par des bœufs; chaque attelage était de huit ou dix bêtes, harnachées deux de front et portant des courroies en travers de la poitrine au lieu de colliers; ces courroies sont, pour la plupart, fabriquées de peau de lion, lorsqu'on peut s'en procurer, car la dépouille du roi des animaux passe pour être à la fois plus souple et plus durable que toute autre. Ces interminables attelages sont très-adroitement conduits par les Boers : un homme tient les guides et un autre le fouet. L'après-midi, je fis atteler et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil.

Depuis que j'avais quitté Cradock, la route était meilleure. Elle était unie et courait le long de la rive nord-est de Great Fish River : les alentours offraient de toutes parts aux regards des chaînes prolongées de montagnes de roches nues. Les audacieuses cimes du Rhinasterberg s'élevaient à l'horizon du côté de

l'ouest. Au reste, à part quelques mimosas qui croissaient sur les bords de la rivière, on ne voyait pas un seul arbre; le pays était couvert de bruyères, d'arbustes nains et de quelques buissons épineux.

Le soleil était dévorant pendant le jour, mais cependant presque toujours on sentait flotter une petite brise venant du sud. Depuis que j'avais quitté Graham's-Town, le temps avait toujours été très-agréable, jamais par trop chaud, excepté dans les bas-fonds, où cette brise ne pouvait pénétrer. L'Afrique du sud, quoique son climat soit sec et étouffant, est néanmoins très-saine, car elle est entourée par la mer de trois côtés. Il y a cependant des saisons où les vents du nord dominent. Les colons les appellent les vents chauds. Lorsque ces vents soufflent, on dirait qu'ils ont passé à travers la fournaise d'une verrerie. En effet, ils n'arrivent à la pointe de l'Afrique que chauffés à leur passage par les sables brûlants du grand désert de Kalihari.

A Cradock, je pris à mon service un Hottentot qui se nommait Jacob.

En partant, nous suivîmes le cours du Fish River pendant environ neuf milles, puis notre route inclina vers la droite, c'est-à-dire plus au nord. Enfin nous dîmes adieu à ce fleuve, que j'avais cru un instant devoir retrouver éternellement sur ma route. Deux étapes que nous fîmes au milieu de plaines ondoyantes, spacieuses et stériles, nous amenèrent aux

confins des immenses steppes qui entourent le Thebus-Mountain.

Après avoir suivi la rive d'un ruisseau insignifiant honoré du nom de Brak River, j'arrivai à la ferme de mynheer Besta, boer aimable et hospitalier, *field comels* de son district, ce qui signifie une sorte de magistrat résident. Nous fîmes halte pour déjeuner, et Besta, qui était un fin chasseur, me raconta une foule d'anecdotes et d'aventures qui lui étaient arrivées dans ses anciens jours de chasse en Albany, où il avait résidé jadis. Mais ce qui surtout me fit grand plaisir, c'est qu'il m'assura que, dans les plaines situées immédiatement au delà de sa ferme, les black wild-beass et le spring-bok se rencontraient par milliers. Cette assurance me détermina à monter à cheval après déjeuner pour aller à leur recherche. La chair de ces deux variétés d'antilope forme le fond de la nourriture des Boers et de leurs serviteurs, lorsqu'ils habitent les régions où ils sont nombreux, et l'on pouvait voir entassés et éparpillés dans tous les bâtiments de la ferme les crânes et les cornes de plusieurs centaines de ces animaux.

J'ordonnai à mes gens de longer la rive du Brak River jusqu'à la prochaine ferme. Je remontai à cheval avec Cobus, me dirigeant vers le nord et coupant à travers plaines. Mynheer Besta avait dit vrai; je n'avais pas fait une demi-lieue que j'aperçus de tous côtés des troupes de spring-boks, éparpillés de

tous côtés. Mais, lorsqu'ils m'aperçurent et virent que je leur donnais la chasse, ils se rallièrent au point que bientôt la terre en fut couverte et que la plaine sembla vivante. Ayant franchi une espèce de ravin, et mon horizon s'étant élargi, je vis, aussi loin que ma vue put porter, le sol positivement blanc de spring-books, et, çà et là, un groupe noir de wild beasts, tous sautant et gambadant en tous sens, agitant et tortillant leurs queues blanches et s'enfuyant à la file à notre approche. Pendant plusieurs heures je les poursuivis et lâchai sur eux environ deux douzaines de coups de fusil; mais, comme c'était à la distance de quatre ou six cents mètres, je n'en blessai que quinze que je perdis.

Enfin, fatigué et de la course et de l'inutilité de mes décharges, je retournai la tête de mon cheval vers notre camp. La nuit descendait rapide et tombait; le tonnerre grondait au haut des collines, et de longs éclairs, si rapprochés qu'ils semblaient ne faire qu'un éclair sans fin, sillonnaient la nuit. Je mis mon cheval au galop pour rejoindre mon wagon que j'atteignis à temps pour échapper à des torrents de pluie qui tombèrent jusqu'au matin. Sous l'influence de ce déluge, le Brak River devint un torrent rouge et écumeux, mais il baissa très-rapidement le lendemain avant midi. Disons en passant que cette rivière se nomme Brak à cause du goût de ses eaux, qui dans la saison des pluies sont à peine potables.

Ma journée de chasse, quoique improductive, m'avait fort amusé. Je n'étais pas aussi humilié qu'on aurait pu le croire de mon insuccès, car je sentais à merveille que ce n'était pas un bon moyen de remplir ma gibecière que de courir comme je l'avais fait après une proie aussi fugitive : mais ce qui dominait dans mon esprit, c'était la joie de voir un si noble gibier, se mouvant en si grande quantité, sur les lieux mêmes où il avait pris naissance. Je compris donc que je foulais enfin aux pieds le glorieux théâtre de ces fameuses chasses dont les récits m'avaient inspiré le désir de visiter ce point éloigné du globe, et je me réjouis bien sincèrement de n'avoir pas eu la faiblesse de me rendre aux instances que m'avaient faites mes amis pour me retenir à Graham's-Town, ou me ramener en Angleterre.

En galopant follement, emporté par l'ardeur de la chasse, j'éprouvai pour la première fois ce sentiment plein de grandeur d'une liberté sans contrainte. Cette sensation, qui me devint familière pendant toute la durée de mon voyage en Afrique, m'était alors toute nouvelle et presque inconnue. Or, quelles que soient les fatigues que j'aie essuyées et les dangers que j'aie courus, ce temps de dangers et de fatigues demeurera toujours pour moi l'époque la plus brillante et la plus heureuse de ma vie.

Le lendemain au matin je traversai le Brak River à cheval, pour aller rendre visite à un Boer nommé

mynheer Pocheter. Cette visite avait pour but de lui acheter des chevaux, mais il n'en avait pas à vendre. Je rencontrai le vieillard avec une longue canardière à un coup et une énorme batterie à pierre, avec la poire à poudre de corne se balançant à son côté ; il était sorti avant le jour avec son Hottentot et s'était posté dans une petite gorge où les spring-boks avaient coutume de passer avant le lever du soleil. Dans ces sortes de défilés, les Boers ont l'habitude de construire avec des pierres plates de petits affûts où ils viennent abattre matin et soir un de ces antilopes ; car la distance à laquelle ils tirent leur garantit un succès certain.

Cette fois-ci cependant le digne Boer avait été malheureux ; il rentrait sans venaison, quoiqu'en me mettant en chemin, un quart d'heure auparavant, j'eusse entendu la détonation de sa carabine. Le bruit produit par ces pesants fusils des boers, chargés d'une poignée de poudre, retentit à une distance prodigieuse dans l'atmosphère calme des hautes *table-lands*, et, durant mon séjour dans les plaines voisines de Thebus-Mountain, je remarquai que, soit le matin, soit à midi, soit sur le soir, une heure s'écoulait rarement sans que la détonation lointaine d'un fusil hollandais vînt frapper mon oreille.

Mynheer Pocheter me pria d'entrer à sa ferme pour déjeuner avec lui : j'acceptai : Cobus servit d'interprète, car mon hôte ne comprenait pas un mot

d'anglais, et je n'avais pas encore eu le temps d'apprendre le hollandais, que je parvins à parler couramment plus tard.

Après le repas, je pris congé de mynheer Pocheter et rejoignis mon campement.

Je donnai alors l'ordre de quitter la route directe de Colesberg et d'aller à travers champs jusqu'à la demeure d'un Boer nommé Hendrick Strydon, aux environs de laquelle on m'avait assuré que le gibier foisonnait. Quant à moi, je remontai à cheval, toujours accompagné de Cobus, pour recommencer mes courses à la poursuite des spring-boks. Nous nous lançâmes donc à toute volée dans les plaines, en appuyant à l'est, et, comme la veille, nous trouvâmes ces animaux réunis par milliers, et, de place en place au milieu d'eux, une troupe de wild-beasts noirs. Ne pouvant les approcher de plus de quatre ou cinq cents mètres lorsque je me lançais ostensiblement dans la plaine, je quittai mes chevaux et mon piqueur et me dirigeai à pied vers une rangée de collines basses et rocheuses, où je tirai deux coups dificiles sur un spring-bok et un wild-beast. Je les blessai dangereusement tous deux, comme j'en pus juger au sang, mais je les perdis. J'avais ôté mes souliers pour marcher plus silencieusement à la rencontre des spring-boks, et j'eus grand'peine à les retrouver.

Je souffrais beaucoup de la soif; le soleil était ar-

dent, et, malgré les torrents de pluie de la veille, on ne pouvait trouver d'eau nulle part.

Dans l'après-midi, j'arrivai près d'une mare de boue; le peu d'eau qui y restait était bouillante. Je fus toutefois bien heureux de la trouver car j'étranglais de soif, au point que des larmes de joie me vinrent aux yeux en la découvrant. Ma souffrance actuelle n'était pourtant qu'une bagatelle en comparaison des épreuves que j'ai subies depuis.

Bientôt après je rejoignis Cobus, que j'avais complétement perdu, et qui, inquiet de ma longue absence, me cherchait tenant mon cheval en main. Je fus, comme on le pense bien, enchanté de le retrouver. Je sautai en selle et traversai la plaine au galop pour rattraper mon chariot. Mais, chemin faisant, ne pouvant résister à la tentation, je me postai derrière une haie et j'ordonnai à Cobus de chasser vers moi une troupe de spring-boks. Il réussit à merveille dans son évolution et m'en envoya une centaine presque sur le nez. Cette fois encore j'eus du malheur, ou plutôt je fus bien maladroit, car je tirai mes deux coups au milieu du troupeau sans qu'ils parussent avoir porté.

En arrivant au chariot, que je trouvai dételé dans le domaine désolé de mynheer Hendrick Strydon, je pris une énorme ration de gin et d'eau; puis, escorté de mon interprète, qui portait des verres et une bouteille de Hollande, j'allai à la porte de Strydon pour

faire connaissance avec lui et avec sa femme. Je portais, à la stupéfaction des Boers primitifs, le costume des anciens Gaulois, c'est-à-dire la blouse et les larges braies, accoutrement qui fut le même pendant tout le voyage.

Lorsque je me trouvai en face de Strydon, je lui donnai une cordiale poignée de main et je lui dis que j'étais un *Berg Scot*, c'est-à-dire un Écossais des montagnes, et que c'était l'usage dans mon pays, quand deux amis se rencontraient, de se faire raison avec une rasade. Ce disant, je joignis l'action à la parole et remplis un grand verre que je lui présentai. Comme la chose m'avait réussi dès le commencement, je la pratiquai par la suite, et j'en agis toujours ainsi en abordant un Boer pour la première fois. Cet usage régulièrement observé ne manquait jamais de me conquérir ses bonnes grâces, et mon hôte me quittait d'habitude en me disant que les Écossais étaient les meilleures gens du monde.

J'agissais ainsi parce que je savais que les Boers haïssaient les Anglais, mais aimaient assez les Écossais. L'idée que les Écossais sont une nation comme la leur conquise par les Anglais, et par conséquent subissant le même joug qu'eux, explique cette sympathie. Ajoutons que la plupart de leurs ministres sont Écossais.

Hendrick Strydon était un homme de haute taille, hâlé par le soleil et ayant l'air d'un véritable sau-

vage. Ses cheveux couleur de sable et clair-semés, sa barbe rouge, longue et touffue, ne contribuaient pas peu à compléter cette ressemblance, si quelque chose avait pu y manquer.

C'était un habile chasseur, et lui et sa famille vivaient en quelque sorte du produit de son adresse Sa femme était une gentille petite personne aux fraîches couleurs, avec des yeux bruns et des sourcils très-bien arqués. Elle fit à mon avis preuve de bon goût en se prenant de fantaisie pour moi, mais peut-être sa sympathie peut-elle s'expliquer par la libéralité avec laquelle je prodiguais le thé et le café.

Au reste, ces braves gens étaient pauvres et possédaient fort peu de bien en ce monde : leur demeure, qui accusait leur dénuement, était en harmonie avec leur situation. C'était un petit cottage en torchis dont le toit n'offrait qu'un bien mince abri contre les pluies périodiques; le feu, sans cheminée, brûlait sur la pierre même du foyer, et un trou, fait dans la toiture, servait à la fois de fenêtre et de tuyau de cheminée; les poutres et les murs nus étaient parés d'une profusion de peaux d'animaux sauvages et d'une quantité énorme de « biltongue », c'est-à-dire de chair de gibier boucanée au soleil. Il n'y avait là ni champ fertile ni jardin vert. La wild-kandoo, le désert, s'étendait autour de la maison, et pendant la nuit les spring-boks et les wild-beasts venaient paître jusque devant la porte.

Ils avaient pour serviteurs un vieux bûcheron et sa femme, et ne possédaient au monde qu'un chariot délabré, un attelage de bœufs, quelques vaches laitières et un petit troupeau de moutons et de chèvres. Le principal revenu de Strydon paraissait être la fabrication des cendres. Il en chargeait son chariot et faisait des excursions de plusieurs jours dans les districts voisins, afin de les vendre aux Boers plus riches que lui. Maintenant il est bon de dire comment se font ces cendres et à quoi elles servent.

On déracine des buissons, on les amasse dans la plaine, on les y laisse au grand soleil jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour bien brûler, puis on choisit un beau jour pour y mettre le feu. Les cendres sont ensuite recueillies dans de grands sacs confectionnés avec la peau brute des wild-beasts et des zèbres. Ces cendres sont très-appréciées par les Boers, car elles sont un ingrédient indispensable pour manufacturer le savon, que tous les Boers de l'Afrique méridionale font eux-mêmes. L'arbuste vert rabougri et plein de sève qui fournit ces cendres ne se trouve que dans certaines régions, et dans celle-ci il y en avait à foison.

Strydon me plaignit beaucoup de mon guignon constant à la chasse, mais il me dit qu'il n'y avait rien d'étonnant et que cela arrivait toujours ainsi quand on s'y prenait comme j'avais fait. Il s'était convaincu par expérience qu'avec mon système on

dépensait sans profit énormément de poudre et de plomb, dépense que lui, pauvre, s'efforçait d'éviter. Il me proposa, si je voulais l'accompagner lorsqu'il aurait pris son café, d'employer les deux heures de jour qui nous restaient encore à m'enseigner sa méthode, moyennant quoi il était plus que probable que nous tuerions un mâle avant la nuit.

En conséquence, nous prîmes le café et, suivis de deux Hottentots, nous nous mîmes en marche, à travers une plaine en apparence désolée. De nombreuses troupes de spring-boks paissaient à droite et à gauche. Strydon me plaça derrière un buisson vert haut d'environ huit pouces, qui était planté au milieu d'un endroit découvert. Il me recommanda de rester étendu la poitrine contre terre, puis il alla se mettre dans la même position à quelques centaines de pas de moi. Enfin il fit faire un détour à nos deux Hottentots pour rabattre sur nous un troupeau de spring-boks qui paissait au loin : ce plan était était excellent et réussit à merveille. Tout le troupeau s'avança à pas lents et directement vers moi.

Lorsqu'il fut à cent pas, je choisis de l'œil un mâle bien gras et l'abattis d'une balle dans l'épaule : ce fut le premier coup heureux que je fis sur cet élégant gibier. J'ai toujours passé pour un bon tireur de carabine, soit à pied, soit à cheval, mais je ne suis pas sûr de mon coup au delà de cent dix à cent vingt pas.

Deux jours auparavant, j'avais, à balle franche, abattu un koran au vol.

Mon coup de fusil épouvanta les spring-boks, qui s'enfuirent en bondissant; et comme la nuit approchait et nous enlevait l'espoir d'un second coup pareil au premier, nous rentrâmes à la ferme, Strydon et moi, tous deux en joyeuse humeur.

IV

Invasion de sauterelles. — Un prix disputé. — Grande abondance de gibier. — Chasses nocturnes. — Curieuses méprises. — Un visiteur chez Strydon. — Tir au wild-beast. — Rencontre avec M. Paterson-Colesberg. — Emplettes. — John Stofulus.

Le 6 au matin, dès le point du jour, et tandis que j'étais encore au lit, ou plutôt dans mon cadre, Hendrick Strydon et sa femme se tenaient devant un feu près de mon chariot, apportant une provision de lait doux qui fut la bienvenue. Tous deux gourmandaient mes Hottentots afin qu'ils préparassent le déjeuner et qu'ils réveillassent leur maître indolent. Strydon prétendait que le meilleur moment pour chasser était cinq heures du matin. J'entendis leurs voix, je me levai ;

puis, après avoir déjeuné, nous partîmes l'arme au bras.

Ce jour-là, j'eus le plaisir de voir le premier essaim de sauterelles qui se fût jamais présenté à ma portée, depuis que j'habitais la colonie. Nous étions au milieu d'une plaine sans limite; elles arrivaient comme un ouragan, volant en bon ordre, à une distance d'une centaine de mètres du sol. Je les regardai jusqu'à ce que le soleil fut obscurci par leur nombre et que le sol en eut été couvert comme d'un dais. De quelque côté que je portasse les yeux, au nord, au midi, à l'est et à l'ouest, elles s'étendaient comme un épais nuage, et il s'écoula plus d'une heure avant que leurs légions dévastatrices se fussent envolées et eussent disparu, Ce spectacle étrange m'intéressa vivement, et je me rappelle encore aujourd'hui la sensation que j'en éprouvai sur le moment.

Dans la journée et dans la matinée du jour suivant Strydon et moi continuâmes notre chasse de la veille. Nous passâmes le petit fleuve nommé Thibus River et chassâmes cette fois du côté de l'est. Hendrick, d'un seul coup et avec une seule balle, abattit deux gazelles magnifiques, et, comme je m'étonnais de son bonheur ou de son adresse, il m'assura qu'il lui arrivait très-souvent de faire pareil coup.

Le 9 au matin, Strydon et moi, ayant décidé la veille au soir que nous irions en quête d'une troupe d'autruches qui, selon le dire de son Hottentot, fré-

quentait les plaines voisines de Thebus-Mountain, nous réveillâmes nos hommes deux heures avant le jour, et, après un déjeuner plus que matinal, nous sautâmes sur nos chevaux et nous nous dirigeâmes vers la passe montagneuse.

Nous étions là depuis une heure environ, postés dans un défilé au milieu des joncs, quand nos Hottentots rabattirent sur nous, — ou plutôt sur Strydon, — quatre magnifiques autruches. Elles s'approchèrent jusqu'à cinquante pas de lui, et je m'attendais à tout moment à voir la fumée de son coup de fusil : le cœur me battait, mon sang bouillait d'impatience. Je me demandais par quelle raison il ne tirait point, quand, le regardant avec une petite lunette de poche, je m'aperçus qu'il était endormi, et, en me retournant, je vis à quatre-vingts mètres de moi une douzaine de spring-boks, qui s'étaient approchés tandis que j'étais occupé de Strydon et de ses autruches. Ils arrivaient derrière moi pour gagner une gorge. Je saisis ma carabine, et, tout couché à plat ventre que j'étais, je fracassai l'épaule au plus beau mâle de la compagnie; il s'élança, courut une cinquantaine de pas et tomba roide mort.

A la détonation de mon arme, des volées d'oiseaux se mirent à tournoyer dans les airs et des bandes de quadrupèdes bondirent dans la plaine comme aux jours du paradis terrestre. J'en étais émerveillé, mais je m'aperçus bientôt que certaines espèces des uns et

des autres se disposaient tout simplement à prendre leur part de mon antilope tué. C'étaient des corbeaux blancs, noirs, des vautours, puis des chacals, qui, voyant ceux-ci s'abattre à tire d'aile, devinèrent qu'il y avait quelque chose de bon à flairer et sortirent de leur retraite. Je regardais tout cela, n'osant pas bouger, car le gibier accourait de toutes parts et je m'attendais à chaque instant à voir paraître les autruches rabattues par nos Hottentots. J'étais donc obligé de rester muet et immobile spectateur des débats de mes pillards à poils et à plumes. Tout à coup une bande de wild-beasts arrivèrent au grand galop et passèrent à ma portée. La tentation était trop forte : je remis les autruches à un autre jour et je tirai. Je touchai l'animal visé, mais dans le train de derrière. Il en résulta que la bête, quoique blessée et traînant la cuisse, disparut avec la harde.

Au reste, le nombre des spring-boks était incalculable : quoiqu'ils n'approchassent plus de moi, effrayés qu'ils avaient été par mes deux coups de feu, on les voyait s'agiter, courir, sauter dans toute l'étendue de la plaine. Je suis sûr que dans le cercle qu'embrassait ma vue il y en avait bien dix mille. Une de ces hardes passa à trois cents pas à peu près de Strydon, qui tira sur eux, manqua son coup et les fit tous fuir.

Il était tard; nous songeâmes à rentrer, emportant la bête que Strydon avait tuée dans la matinée; quant

à la mienne elle n'était plus qu'un squelette; la chair en avait disparu sous la dent des chacals et sous le bec des vautours et des corbeaux. Nous remontâmes donc à cheval.

Une chose m'avait étonné dans cette excursion : c'est la quantité de carcasses et de crânes blanchis dont la plaine était jonchée. Partout où je dirigeais mes regards, mon œil rencontrait des milliers de squelettes de spring-boks et de wild-beasts.

Le lendemain, nous vîmes arriver une troupe nombreuse de naturels : ces pauvres gens appartenaient au chief Moshesh et voyageaient pour chercher de l'ouvrage. Un grand nombre de naturels parcourent ainsi tous les ans la colonie et travaillent pour les Boers, construisant en pierres des enclos pour le bétail ou des digues sur les petites rivières dans les profondeurs des vallées, afin d'y retenir l'eau dans la saison des pluies. Ces lacs sont destinés à désaltérer les troupeaux pendant la longue sécheresse de l'été.

On paye le travail de ces braves gens avec des génisses et des chèvres.

Les inondations avaient renversé la levée d'une digue située dans une chaîne de collines assez éloignées et tout à fait aux confins de sa ferme. Strydon fit accord avec eux pour la faire réparer. Or, les environs de cette digue étant, à ce que me dit mon hôte, le séjour favori d'un animal qui m'était encore inconnu, c'est-à-dire du Quayga (le quayga est l'onagre de l'Écriture),

et Strydon étant obligé de se rendre sur les lieux le lendemain matin avec les ouvriers qu'il venait d'arrêter, nous convînmes de chasser aux alentours dans des collines hautes et escarpées.

Nous partîmes au jour, et, m'étant séparé de Strydon, je gravis une de ces collines afin d'examiner le paysage au lever du soleil. Dans cette course, j'eus la chance d'abattre un rhode-reebock ; mais, comme j'avais peur de m'égarer, je rejoignis mon compagnon.

La journée se passa à courir de colline en colline, mais sans rien pouvoir joindre. Nous vîmes trois quaygas et une foule d'autres animaux, mais nous ne parvînmes pas à les approcher d'assez près pour en abattre aucun.

La nuit venait à grands pas. Nous descendîmes du haut de nos collines et nous nous mîmes à galoper vers la ferme. Tout en galopant, nous aperçûmes dans l'ombre une troupe d'animaux que Strydon m'assura être des quaygas. Sautant à bas de nos chevaux, le corps en avant, prêts à faire feu, nous essayâmes de nous approcher du gibier que nous convoitions.

Il faisait assez sombre, et il était difficile, non pas de voir le gibier, mais de distinguer précisément à quelle espèce il appartenait, quoique Strydon me criât à demi-voix : quaygas ! quaygas !

Mais à cent pas de nous à peu près les quaygas partirent au galop.

Il était inutile de les poursuivre à pied. Je cher-

chai des yeux ma jument, je la vis à ma portée : je courus à elle et sautai en selle. Quant à mon étalon que j'avais prêté à Strydon, mon étonnement fut grand en le voyant partir à la poursuite des quaygas et se mêler bientôt à eux.

Après un temps de galop d'un mille à peu près, je rejoignis mes animaux : ils étaient au repos, et paissaient : mon étalon se trouvait au milieu d'eux. Arrivé à cinquante pas à peu près de la troupe, je sautai à bas de ma monture et, me glissant une dizaine de mètres en avant, je lâchai mes deux coups au milieu des quaygas : ils prirent la fuite, emmenant mon étalon avec eux. J'étais fort surpris du peu d'effroi que leur inspirait mon cheval.

Cependant l'un d'eux était atteint, et si sérieusement qu'il resta bientôt en arrière, et finit par tomber. Mon étalon, en bon camarade, demeura pour lui tenir compagnie.

En ce moment la lune commençait de briller, quoique faiblement. A sa lueur douteuse, je continuai de galoper après le troupeau : je voulais ma paire de quaygas ; je le joignis enfin, et faisant faire un écart à ma jument, me laissai glisser. Je mis un genou en terre et envoyai une balle dans l'épaule du quaygas qui se trouvait le plus rapproché de moi. Il chancela, tomba avec un bruit sourd et resta sans mouvement ; le reste de la troupe l'entoura en renâclant et en bondissant comme font les chevaux sauvages de Mazeppa, puis

tous, comme épouvantés, ils repartirent à fond de train à travers la plaine.

Cette course m'avait électrisé ; au lieu de me contenter de mes deux quaygas, j'en voulais absolument tuer un troisième. Je remontai à cheval et me mis à la poursuite de la harde. Mais cette fois, après avoir suivi pendant deux ou trois milles leurs rapides silhouettes sur les bruyères fauves, il me sembla les voir s'évanouir comme des ombres. Je m'arrêtai ; non-seulement je ne les voyais plus, mais je n'entendais même plus le bruit de leurs pas.

Je n'avais qu'une chose à faire, c'était de rallier Strydon, si c'était possible, et de tâcher de retrouver mes deux victimes. Je me mis à la recherche de la dernière bête tombée, mais ce fut inutile : rien ne m'indiquait l'endroit de sa chute, et je m'en étais éloigné de deux ou trois milles. La plaine parfaitement nue d'ailleurs, ne m'offrait aucun point de repaire à l'aide duquel je pusse me diriger. Je songeai alors au premier quayga tué par moi et pensai que, grâce à mon étalon resté près de lui, la recherche en serait plus facile. Tout d'abord je crus qu'il me fallait dire adieu à celui-là comme à l'autre. Je descendis de cheval, me couchai à plat ventre et crus enfin apercevoir deux points en reliefs au-dessus du niveau de la plaine. En un temps de galop, j'arrivai à une cinquantaine de pas des objets découverts : c'étaient bien mon étalon et mon quayga ; mais à mon appro-

che ce dernier se releva et essaya de fuir. C'eût été trop malheureux, après avoir pris tant de peine, de le voir m'échapper. Je l'ajustai au défaut de l'épaule et fis feu. Il tomba.

Je poussai un cri de joie et je me précipitai, en avant, palpitant du désir de voir pour la première fois un de ces beaux animaux dont j'avais tant entendu parler.

Que le lecteur juge de ma stupéfaction, en reconnaissant que mon prétendu quayga n'était autre qu'un magnifique cheval hongre, au pelage bai brun, portant deux étoiles au front !

La lumière se fit dans mon esprit : Strydon et moi avions été tous deux dans l'erreur, ce que nous avions pris pour des quaygas, c'était l'attelage d'un Boer du voisinage, et cet attelage avait fourni aux plaisirs de notre chasse du soir.

Je remontai à cheval, pris mon étalon en bride et m'orientai pour rentrer à la maison, décidé à payer les chevaux que j'avais tués ou blessés. Mais lorsqu'après avoir rejoint Hendrick et lui avoir conté mon histoire, qui le réjouit grandement, je lui fis part de mon intention :

— Oh ! pour cela, non, dit-il ; ne soufflez pas le mot de l'accident. Le propriétaire des chevaux est un abominable avare qui vous les ferait payer trois fois leur valeur. Demeurez en paix. Les animaux qui ne se retrouveront pas seront mis sur le compte des lions ou des bûcherons braconniers.

Je suivis le conseil de Strydon, ce qui, au reste, nous fut d'autant plus facile, que je n'entendis parler de rien.

Seulement, je me promis de ne plus tirer sur les quaygas qu'à bon escient et autant que possible pendant le jour.

Je restai encore une semaine à la ferme.

Un matin, le 17, nous fûmes distraits par l'arrivée d'un vieil ami de Strydon : c'était un Boer de Mayalisberg ; il dételа à la ferme. Il revenait de Graham's-Town, où il avait transporté une cargaison d'ivoire, et retournait chez lui avec des provisions de thé et de café.

Ce Boer m'assura que dans son voisinage je pourrais rencontrer le plus rare et le meilleur gibier, et particulièrement le sable-antilope, le roan-antilope, des élans de Waterbuch, des koudou, des pallahs, des éléphants, des rhinocéros blancs et noirs, des hippopotames, des girafes, des buffles et des lions. Il ajouta qu'il avait tué des éléphants dont les défenses pesaient cent kilos chacune et avaient sept pieds de long. Mais il me conseilla de ne visiter ce pays que vers la fin d'avril, attendu qu'avant cette époque mes chevaux périraient infailliblement d'une épidémie qui règne dans l'intérieur des terres sous une certaine latitude pendant les premiers mois d'été.

Je quittai la ferme de Strydon ; ce Boer en quelques jours était devenu mon ami, il me donna une provision

d'avoine pour mes chevaux, qui avaient en perspective de durs travaux, car ils allaient faire la chasse à l'oryx. Or la chasse à l'oryx, que j'étais décidé à entreprendre immédiatement, est, comme on va le voir bientôt, la plus fatigante de toutes les chasses.

Avant de me mettre en route, j'avais arrêté un serviteur de plus : c'était un Hottentot nommé John Stofulus. Ses fonctions étaient de conduire mon nouveau chariot. C'était un petit homme actif et robuste, très-habile à empailler les têtes de gibier, à conserver les échantillons, et en général propre à toutes sortes de petits détails que je confiais à ses soins.

Son seul défaut était d'être querelleur et d'aimer fort à se battre avec ses camarades. Il se vantait éternellement de ses prouesses en ce genre. J'eus alors l'idée d'utiliser son courage. Mauvaise pensée, car, lorsque je mis sa bravoure à l'épreuve en réclamant son assistance pour la chasse aux animaux féroces, tout ce prétendu courage s'évanouit, et, comme disent les Français, « s'en alla en fumée ».

V

Trajet jusqu'au désert. — Récit d'un combat entre trois lions et un buffle. — La mouche Oblogy. — Un Boer nomade. — Le gemsbock. — Chasse au Gemsbok. — Une nuit au désert. — Mœurs des Boschjemen ou hommes de buissons.

Le 2 décembre au soir je rassemblai avec mille difficultés mes serviteurs ivres, mes bœufs et mes chevaux et je sortis de Colesberg, appuyant à l'ouest vers les vastes pleines de Karroo, où l'on assurait que les gemsboks se trouvaient en profusion. Je n'avais pas encore vu cette magnifique espèce d'antilope que l'on appelle bouc-diamant.

Je ne fis pas grand chemin ce jour-là, mes hommes ne parvenant pas à se dégriser, et dans cet état

d'ivresse ils avaient plusieurs fois failli culbuter les chariots. Je fis halte bientôt après le coucher du soleil, et, comme je fus obligé de m'occuper seul des bœufs et des chevaux, et que je n'avais point de combustible sous la main, je dus pour mon dîner me contenter d'un morceau de viande fumée crue et d'un verre d'eau et de gin.

Le jour suivant nous fîmes deux longues traites; nous traversâmes le Sea-Cow river, ou la rivière de la Vache de mer. Six heures entières nous galopâmes dans la plaine, déchargeant et rechargeant fusils et carabines sur un gibier qui semblait devenir de plus en plus sauvage. Je tuai deux antilopes : le premier fut entièrement dévoré par les vautours, en dépit des ronces dont nous le couvrîmes, et dépouillé de sa chair aussi délicatement qu'il aurait pu l'être par la main des hommes. Le second avait une jambe cassée et fuyait en boîtant, lorsqu'un chacal parut au loin, lui donna la chasse, et, après une longue course, finit par l'atteindre et le dévora. Ceci est remarquable, mais assez fréquent.

Il arrive souvent que, lorsqu'un spring-bok est blessé, un ou plusieurs chacals apparaissent soudain et aident le chasseur à s'emparer de son butin. Dans les régions plus éloignées de l'intérieur des terres, lorsqu'il s'agit de plus gros animaux, il advient parfois aussi que c'est le lion qui se présente pour aider le chasseur, se déclarant toujours pour l'homme con-

tre l'animal. Quoique cette assertion ressemble assez à un conte de voyageurs, le fait n'en est pas moins positif. J'en ai fait moi-même l'expérience, mais en m'exceptant je citerai M. Oswell, au service de l'honorable Compagnie des Indes orientales, un des plus braves chasseurs et des plus habiles tireurs que j'aie jamais rencontrés, et qui a fait deux expéditions dans l'intérieur de l'Afrique. Or M. Oswell et un de ses amis galopaient un jour sur les rives ombreuses du Limpopo à la poursuite d'un buffle blessé, quand tout à coup ils furent rejoints par trois lions qui paraissaient résolus à leur disputer leur proie. La présence de ces nouveaux antagonistes eut pour effet de redoubler la vitesse du buffle.

L'animal continua donc sa course, suivi des trois lions : Oswell et son ami formaient l'arrière-garde sur leurs chevaux. Mais bientôt les lions gagnèrent sur le buffle, s'élancèrent sur lui et le terrassèrent. Il s'ensuivit une lutte épouvantable pendant laquelle les deux chasseurs arrivèrent à portée de la carabine. M. Oswell et son ami s'avancèrent jusqu'à la distance de cinquante pas et firent feu sur la royale famille. A chaque balle qui les frappait, les lions croyaient recevoir un coup de cornes de leur adversaire et redoublaient de rage contre lui. A la fin les chasseurs trouvèrent moyen de mettre hors de combat deux lions, le troisième comprit que le terrain était trop chaud pour lui et battit en retraite.

Le lendemain, après nous être baignés dans la rivière, je m'acheminai vers le Karroo. Je marchai toute la journée, et, ayant fait une traite de vingt-cinq milles, je m'arrêtai au coucher du soleil à la ferme d'un vieux Boer ayant nom Wessel. Le brave homme était ivre-mort. J'avais espéré pouvoir lui acheter des chevaux, mais il était hors d'état de conclure aucune affaire. Il me déclara qu'il était Boer, c'est-à-dire fermier hollandais, qu'en cette qualité il ne pouvait supporter la vue d'un Anglais, et, tout en me faisant ce compliment, il me poussait hors de sa maison, au grand déplaisir de sa femme et de ses filles, qui ne semblaient pas partager son opinion.

En partant de chez lui je fis deux jours de longues et fatigantes étapes sous un soleil dévorant. Ces deux jours me conduisirent à la ferme de mynheer Steukeim, que j'atteignis le 7 fort tard dans la soirée. Il m'apprit qu'à quinze milles environ de sa ferme je trouverais un Boer des tribus errantes, qui m'indiquerait d'une façon positive un endroit dans le Karroo où je trouverais une chasse qui ne me laisserait rien à désirer. Il ajouta que ce district se trouvant trop éloigné pour être fréquenté par les chasseurs, il était sûr que j'y trouverais du gibier de toute espèce.

On était en été; les mouches bourdonnaient en formidables essaims dans les demeures des Boers, attirées qu'elles étaient par l'odeur de la viande et du lait. En entrant dans le manoir de Steukeim, je trou-

vai positivement les murailles de son grand salon couvertes de ces dégoûtants insectes. Ces mouches sont le fléau des habitants de l'Afrique méridionale, et il faut déployer une prodigieuse adresse pour manger sa soupe ou boire son café sans en avaler une au moins par gorgée. Lorsque l'on apporte les plats, il y a toujours deux ou trois Hottentots ou Bushgirls armés d'éventails de plumes d'autruche qu'ils agitent au-desssus du bouillon, de la viande ou des légumes.

J'attelai et me dirigeai vers le Boer errant, que je rejoignis environ une heure après la chute du jour.

Cet homme s'appelait Gons ; il vivait sous une petite tente de toile bise plantée entre les deux chariots autour desquels il rassemblait le soir son immense troupeau de moutons. Pendant le jour son bétail et ses chevaux couraient librement sur une chaîne de collines couvertes de gras pâturages qui semblaient être son domaine. Sa femme était la plus jolie femme que j'aie jamais rencontrée parmi les Boers, et elle m'assura qu'elle était Française de naissance.

Le lendemain au matin, je déjeunai avec Gons sous sa tente. Il avait des bonnes provisions de viandes et du miel sauvage. Quant au lait, il coulait chez lui comme d'une source. Il m'offrit de me vendre un cheval brun et de belle apparence, ce que j'acceptai.

On ne s'étonnera pas de cette espèce de provision de chevaux que je faisais, quand on va me voir tout

à l'heure en changer deux ou trois fois par jour pour chasser l'oryx.

Dans cette ferme je trouvai un autre Boer nommé Swiers, campé avec son bétail. Il avait été obligé de quitter les fermes situées plus avant dans les profondeurs du Karroo, à cause du manque absolu d'eau. Swiers était un homme déjà âgé, qui autrefois avait été un très-grand chasseur. Il m'amusa beaucoup en me racontant des anecdotes de chasse relatives aux mœurs du gibier et certaines aventures de sa jeunesse. Il me dit qu'il se rappelait avoir vu des lions à profusion dans la contrée même où nous nous trouvions, et que l'on en rencontrait même encore de temps en temps quelques-uns. Il me raconta des combats entre le gemsbok et le lion, où le premier avait vaincu le dernier. Il avait trouvé des carcasses de ces animaux desséchées sur le lieu même du champ de bataille. Le corps du lion avait été transpercé et fixé au sol par les longues cornes aiguës du puissant gemsbok, de sorte que, ce dernier n'ayant pu se dégager, tous deux avaient péri l'un par l'autre.

Toutes ces histoires de lion racontées par Swiers me trottaient par la tête. Je savais que c'est principalement la nuit que le roi du désert voyage et chasse. Il m'avait dit que j'entrais sur le territoire où l'on commençait à le rencontrer, et mes yeux erraient de tous côtés dans l'espoir où j'étais que mes exploits commenceraient plus tôt que je ne l'avais imaginé.

Je ne découvris rien de pareil à ce que j'espérais.

Après avoir fait cinq milles dans une contrée très-aride et profondément triste, j'arrivai, au sortir d'une gorge de collines basses, en vue d'une mare d'eau près de laquelle on m'avait conseillé de camper.

La largeur de cette mare était d'environ trois cents toises.

D'un côté il y avait de grandes herbes, refuges d'oies et de canards sauvages, de bernacles, de hérons et de grues.

L'autre côté était nu.

C'était par là que le gibier allait boire, et le bord de l'eau était trépigné par les pieds des animaux sauvages comme l'est le bord d'un abreuvoir. Mes gens rangèrent mes chariots parmi des broussailles, à quatre cents pas à peu près de la mare. Le soir même je désignai les trois chevaux qui devaient me servir, moi et mes deux piqueurs, à la chasse du gemsbek, qui est le même animal que j'ai désigné sous le nom d'oryx et que quelquefois, dans le pays, on désigne aussi sous le nom de licorne; non point qu'il n'ait qu'une corne, mais parce que les deux cornes sont si droites et si régulièrement plantées que, vu de profil, il semble n'en avoir qu'une seule. C'est l'animal le plus beau, le plus fort et le plus remarquable de toute la race des antilopes; il a une crinière hérissée, une longue queue noire traînante et ressemble généralement à un cheval, quoiqu'il ait la tête et les sabots

des antilopes. Ses formes sont robustes ; sa taille est carrée et compacte ; son port est noble ; sa hauteur est celle du zèbre et sa couleur assez semblable à celle de l'âne. Les belles bandes noires qui ornent sa tête ressemblent à un collier, et les nuances de sa croupe et de ses crins lui donnent un cachet tout particulier.

Le mâle adulte a trois pieds dix pouces de haut à partir de l'épaule.

Le gemsbok a été créé pour le Karroo desséché et les déserts arides de l'Afrique méridionale. Sa nature est parfaitement adaptée au pays qu'il habite. Il vit et prospère dans les lieux où l'on pourrait croire qu'une sauterelle ne trouverait pas sa subsistance, et, malgré l'étouffante chaleur du climat, il se passe parfaitement d'eau. J'ai observé moi-même, et les Boers ainsi que les indigènes l'affirmeront comme moi, qu'il n'a aucun besoin de boire. Sa chair est fort estimée comme goût et comme saveur, elle est aussi bonne que celle de l'élan. A une certaine époque de l'année le gemsbok devient très-gras, et alors il est plus facile de se rendre maître de lui ; mais, grâce à l'égalité du terrain où le gemsbok pature, grâce à son caractère timide et défiant, grâce enfin à son insouciance de l'eau, on ne peut pas lui dresser des embuscades comme aux autres antilopes. Il faut le chasser à cheval, le forcer à la course, après de longs efforts de toute espèce ; et, parmi tout le gibier que l'on chasse ainsi à cheval, l'oryx ou le gemsbok (nous emploierons indifférem-

ment ces deux désignations) est le plus agile et le plus dur à la fatigue. Il se rencontre çà et là au centre et dans la partie ouest de l'Afrique du sud.

Le 10 décembre, tous mes préparatifs ayant été achevé pendant la nuit, je montai à cheval une heure avant le jour, accompagné de Cobus et de Jacobs, mes piqueurs ordinaires : ce dernier conduisait un cheval de bât. Nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et enfin nous atteignîmes un petit monticule qui dominait légèrement le paysage. Je mis pied à terre et montai jusqu'au sommet. Arrivé là, j'examinai les alentours avec ma lunette d'approche, mais, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre en interrogeant l'horizon, je n'aperçus absolument rien. Machinalement alors mes regards attristés parcoururent le pays intermédiaire; tout à coup, et au moment où j'allais remettre ma lunette dans son étui, je découvris, à mon inexprimable étonnement, et surtout à ma grande joie, une troupe de vingt-cinq gemsboks paissant à peu près à huit cents pas. C'était la première fois que je voyais ces gemsboks si désirés. Un vieux et magnifique mâle broutait seul à l'écart des autres, comme une sentinelle avancée. Les longues cornes pointues de ces élégants animaux brillaient au soleil comme les casques d'un détachement de dragons. Je m'accordai à peine la joie de rassasier mes yeux de ce réjouissant spectacle, et je revins près de mes gens, afin de concerter avec eux un plan d'attaque.

Je n'étais point alors suffisamment renseigné quant à l'agilité des gemsboks, car un de mes amis m'avait affirmé qu'un homme même de ma corpulence pouvait toujours, s'il était bien monté, forcer ces animaux après une longue poursuite. Mon ami était dans l'erreur, et je vais expliquer d'où cette erreur lui était venue. Il lui était bien véritablement arrivé à lui de forcer des gemsboks, mais cela venait de ce qu'à son insu il suivait d'autres chasseurs, de sorte que les gemsboks qu'il forçait avaient déjà été lassés par ses prédécesseurs. Dans tout le cours de mes aventures avec les gemsboks je ne me rappelle que quatre occasions où, étant monté sur la bête de choix de mon haras, que cette chasse éreinta presque entièrement, je réussis seul et sans aide à forcer l'oryx que je poursuivais.

Je pris donc, comme je le disais, langue avec mes Hottentots, et j'adoptai le plan généralement suivi par les Boers. Ce plan était de faire monter mes Hottentots ou mes Bosjismens les plus légers sur mes chevaux les plus infatigables et de les transformer pour ainsi dire en lévriers avec lesquels je forçais les gemsboks comme on force les cerfs en Écosse. Quelquefois le chasseur, familier avec le gibier et le pays, sait quel chemin prendra l'antilope ; alors il coupe court, ayant toujours le soin de prendre l'animal sous le vent. Si l'on est en nombre pour l'envelopper, on rabat l'animal sur le chasseur qui s'embusque, et qui,

s'il le manque de ses deux coups ou ne fait que le blesser, le poursuit et le force.

Il était convenu que Jacobs et moi nous tâcherions de faire un grand circuit bien loin, sous le vent du troupeau, et que Cobus le traquerait et le rabattrait sur nous. Le vent soufflait de l'ouest, mais, par malheur, le district d'où venaient ces animaux était au nord. Jacobs et moi partîmes au grand trot, regardant derrière nous de temps en temps, puis nous prîmes la position qui nous parut la plus avantageuse, et nous attendîmes.

Au bout d'une heure d'attente, je fus convaincu qu'il y avait eu erreur dans la direction que nous avions suivie. Je ne me trompais qu'à moitié. Une inégalité de terrain avait dérobé à nos regards la fuite du troupeau vers le nord. Il y avait longtemps que Cobus s'était lancé à leurs trousses et qu'il arpentait le pays. De quel côté, c'est ce que j'ignorais. J'explorai la plaine en tous sens, poussant mon cheval, tantôt à droite, tantôt à gauche, et enrageant d'avoir perdu une si belle occasion. A la fin, sentant que mon pauvre cheval faiblissait sur moi, je m'arrêtai en ralliant Jacobs et je revins avec lui vers les chariots.

On comprend que j'étais d'abominable humeur.

Deux heures après, Cobus revint aux chariots.

Je fus d'abord un peu découragé par cette mauvaise chance, mais bientôt je me sentis pris du désir de faire une seconde tentative, et, vers trois heures, je

résolus de me mettre en campagne. J'y étais d'autant plus forcé qu'il y avait presque nécessité : nous n'avions plus une once de viande ; donc entre trois et quatre heures je repartis dans le même équipage. Nous galopâmes à travers les plaines dans la direction du nord-est et rencontrâmes bientôt des autruches et des quaygas. Nous marchâmes encore pendant quelque temps au milieu d'une espèce de taillis, une assez nombreuse troupe de hartle-beasts traversa notre sentier au galop. Ces animaux furent bientôt suivis par deux ou trois hardes de quaygas et de wild-beasts qui fuyaient épouvantés devant nous, en soulevant un nuage de poussière rouge. A la fin j'aperçus une troupe d'animaux gris cendrés courant en tête des autres. Au milieu de la poussière je vis briller leurs cornes et reconnus des gemsboks.

Les voir et me lancer sur eux fut l'affaire d'un moment.

Je montais mon meilleur cheval, et, le maintenant à un galop enragé, je m'aperçus bientôt que je gagnais sur eux. Après une course de plusieurs milles, je trouvai en avant Cobus, bien plus léger de poids que moi et montant un cheval presque aussi bon que le mien. Cobus partit comme un éclair. Nous arrivions à ce moment sur la déclivité d'une colline ; les gemsboks s'y trouvèrent, et je fis halte un instant pour laisser souffler mon cheval et jouir de la vue.

Le cheval de Cobus, qui, comme je l'ai dit, était

excellent et portait un cavalier pesant soixante-quinze livres à peine, se rapprochait à chaque enjambée, et, avant d'avoir atteint l'autre extrémité de la plaine, il se trouvait au beau milieu de la troupe écumante. Arrivé là, Cobus choisit une magnifique femelle la tête ornée de cornes immenses, et, en quelques secondes, il la détourna de mon côté, la guidant pour ainsi dire avec la main. Elle me passa à cinquante pas, et je l'abattis de deux balles que je lui logeai dans l'épaule.

Je mourais de soif. La femelle que je venais de tuer avait les mamelles pleines de lait ; je pus la traire dans ma bouche et me régaler du plus délicieux breuvage que j'eusse jamais bu.

Tandis que je me rafraîchissais avec délices, mon Hottentot, mieux aguerri que moi contre la chaleur, enlevait ma selle et la plaçait sur le cheval gris. Je lui ordonnai alors de se mettre en chasse, et, s'il le pouvait, de forcer un vieux mâle.

Je suivis Cobus de mon mieux. Arrivé à la première crête j'aperçus la troupe d'oryx, à environ deux milles de moi, gravissant une colline à l'extrémité de la plaine et Cobus galopant à un mille derrière eux. Il gagnait visiblement du terrain. Enfin gemsboks et piqueur disparurent derrière la colline, mais le chasseur se trouvait encore assez éloigné des animaux qu'il poursuivait.

L'aspect du pays avait changé ; on eût dit que nous

entrions dans une contrée nouvelle; c'était un véritable désert, complétement stérile. Il n'y avait pas une touffe d'herbe verte pour reposer la vue. Partout des trous creusés par des colonies de *mecreah*, sorte de fourmi énorme. Ce terrain, miné de place en place, était on ne peut plus fatigant pour les chevaux, le sol cédant à chaque pas sous leurs pieds.

Lorsque j'arrivai à mon tour après mille faux pas à la colline derrière laquelle Cobus avait disparu, je me trouvai en face d'une vaste plaine; j'ouvris mes yeux le plus et le mieux que je pus afin d'apercevoir bêtes ou homme. Je suivis la direction qu'il avait prise quand je l'avais perdu de vue, et je reconnus au sommet d'une colline, et tout à fait dans le lointain une tache blanche, qui devait être le chemin. Je courus de ce côté, et, au fur et à mesure que je m'approchai, je vis que Cobus avait forcé le vieux mâle. Je reconnus bientôt celui-ci étendu hors d'haleine près d'un arbuste vert.

Enfin je rejoignis Cobus qui avait tué la plus admirable bête que l'on pût voir.

J'aurais passé des heures à l'admirer; mais j'étais à plusieurs milles de mes chariots, mourant de soif, sans une goutte d'eau. J'achevai donc le pauvre animal, et, lui ayant coupé la tête avec grand soin, je commençai à l'écorcher.

Il était tard, trop tard pour espérer rapporter le même soir la femelle au camp, et, quant au mâle, il

était beaucoup trop loin pour que j'espérasse sauver une parcelle de sa chair des vautours et des chacals.

J'envoyai Cobus aux chariots pour y prendre de l'eau et du pain, lui indiquant pour lieu de rendez-vous l'endroit où j'avais laissé la femelle gemsbok, résolu que j'étais de passer la nuit près d'elle afin de la défendre contre les animaux carnassiers. Avant que Jacobs et moi eussions fini l'écorchement et fussions parvenus à attacher la peau et la tête sur le cheval, la nuit était venue. Ma soif était intolérable, et j'aurais donné mon argent, mon chariot et mes bœufs, pour une bouteille d'eau. Dans l'espoir de rencontrer Cobus, Jacobs et moi cheminâmes lentement, nous efforçant de retrouver l'endroit; mais l'obscurité redoublait, et, comme dans ce désert aucun indice ne pouvait me guider, je perdis tout à fait mon chemin. Il en résulta que nous errâmes plusieurs heures dans les ténèbres, tirant de temps en temps des coups de fusil en l'air. Enfin, harassés de fatigue, nous nous couchâmes dans la plaine pour essayer de dormir, après avoir attaché nos chevaux à un buisson d'épines près duquel nous étions étendus.

La soif continuait à me torturer; j'avais, en outre, très-grand froid, car j'étais couvert pour tout vêtement d'une chemise et d'une culotte allant au-dessous du genou; mon matelas se composait de la peau de l'orvx étendue sur un buisson, ce qui lui donnait l'élasticité d'un sommier ordinaire. Je dormis deux heu-

res à peu près et me réveillai glacé. Nos chevaux n'étaient plus là; ils avaient profité de notre sommeil pour s'écarter. J'essayai inutilement de me rendormir. Au point du jour je me levai, Jacobs en fit autant. Nous regardâmes autour de nous, mais Jacobs ni moi ne pûmes découvrir, ni où nous étions, ni de quel côté se trouvaient les chariots.

A quelques centaines de toises de nous s'élevait une petite colline; nous y grimpâmes pour voir de plus loin; mais, arrivés au sommet, nous ne fûmes pas plus avancés. Je pus cependant m'orienter quant à la position de mon camp, en étendant mon bras vers le soleil levant; mais je ne vis rien. Tout inquiet, je revins à l'endroit où je m'étais endormi, quand tout à coup, à trois cents toises de moi, j'aperçus le cheval que j'avais attaché la veille près de la femelle oryx. Je courus à eux et je les trouvai tous deux en bon état. Je sellai sur-le-champ la bête et courus au camp, ordonnant à Jacobs d'écorcher la femelle en lui promettant qu'aussitôt arrivé aux chariots je lui enverrais de l'eau et du pain.

En chemin je rencontrai Cobus qui me cherchait à cheval. Il apportait ce que j'allais chercher, c'est-à-dire du pain et une bouteille d'eau. Il errait aussi à l'aventure, s'étant complétement égaré. Ma soif s'était éteinte d'elle-même; aussi ne touchai-je point l'eau et la lui laissai-je porter intacte à Jacobs. Il m'annonça que John Stofulus arrivait avec le fourgon pour

transporter notre gibier mort. Je le rencontrai, en effet, peu de temps après ; mais, avec la bêtise ordinaire des hommes de sa nation, il arrivait avec ses tonnes complétement vides.

Je lui indiquai sa route et continuai mon chemin vers le camp.

Un bol de thé me rendit mes forces ; je me mis aussitôt, malgré ma fatigue, à accommoder les deux têtes d'oryx pour ma collection. Vers le soir, nous aperçûmes un cavalier monté sur un cheval fatigué et un piqueur tenant en main un cheval de rechange : c'était Paterson, un de mes camarades de régiment, qui était parvenu à obtenir un congé, de quinze jours. Tout en mangeant des grillades de gemsboks, je lui racontai mes hauts faits des derniers jours.

Tous nos chevaux étaient écrasés de fatigue, il leur fallait vingt-quatre heures de repos ; aussi la journée du lendemain fut-elle consacrée au *dolce far niente*. Nous nettoyâmes nos carabines et je mis mon journal au net. Le sol était aussi chaud que les parois d'un four.

Le jour suivant, nous reçûmes les visites de plusieurs Boers campés aux environs, qui venaient par curiosité voir comme nous nous tirions d'affaire ; ils trouvèrent notre eau-de-vie bonne, et, en échange, tâchèrent de nous être agréables par leur conversation et utiles par leurs renseignements. Nous causâmes avec eux pendant plusieurs heures. Le texte de

cette interminable causerie fut, comme on le comprend bien, la chasse. Je leur parlai des lions, car c'était toujours aux lions que j'en voulais arriver. Quelques-uns en avaient vu à l'endroit même que j'explorais à cette heure.

Mais la civilisation les poussait devant elle, et ce n'était qu'à six ou huit journées d'où j'étais que je pouvais espérer d'en rencontrer. Puis des Boschimens nous passâmes aux lions maraudeurs, en grande partie détruits par les Hollandais, dont ils étaient les ennemis naturels, comme les Peaux rouges sont les ennemis des colons américains. Aussi leurs troupeaux étaient-ils constamment pillés par eux. Les invasions avaient lieu en général du sud-ouest de la colonie ; en effet des naturels pouvaient presque impunément se livrer au vol et au brigandage, grâce au vaste et inaccessible désert qui s'étend entre leur pays et les districts agricoles. Ces pillards choisissent ordinairement pour l'époque de leurs excursions les saisons d'extrême sécheresse, parce que dans ces moments-là, ceux qui les poursuivent étant toujours à cheval, tandis qu'eux sont à pied, les cavaliers ne pouvaient se procurer d'eau pour désaltérer leur monture. Quant aux voleurs ils étanchaient leur soif de la façon que voici. Ils préparaient en ligne droite au travers du désert des relais assez éloignés les uns des autres, où ils cachaient dans des œufs d'autruches de l'eau qu'ils apportaient de distances prodigieuses.

Ces relais, invisibles à d'autres yeux que les leurs, leur étaient signalés par des inégalités qu'ils reconnaissaient facilement, si légères qu'elles fussent, et cela le jour comme la nuit, car la contrée leur était parfaitement familière. Ils pouvaient donc sans crainte s'embarquer dans le désert avec le bétail volé. La souffrance que la soif faisait éprouver aux pauvres bêtes qu'ils chassaient devant eux ne les inquiétait guère ; ils pouvaient marcher sans relâche, tandis que ceux qui les poursuivaient, ayant besoin de la clarté du soleil pour conduire leurs chevaux, et étant obligés de chercher des puits, des ruisseaux et des fontaines, étaient forcés de renoncer à les atteindre, faute d'eau pour leurs chevaux.

Paterson resta quatre jours avec moi. Pendant ces quatre jours, nous forçâmes chacun un gemsbok, et mes gens prirent un magnifique wild-beast bleu, animal assez rare dans ces parages et qui était tombé entre leurs mains d'une singulière façon : ils l'avaient trouvé un pied de devant pris dans ses cornes, et, comme il ne pouvait courir, ils lui avaient jeté un lacet et lui avaient coupé la gorge. C'était probablement dans quelque combat singulier avec un de ses pareils qu'il était parvenu à se mettre dans cette étrange position.

Dans une de nos chasses, Paterson força et tua un oryx. Nous passâmes encore une journée ensemble ; après quoi, à mon grand regret, il fut forcé

de retourner à Colesberg, car son congé était expiré.

Deux de mes Hottentots rentrèrent au camp, pliant sous le poids d'œufs d'autruches; ils avaient découvert un nid qui en contenait trente-cinq. Leur manière de les porter m'amusa beaucoup : après avoir quitté leurs pantalons de cuir, nommés *crakers* en langage des colonies, ils avaient lié le bas des jambes et les avaient par ce moyen convertis en sacs; ils y avaient alors entassé autant d'œufs d'autruches que le double récipient avait pu en contenir. Ceux qui n'avaient pu y entrer avaient été cachés par eux dans le sable, où ils retournèrent les chercher le lendemain matin.

De mon côté, pendant cette halte, je trouvai plusieurs nids, et je constatai, pour la première fois, un fait d'histoire naturelle particulier à ces oiseaux : si un chasseur découvre un nid et ne s'empare pas immédiatement des œufs, il les trouvera certainement écrasés à son retour; le père et la mère détruisent toujours le nid, alors même que l'importun n'a pas touché les œufs, ou ne s'en est pas approché de plus de dix pas. Le nid d'une autruche est tout simplement un trou creusé dans le sable, généralement au milieu des touffes de bruyères et de buissons très-bas. Ce nid a environ sept pieds de diamètre. On assure que deux femelles pondent à la fois dans le même nid. Beaucoup de voyageurs on dit qu'il suffisait de l'ardeur du soleil pour faire éclore les œufs; c'est une

erreur. L'autruche couve assidûment, si assidûment que, lorsque la femelle a besoin de paître, le mâle la remplace sur les œufs et couve pendant tout le temps qu'elle est absente. Ces œufs sont l'accessoire indispensable de la cuisine d'un boschimen et ils fabriquent avec les coquilles des carafes, des tasses et des plats. J'ai souvent vu de jeunes boschimens et des femmes Bakalahari, appartenant aux tribus Bechuanas errantes dans le désert, descendre de leurs habitations isolées et écartées pour venir à la fontaine, portant sur le dos un filet contenant douze ou quinze coquilles d'œufs d'autruche qui avaient été vidés à l'aide d'un petit trou pratiqué à leur extrémité. Ces femmes remplissaient ces œufs d'eau et bouchaient l'ouverture avec un tampon d'herbes.

La méthode favorite des Boschimens pour approcher les autruches, ou tout autre espèce de gibier, est de se couvrir de la peau d'un de ces oiseaux. Alors, selon le vent, ils s'élancent dans la plaine en imitant la démarche de l'autruche, et trouvent toujours, grâce à ce déguisement, l'occasion d'abattre quelques pièces de gibier. Leurs flèches, qui, au premier abord, paraissaient peu dangereuses, sont cependant mortelles; elles ont deux pieds six pouces de long; la tige en est mince et l'extrémité est armée d'un os fort aigu. Ils empoisonnent parfois cet os avec une composition dont l'essence fondamentale est le suc laiteux et mortel d'une sorte d'euphorbe dont les feuilles

sont fort épaisses ; souvent aussi c'est avec un venin tiré des vésicules d'un serpent. L'arc n'a guère plus de trois pieds ; la corde en est faite avec des nerfs tordus. Quand un Boschimen trouve un nid d'autruche, il s'y cache pour attendre le retour du père et de la mère, et presque toujours il s'empare de l'un et de l'autre. C'est donc à l'aide de ces flèches légères que l'on obtient la plupart de ces belles plumes qui font un des ornements les plus indispensables de nos belles Européennes.

On était au cœur de l'été ; dans le jour la chaleur était étouffante, mais vers le soir la brise s'élevait, et, par comparaison sans doute, les nuits semblaient glacées. Le matin du 22, j'eus maille à partir avec un porc-épic ; je le tuai avec le gros bout de mon jambok, et j'acquis ainsi la certitude que, comme le phoque, le porc-épic se tue très-facilement d'un seul coup sur le nez.

Je continuai à chasser les jours suivants. Mon camp regorgeait des venaisons les plus délicates, et je sentis que je m'endormais, comme Annibal, dans les délices de ma Capoue africaine. Je résolus donc de m'enfoncer très-loin dans le pays des oryx. En conséquence, le 25, je quittai mes chariots vers trois heures de l'après-midi, avec mes deux piqueurs et un cheval de rechange. Je m'enfonçai vers le nord pendant quinze milles, et chemin faisant j'avais mis pied à terre dans une plaine aride, pour faire souffler nos bêtes et

aussi pour déterrer quelques pieds de la plante appelée par les Boers *water root*, afin d'en faire usage sur-le-champ, ma soif étant dévorante. Cette incomparable plante, qui a sauvé bien des voyageurs égarés de la plus terrible mort qu'il y ait au monde, la mort par la soif, se trouve dans les plaines les plus desséchées. C'est une grande bulbe ovale qui a depuis six jusqu'à dix pouces de diamètre ; elle contient un jus abondant, d'un goût fade, mais que la soif fait trouver excellent. Elle est entourée d'une peau brune fort mince, que l'on enlève facilement à l'aide d'un couteau ; les feuilles sont courtes et étroites, tachetées de petits points noirs. Il faut un œil exercé pour apercevoir cette plante bénie, et le terrain dans lequel elle pousse est si brûlé par le soleil, qu'il faut l'enlever en faisant une incision autour d'elle avec un couteau. La tête de cette bulbe s'élève de huit à neuf pouces au-dessus de la surface de la terre. Celui qui se destine à visiter ses régions désolées doit s'appliquer à connaître cette plante, qui est pour lui l'assurance de ne jamais mourir de soif. Dans toute l'étendue du grand désert de Kahalari et sur les larges routes qui avoisinent ce pays, il y a une immense variété de ces bulbes et de ces racines juteuses qui se succèdent les unes aux autres, de sorte qu'il n'y a guère de jours de l'année où le pauvre Bakalahari, possesseur d'un bâton à la pointe aiguë et durcie au feu, ne puisse trouver son repas dans le sol même qu'il foule. Aussi

les naturels du pays connaissent-ils tous à merveille les propriétés de chaque herbe et de chaque plante que la main du Créateur a semées sur leur chemin. En effet, il y a plusieurs plantes succulentes encore plus utiles que le « water root », en ce qu'elles ont d'épaisses feuilles juteuses et qu'elles donnent à la fois à boire et à manger.

Vous qui voyagerez après moi, ne manquez pas de vous les faire montrer, et je serai heureux de penser qu'en indiquant à mon semblable une précaution à prendre je lui aurai épargné une souffrance.

Au nombre de ces plantes, que je désigne au voyageur comme la manne naturelle du désert, est une espèce de melon d'eau, amer, qui croît à chaque pas sur la surface entière des parties connues du grand désert de Kahalari. Il sert à la fois de nourriture et de breuvage aux sauvages habitants de ces régions abandonnées. Les Bakalahari prétendent qu'au fur et à mesure que l'on pénètre dans l'ouest, ces melons prennent un meilleur goût. Mais ce n'est point pour les hommes seuls que Dieu a mis cette nourriture au désert : les gemsboks sont très-friands de cette racine, que leur instinct les porte à déterrer, et les éléphants, qui ont l'odorat si fin, les recherchent aussi. L'on voit des plaines entières labourées par les défenses de ces intelligents animaux en quête de ces plantes savoureuses.

Le 26, à une heure du matin, je levai ma tête qui

reposait sur ma selle, dont je m'étais fait un oreiller. Il faisait si clair, que je crus que le jour allait poindre. Je réveillai mes piqueurs et nous fîmes nos préparatifs de départ. Mais tout à coup un nuage qui passa sur la lune et l'obscurcit vint me démontrer que c'était elle qui m'éclairait. Il est vrai qu'elle était escortée par une magnifique comète, qui s'étendait du côté du sud-ouest et avait une énorme queue tout en flammes. Nous étions encore au milieu de la nuit; je me recouchai donc et me rendormis. Trois heures après, la pluie qui me tombait sur le visage me réveilla en sursaut. Nous nous levâmes dès qu'il fit grand jour et nous nous remîmes en marche du côté du nord. Nous reconnûmes, à leurs traces toutes fraîches, que plusieurs hyènes avaient rôdé tout autour de nous.

Le lendemain l'eau disparut complétement: depuis quelques jours elles se corrompait, et cette putréfaction nous avait rendus malades.

Le 28, j'eus la satisfaction de voir pour la première fois une chose dont les Boers m'avaient beaucoup parlé. C'était un *trek bokhers* ou une grande émigration de spring-boks; en fait de mœurs de bêtes fauves, le spectacle était bien certainement un des plus curieux qu'il y eût au monde. Deux heures environ avant le jour, j'avais été éveillé dans mon chariot, par d'borribles grognements de bêtes qui me paraissaient être à deux cents toises de moi. Je m'étais imaginé que quelques bandes d'antilopes broutaient au-

tour de mon camp. Avec le jour je me levai et regardai autour de moi

Je poussai aussitôt un cri d'étonnement : au nord le sol était littéralement couvert d'une masse compacte et mouvante de spring-boks marchant en bande serrée comme un troupeau de moutons, et s'avançant d'un pas lent et grave. Ils s'étalaient à la sortie d'une crevasse qui se trouvait au milieu d'une longue chaîne de collines à l'ouest, percée par laquelle ils débouchaient sans relâche, envahissant toute la plaine, comme aurait pu le faire le courant d'un grand fleuve. Puis ces animaux disparaissaient derrière un monticule situé à un mille au nord.

Je demeurai debout pendant près de deux heures sur le coffre de devant de mon chariot ; j'étais, je l'avoue, pétrifié de stupéfaction. La scène qui se passait sous mes yeux était aussi merveilleuse qu'inattendue. J'avais peine à croire ce que je voyais, et je doutais du témoignage de mes sens. Était-ce bien une réalité que je voyais ou bien la peinture exagérée et invraisemblable des rêves d'un chasseur?

Et pendant ce temps-là l'innombrable troupe, l'interminable cohorte continuait à s'avancer dans la plaine en phalanges serrées, couvrant comme un tapis les plaines, les vallées, les collines, en se renouvelant sans cesse et se succédant sans fin.

Tout à coup je sortis de l'espèce de torpeur où me plongeait ce spectacle inouï. Je montai à cheval, je

pris ma carabine et me lançai au milieu de cet océan, suivi de mes deux piqueurs et tirant avec une sorte de frénésie jusqu'à ce qu'il y eût une quinzaine d'animaux par terre.

Alors seulement je criai : Assez !

Il s'agissait avant tout de dérober aux becs des vautours la venaison qui jonchait le sol, nous entassâmes donc notre chasse sous divers buissons que nous couvrîmes de broussailles et nous revînmes au camp, d'où j'expédiai Jacob avec un fourgon pour chercher le gibier.

Un chasseur qui eût tué pour le plaisir de tuer eût abattu des centaines de bêtes. Jamais, dans la suite, il ne m'est arrivé de rencontrer en mouvement un si prodigieux troupeau que celui que je vis ce jour-là, et jamais non plus ces animaux craintifs ne se laissèrent approcher de si près. Notre gibier relevé, je me dirigeai vers le petit fleuve où campaient les Boers nomades. Ils étaient justement sur le chemin que je devais suivre pour me rendre à Bier-Vley ; mais, quelque surprise que m'eussent causée les spring-boks le matin, j'en éprouvai une bien autrement grande en voyant ce que je découvris pendant le trajet de mon camp à celui du vieux Swiers ; car, au détour de la petite chaîne de collines qui s'étendaient tout autour de moi, le paysage m'apparut dans des proportions triples et quadruples, et, aussi loin que mon regard put s'étendre, j'aperçus le sol entièrement couvert d'une seule masse de spring-boks qui, s'étendant jusqu'à l'horizon,

ressemblait à un immense tapis rouge mouvant.

Il serait impossible d'essayer de donner le ici chiffre, je ne dirai pas exact, mais approximatif, de la quantité d'antilopes que je vis réunies ce jour-là; je n'hésite point à affirmer qu'il y en avait plusieurs centaines de mille.

En arrivant au camp des Boers, je m'occupai à découper et à saler ma venaison. Les Boers, de leur côté, s'étaient mis en chasse et avaient tué autant de spring-boks qu'ils avaient pu en rapporter. Le vieux Swiers avoua que c'était un assez beau « trek bokhers, » mais il ajouta que c'était bien peu de chose en comparaison de ce qui existait autrefois.

— Ce matin, nous dit-il, vous avez vu une plaine couverte de spring-boks; eh bien! moi, je vous donne ma parole que j'ai galopé un jour entier sur plusieurs plaines qui en étaient couvertes, aussi serrés que le sont des moutons parqués dans un champ : ces hardes paissaient aussi loin que mes regards pouvaient s'étendre.

Je ne doutais point de la parole du Boer, mais je trouvais que ce que j'avais vu était déjà fort beau, et j'eus peur de tenter Dieu en désirant d'en voir davantage.

Le 31 au matin, je pris congé des Boers, et, quittant le fleuve qu'ils appellent *Rhinoceros-Pool*, je me dirigeai vers Bier-Vley, où j'arrivai au bout de huit heures. La traite avait été pénible; il faisait très-chaud et nous traversions une contrée aride et desséchée.

Et pourtant il y avait du gibier ; je vis plusieurs troupeaux de spring-boks de cinq cents à deux mille chacun, le tout flanqué d'outardes et de perdrix des Namaquas en abondance.

Bier-Vley, le vallon près duquel je venais de camper, s'étend sur une plaine large et unie ; pouvait avoir onze milles de long et un ou deux de large. Dans toute la longueur de la verdoyante vallée court, dans la saison des pluies, un filet d'eau très-profond qui serpente au milieu de la plaine, déborde, arrose et fertilise les pâturages voisins. Dans cette saison, néanmoins, son lit était sec et la plaine couverte d'herbe verte et touffue.

La contrée qui avoisine Bier-Vley est stérile et désolée ; elle se compose de collines basses et pierreuses et de plaines de sable où l'on ne voit çà et là que de petits arbustes et des buissons de karroo.

Vers le matin, je transportai mon camp à huit ou neuf milles plus loin, étant obligé, à cause de l'inégalité du terrain, de faire un détour demi-circulaire en dehors du relai, et j'établis mes chariots sur la plaine, tout à côté du bord d'un lit de rivière desséchée, avec une grande mare d'eau courante à proximité. C'était au reste l'endroit le plus commode que l'on pût désirer pour tirer des spring-boks, et par conséquent pour choisir de rares échantillons de cornes, ce que j'avais hâte de faire. Le pays était couvert de tous côtés d'immenses hardes de ces antilopes, e

elles paraissaient toutes vouloir brouter, de préférence, aux environs du ruisseau à côté duquel j'étais campé.

Je demeurai là plusieurs jours, m'amusant comme jamais je ne l'avais fait, et augmentant chaque jour mes échantillons d'oryx, de spring-boks et d'autres animaux. Ce fut-là que je tuai ma première autruche, qui était un fort beau mâle. Je le tirai de très-loin, et ma carabine était élevée de manière à décrire une parabole de plusieurs pieds. Ma balle lui cassa la jambe et il tomba pour ne plus se relever.

On aurait peine à comprendre ce qu'il y a de force dans les jambes d'une autruche. La cuisse, particulièrement musculaire, ressemble bien plus à celle d'un cheval qu'à celle d'un oiseau.

En mourant, l'autruche me lança un coup de pied qui m'atteignit si cruellement à la jambe que la violence du coup me renversa.

VI

Le grand fleuve Orange. — Stiuk Vouteyn. — Les Griquas et les Bâtars. — Capture d'un enfant des buissons (bush-boy). — Un nid d'autruches. — Cabanes des Bushjismen. — Les Koodoos et les Oryx.

Le 9, je trouvai que j'avais suffisamment joui des délices de la Bier-Vley : en conséquence, dans la matinée les chariots furent rechargés. On attela dans l'après-midi et je cinglai vers le sud. Le lendemain nous attelâmes au point du jour et rebroussâmes jusqu'à Rhinocéros-Pool. La chaleur continuait à être étouffante et le vent soufflait du nord : nous étions assaillis pas des essaims de mouches qui étaient insupportables. Elles remplissaient la tente et les chariots

de telle façon qu'il m'était impossible d'y rester.

Les Boers m'avaient désigné une petite fontaine à une journée de marche, où ils me conseillaient de chasser pendant quelques jours. Je résolus d'y établir mon campement. Le lendemain nous attelâmes donc bien avant le jour et fîmes dix milles au nord-est, à travers une immense plaine aride qui s'étend parallèlement à la contrée fréquentée par les oryx.

J'avais envoyé d'avance un de mes Hottentots à la recherche d'une source d'eau pour nous et notre bétail : il revint nous dire qu'il y avait à un mille en avant un camp de Boers, que ce camp était abandonné et qu'il était situé près d'une grande fontaine, remplie non pas d'eau, mais de boue.

J'espérais convertir cette boue en eau, je fis donc atteler à trois heures de l'après-midi et allai m'établir à cette fontaine, qui sera dans ma vie un souvenir unique et éternel, car ce fut près d'elle que je trouvai un seul et intéressant échantillon de Bushjismen qui s'attacha à moi et me servit fidèlement, suivant ma fortune au milieu des plus grands dangers et des plus affreuses privations sur terre et sur mer. Plus tard, quand je me fus enfoncé dans le centre de l'Afrique et que les autres m'abandonnèrent, lui seul resta près de moi.

Dans l'après-midi, je chassai et tuai un vieux mâle oryx. La nuit suivante son cou me servit d'oreiller, et attiré par l'odeur de la chair fraîche, les chacals poussèrent leurs cris funèbres tout autour de moi.

Je reviens à mon petit bush-boy.

Le 13, tout près de mon camp, je découvris deux trous remplis d'eau. Je les visitai, et tout à coup à quelques pas de moi je découvris un drôle de petit personnage ayant forme humaine qui me regardait sans trop s'effaroucher. C'était cet enfant des buissons, — bush-boy, — dont j'ai parlé plus haut. Mes Hottentots avaient aperçu sa tête noire et crépue au milieu des roseaux de la fontaine et s'étaient emparés de lui. Je lui offris tout d'abord un habillement complet accompagné d'un verre d'eau-de-vie et moyennant ces dons nous fûmes bientôt amis.

Alors je l'interrogeai, et il me conta qu'étant tout petit il avait été pris par les Hollandais pendant le pillage d'un village et le meurtre de sa tribu. Il avait été élevé depuis par un Boer, mais n'ayant pas pu supporter les mauvais traitements dont il avait été l'objet, il s'était enfui au hasard. Depuis trois ou quatre jours il errait à l'aventure. Les Hollandais l'avaient baptisé du nom de Ruyter, en l'honneur du fameux amiral hollandais.

Le 17, à cause du manque d'eau, je fus forcé de lever le camp et de me diriger vers la grande rivière Orange, éloignée de trente milles à peu près.

Le 18 au point du jour, nous mîmes les bœufs aux chariots, et, après avoir marché quatre heures dans des régions sauvages et inhabitées, nous nous trouvâmes tout à coup en face de la magnifique rivière

Orange, le plus beau des fleuves d'Afrique dont le cours, qui a près de quatre cents lieues de long, forme un point géographique important. Il prend sa source à l'est dans la chaîne des Vitbengen-Mountains, un peu au nord de la latitude de Port-Natal, et coulant vers l'ouest, reçoit Vaal-River, qui s'y jette à cinquante milles plus bas que l'endroit où je venais de déboucher. De là, continuant son cours toujours vers l'ouest, l'Orange disparait dans l'Atlantique au sud, à peu près à cinq cents milles plus au nord que le cap de Bonne-Espérance.

Nous atteignîmes la rivière à un endroit que l'on nomme Davinar's-Drift. Il y avait tout près de là une ferme hollandaise des plus confortables. Son propriétaire était un jeune Boer du cap Distrek. Il avait conquis la position très-convenable où il se trouvait en épousant une grosse et vieille veuve. Leur principale richesse consistait en immenses troupeaux de moutons et de chèvres qui étaient en excellent état. La contrée au reste était favorable à l'élevage des bestiaux de ce genre.

Contre mon attente le Boer m'assura que la rivière était guéable. Cependant, avant de m'aventurer à la traverser, je consacrai une ou deux heures à rehausser, à l'aide de branches d'arbres, les marchandises que l'eau pouvait gâter en les atteignant. La descente jusqu'à la rivière était très-escarpée, et nous fûmes obligés de mettre les sabots aux deux roues de der-

rière de chaque chariot. Le gué était rocheux et les secousses terribles. Cependant nous arrivâmes sains et saufs sur l'autre bord. Nous nous éloignâmes aussitôt d'un demi-mille des bords de la rivière et dressâmes immédiatement notre camp.

Il faut avoir considéré le fleuve majestueux dans les mêmes conditions que moi pour se faire une idée du plaisir que je ressentis en traversant cette oasis dans le désert. Depuis quelques semaines notre caravane avait traversé des plaines arides et desséchées, où nous avions eu à peine assez d'eau pour désaltérer notre bétail, nous sentions peser sur notre tête un ciel dévorant dont aucun nuage ne tempérait la chaleur, où pas un arbre, pas un arbuste feuillu ne répandait son ombre; et tout à coup nous nous trouvions en face d'un fleuve majestueux, roulant ses larges ondes devant nos yeux éblouis et nous offrant une ceinture d'arbres verdoyants et de fraîches prairies. A l'endroit où nous traversâmes l'Orange, ce fleuve me rappela certains sites de la Spey, la chère rivière aux bords de laquelle je suis venu au monde.

La largeur ordinaire de l'Orange est de trois cents toises; chaque rive est ornée d'un superbe rideau de saules pleureurs dont les branches trempent dans l'eau, tandis que de place en place s'élèvent des bosquets d'arbres fleuris dont le parfum embaume l'air et dont les fraîches profondeurs sont peuplées d'oiseaux de toute espèce, les uns au plumage diapré,

les autres au chant mélodieux. Les entomologistes pourraient, aussi, trouver là matière à d'intéressantes remarques, car les arbres et le sol fourmillent d'insectes curieux et rares.

La première chose dont je m'occupai après avoir fait halte fut de prendre un bain délicieux, après quoi je m'habillai de mon mieux et, traversant la rivière à cheval, j'allai rendre visite à l'heureux ménage dont j'ai déjà dit un mot.

Je trouvai ces gens là polis et communicatifs, ils m'offrirent une provision de légumes qui me fut d'autant plus agréable que j'en étais privé depuis plusieurs semaines, et je sus par eux qu'à 15 milles vers le nord je trouverais des salines; ils me montrèrent deux sortes de gibier qui m'étaient encore inconnues, c'est-à-dire les Koodoos et les Sassays bys. Je me promenai avec eux dans leur jardin où, sans compter les légumes, je trouvai différentes espèces d'arbres fruitiers, tels que des pêchers et des abricotiers : les branches pliant sous le poids de leur savoureuse moisson.

Nous nous quittâmes enchantés les uns des autres.

Le 19, je montai à cheval et me dirigeai vers le nord, où une grande colline rocheuse bornait l'horizon.

Je jouis là d'une vue magnifique : au nord et à l'est, aussi loin que le regard pouvait atteindre, on apercevait une multitude de cimes hardies d'une hauteur prodigieuse. Quelques-unes formaient le plateau, mais

la plupart étaient d'aspect conique et s'élevaient en pyramides dont chacune semblait s'efforcer de dominer l'autre.

Ces montagnes divisaient des plaines immenses. Depuis que nous avions traversé le fleuve Orange le paysage s'embellissait. Les plaines étaient plus hautes et plus vertes, et les petits buissons, qu'on appelle « karrao », eu égard au désert où ils poussent, étaient peu à peu remplacés par d'autres d'une plus belle venue et d'une autre espèce. Ceux-ci pour la plupart exhalaient un vif parfum aromatique, surtout lorsque la terre avait été rafraîchie par une averse; dans ce cas, les déserts de l'Afrique exhalent un parfum si délicat que ceux qui n'y ont pas voyagé ne sauraient s'en faire une idée.

Notre route serpentait au milieu d'une plaine immense où nous vîmes errer plusieurs hardes de gros gibier. Mais je m'approchais des régions où je comptais rencontrer une plus noble chasse, et mes rêves, surtout ceux que je faisais éveillé, étaient peuplés de lions, d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames.

Bientôt mon attention fut attirée par la vue d'une grande antilope qui me parut tenir à la famille des « hartebiers »; à sa couleur pourpre, je la reconnus pour un Sassaibe, quoique je visse cet animal pour la première fois, mais elle était trop loin pour que j'essayasse de lui donner la chasse : je la laissai donc paître tranquillement.

La vue était bornée de tous côtés par des montagnes, et à l'aide de ma lunette je découvris des forêts de mimosas qui couvraient Algoo-Bay.

Nous arrivâmes ce jour-là vers un bassin assez profond dont les côtes formaient une pente douce. Au milieu, la surface plane, couverte de sable fin, portait une couche épaisse de gros sel : cette couche a d'ordinaire de un à deux pouces d'épaisseur. Des pluies violentes remplissent d'eau le bassin, et quand la sécheresse arrive, l'eau se retire et il se forme de grands dépôts de sel. Ce genre de salines se trouve dans plusieurs parties de l'Afrique méridionale. Celles qui approvisionnent particulièrement la colonie de son meilleur sel sont situées entre Utenage et Algoo-Bay. Elles sont fort étendues et leur rapport est considérable. Les autruches et presque toutes les antilopes fréquentent les salines, car elles sont très-friandes de sel.

La saline près de laquelle nous étions avait été autrefois visitée par les Boers et les Griquas qui s'y approvisionnaient, mais depuis quelques années ils l'avaient abandonnée pour une autre qui en fournissait de qualité supérieure. Les alentours en étaient donc inhabités, calmes et silencieux comme ceux d'un cimetière.

Le 21 au matin, je laissai mes chariots campés près de la saline, et, ayant fait un demi-mille vers le nord sur une route peu fréquentée, je découvris une fon-

taine d'eau excellente, mais fortement imprégnée de salpêtre. Plus tard j'appris que les Boers appelaient cette fontaine *Gruit Vouteyn* ou *Powder Fountain*, à cause de son eau, que l'on croirait avoir servi à laver des fusils. Les Griquas la nomment plus élégamment *Stink Vouteyn*.

A l'heure du déjeuner, je fus rejoint par une troupe de ces pauvres diables. Ils se rendaient à une petite fontaine au nord-est, où l'on disait qu'il y avait du gibier à profusion. Ils étaient accompagnés de plusieurs serviteurs Bushjismen nus et à l'apsect sauvage, qu'ils avaient sans doute capturés dans leur enfance et dressés au service. Ils menaient en laisse, derrière leur chariot, des chevaux de selle qui paissaient tout en marchant. Je remarquai aussi parmi leurs bœufs, qui marchaient librement, deux vaches laitières. Ce peuple ne se met jamais en voyage sans se faire escorter de ce luxe hygiénique.

La contrée occupée par les Griquas s'étend de Rhama, village situé sur Orange-River, à environ trente milles à l'est du lieu où je me trouvais maintenant, jusqu'à Griguastadt, leur capitale, village bâti à peu près à cent milles au nord de la jonction du Waal avec Orange-River. Les Griquas d'origine hottentote ont en général les traits caractéristiques de la race, c'est-à-dire un nez large et épaté, des pommettes saillantes, de petits yeux d'éléphant et d'autres particularités physiques qu'il est inutile d'énu-

mérer. Néanmoins ils sont croisés avec tant d'autres tribus qu'on peut trouver sur leurs territoires des descendants de toutes les races de Boers, Béchuanas, Mozambiques, Corannas, Namaquas, Hottentots, Boshjismen, etc. Ils se marient sans distinction de races, de sorte que les uns ont les cheveux longs et noirs, tandis que chez les autres le crâne est à peine orné de rares mèches maladives, de laine crépue : ces unions mixtes produisent donc des nuances et des variétés à l'infini.

Une autre tribu, de tout point semblable aux Griquas, habite à l'est de leur territoire une contrée très-étendue et très-fertile. Ces gens s'intitulent *Bâtars*. Leur chef a nom Adam Kok, et leur capitale s'appelle Philipoli. C'est un petit village s'élevant à trente milles environ au nord de Colesberg; leur pays est bordé au midi par le Great-Orange-River. C'est de toute l'Afrique méridionale le district le plus favorable pour le fermage, car il possède une multitude de fontaines dont on peut détourner les eaux pour arroser les terres.

Le costume des Bâtars consiste en une jaquette de cuir, un gilet, un pantalon, des souliers grossiers; le tout confectionné chez eux. Un mouchoir malais attaché sur leur tête complète leur costume, qui les dimanches et fêtes s'enrichit d'une cravate et d'une chemise. Quant aux femmes, elles portent un corset juste qui descend jusqu'au bas de la taille, d'où part

un jupon pareil à ceux des femmes de tous les pays. Ces jupons sont quelquefois d'étoffes de fabrique anglaise, mais plus souvent d'un cuir souple qu'elles préparent elles-mêmes. Elles se coiffent avec deux mouchoirs, l'un de soie noire, l'autre bariolé de rouge et de vert. Elles aiment beaucoup les perles de toutes grosseurs et de toutes couleurs, et en mettent plusieurs rangs à leur cou. Il y en a surtout une espèce qui leur est particulière. Ce sont les tribus qui habitent sur les bords de la grande rivière Orange, vers le point où elle se jette dans la mer, qui les façonnent avec la racine d'une plante qui croît à l'embouchure du Great-Orange-River, et qui exhale un parfum spécial et très-doux. Chaque fille Griquas possède au moins un rang de ces perles, et tout voyageur qui une seule fois a respiré leur parfum ne peut le sentir de nouveau sans se rappeler involontairement les beaux yeux noirs et les formes gracieuses des nymphes à demi civilisées qui habitent la rive nord de l'Orange.

Les maisons des Griquas ressemblent à des ruches ou à des fourmilières; elles sont construites avec des branches d'arbres plantées en terre, en cercles recourbés au-dessus et entrelacées, de manière à former une espèce de treillage sur lequel on étend de grandes nattes tissées avec des roseaux. Ces peuples se servent aussi de ces nattes en guise de capotes de chariots, car elles résistent efficacement au soleil et à la pluie.

Une hutte de Griquas a dix ou quinze pieds de dia-

mètre. Lorsque le propriétaire change de canton pour chercher des pâturages, il n'a pas grand'peine à emporter sa maison avec lui. J'ai vu un bœuf de transport chargé non-seulement de la maison de son maître, mais encore de tous les ustensiles de laiterie au complet, fabriqués en bois, de deux sacs de peau pleins de lait épais, des ustensiles de cuisine et par-dessus tout de la ménagère, avec un ou deux enfants.

Tous les Griquas ont des maisons faites sur le même modèle, tous mènent la même vie. La description de la demeure et des usages d'un seul est donc la description des mœurs de toutes les peuplades qui jusqu'à l'océan bordent le cours du Vaal et d'Orange-River. Un point sur lequel ils se ressemblent surtout, c'est leur abominable paresse. Ils détestent les travaux difficiles ou fatigants et passent leur vie à chasser. Tous les ans ils partent en bandes avec leurs chariots, leurs bœufs et leurs chevaux pour faire des expéditions de ce genre dans l'intérieur des terres, et ils s'absentent de chez eux pendant trois ou quatre mois. Les Griquas sont particulièrement menteurs, défaut qui au reste domine dans l'Afrique méridionale. Ils sont aussi on ne peut plus indiscrets dans leurs demandes, et ils commencent ordinairement par mendier du thé ou du café. Comme ils connaissent la courtoisie anglaise, ils font cette demande au nom de leur femme ou de leurs filles. Mais malheur à vous si vous accédez, alors ils continuent leurs importunités, et ont

tour à tour la fantaisie d'obtenir votre chapeau, votre cravate ou votre habit, sans rougir de vous offrir les trocs les plus insensés. Un jour j'en trouvai un qui de sang-froid me proposa de troquer mon pantalon de drap tout neuf contre une paire de culottes de cuir qu'il portait depuis plus de dix ans.

Nous franchîmes les collines par un défilé pierreux, et ayant cheminé pendant quelque temps au travers de plusieurs vallées bien boisées, nous jouîmes tout à coup d'une vue admirable. Une vaste plaine couverte d'un gazon touffu sur lequel se détachaient de gigantesques mimosas s'étendait depuis le pied des collines au sommet desquelles nous nous trouvions jusqu'à une autre chaîne de montagnes escarpées colorées d'une belle teinte bleue. Nous descendîmes dans cette plaine en appuyant vers le nord et galopant en ligne parallèle aux collines. Bientôt mes compagnons prirent une direction qui ne me parut pas être le meilleur chemin pour rencontrer du gibier. Je m'écartai donc quelque pas et suivis un sentier qui rampait à la base des montagnes. En un instant, je les perdis de vue.

Je galopai ainsi environ un mille, et soudain je me trouvai en face d'une troupe de koodoos, parmi lesquels se trouvaient deux bucks qui portaient majestueusement une paire de cornes en spirale, bien plan.ées et très-écartées. Ils prirent la fuite du côté des collines rocheuses, ainsi que font toujours les koodoos. Leur

course était une suite non interrompue de bonds par-dessus les ronces, ce qui éreintait mon pauvre cheval. Par malheur je m'étais mis en campagne sans piqueur, et pourtant, tout lourd que j'étais, je gagnais sur eux, et j'en aurais certainement atteint et tué au moins un, s'ils n'étaient arrivés à un obstacle infranchissable pour moi, c'est-à-dire à une espèce de barrière de rochers durs et pointus, par-dessus lesquels ils sautèrent et disparurent.

En ce moment parut tout à coup une belle troupe composée de neuf oryx, galopant droit sur moi. Ils avaient tous des cornes d'une longueur prodigieuse, surpassant en beauté tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Ils étaient précédés de quatre zèbres admirablement rayés, les premiers que je rencontrais. En une seconde je me lançai à la poursuite de cette bande. Je déplorais plus que jamais la folie que j'avais faite de sortir sans piqueur, mais pourtant sans perdre tout espoir de succès, car il était évident que ces antilopes avaient été chassées par les Griquas dont je venais de me séparer. Je choisis un mâle et m'attachai à lui pendant plusieurs milles, en le poursuivant d'un galop furieux. Enfin, je me trouvai à quinze toises de lui ; sa langue pendait hors de sa bouche, de longs flots d'écume découlaient de ses flancs. Tout à coup, au détour d'un buisson d'épines il s'arrêta et fit volte face. Je me jetai hors d'haleine, épuisé, frémissant, à bas de mon cheval. Je portai d'une main convulsive

ma carabine à mon épaule et fis feu. La balle le perça de part en part et le tua roide.

Il avait les plus admirables cornes que j'eusse encore vues. Je débarrassai mon cheval de sa selle, puis je l'attachai au licol, et je coupai la tête de l'oryx, opération que je n'accomplis qu'à grand'peine, car la peau de son col avait un pouce d'épaisseur. Après cela je couvris le cadavre de branches coupés à un mimosa voisin, afin de le protéger contre les vautours. Cette opération terminée, je revins au camp, ma carabine sur l'épaule.

Le lendemain je découvris la carcasse d'une femelle koodoo qu'une meute de chiens sauvages avait forcée et dévorée. Mes Hottentots se hâtèrent de s'emparer de la moelle des os des cuisses, qu'ils estiment comme un grand régal et qu'ils avalèrent toute crue.

VII

Excursion de Stink-Vouteyn au Vaal et retour. — Chiens sauvages. — Les antilopes. — Les autruches. — Les perdrix des Namaquas. — Les Sauterelles. — Les Boers essayent de m'enlever Ruyter. — Un Gnoo forcé par des chiens sauvages.

Le 24, au matin, nous attelâmes et quittant Stink-Vouteyn, nous marchâmes vers Vaal-River, éloignée d'environ vingt-cinq milles.

Nous y arrivâmes à deux heures le lendemain.

Notre route courait dans des sables très-fins, ce qui la rendait horriblement pénible pour les bœufs. J'envoyai d'avance des hommes à cheval sonder la profondeur du fleuve, et, le trouvant guéable, je résolus de le traverser sur-le-champ. Il est de règle,

parmi les voyageurs expérimentés, de ne jamais remettre au lendemain, en Afrique surtout, le passage d'une rivière qui se trouve guéable au moment où ils arrivent sur ses bords. Les voyageurs de l'Afrique méridionale racontent des histoires qui prouvent qu'ayant négligé cette précaution ils ont été forcés de camper des semaines et même des mois entiers sur le bord de diverses rivières. Le courant étant très-fort, je montai sur un des bœufs de devant d'un de mes attelages, et en quelques minutes une double file de bœufs refoulait vigoureusement l'eau qui montait jusqu'à la moitié du flanc de ces animaux; l'eau atteignit le fond de ma cargaison, mais sans me causer aucun dommage. L'autre rive était extrêmement écartée et pierreuse, et chaque bête eut les plus puissants efforts à faire pour en gravir la berge.

En cet endroit la rivière est fort belle, avec des courants rapides et de petites anses d'eau calme appelées par les naturels « zekoé-ychots », ce qui veut dire trous de veau marin ou d'hippopotame, car ces énormes amphibies étaient très-nombreux, il y a quelques années, le long du Vaal-River. Mais l'hippopotame est timide comme l'éléphant; il recherche la solitude, et se retire à mesure que la civilisation approche. Les bords du Vaal, ainsi que ceux d'Orange-River, sont ornés de bosquets touffus et d'arbres verts de toute sorte, où domine le saule pleureur, dont les longs rameaux effleurent avec grâce le cou-

rant. La berge des deux fleuves est jonchée de troncs d'arbres bruts qui y sont déposés par les inondations annuelles auxquelles ils sont sujets. Au nord, à peu de distance de mon camp, il y avait une île charmante et couverte d'arbres de la plus éclatante verdure.

Vers trois heures de l'après-midi je montai à cheval et me lançai au galop vers le nord. J'étais accompagné de Cobus et de Jacobs.

Nous trouvâmes le pays couvert de buissons, la plupart armés d'épines semblables à des hameçons. Cette espèce de mimosa est plaisamment désignée par les Boers sous le nom de « vyacht um bige », ou « wait a leitthom », c'est-à-dire : « épine, attends un peu », parce qu'elles conseillent à chaque instant aux voyageurs qui passent de ne pas se presser, attendu que, quand ils n'ont point égard à leurs avis, ils y laissent une portion de leurs chemises et de leurs pantalons. Çà et là il y avait des collines couvertes de rochers adamantins fort pointus, dans les interstices desquels croissaient abondamment néanmoins de la bonne herbe et des buissons verts.

Je fis ce jour-là un très-beau coup : je tuai une vieille outarde mâle, et comme, tout charmé de cette capture et comptant sur un excellent déjeuner pour compléter ma bonne humeur, je revenais vers mon camp, comptant bien trouver ce déjeuner prêt, je découvris mes deux honorables serviteurs, Cobus et Jacobs, chargés du soin de mes repas qui, couchés au

pied d'un mimosa fumaient avec délices leurs petites pipes de terre; quant à mon déjeuner il n'en avait point été question.

Je crus à cette occasion qu'une petite correction manuelle serait bien placée; j'adressai en conséquence à chacun deux ou trois coups de mon jambok. Ces fiers gentlemen en furent tellement indignés qu'ils s'enfuirent au moment où j'étais au bain.

Le 31, il faisait un beau temps très-frais quoique le ciel fut couvert d'une vapeur noire. Je me donnai d'abord le plaisir de nager assez longtemps dans le Vaal, puis je montai à cheval pour aller à la recherche d'un Roan antilope. En l'absence de mes deux fugitifs, je me fis suivre par Carolus, qui, presque aussi grand et aussi gros que moi, était beaucoup trop lourd pour l'emploi de piqueur. Quant à mon petit Bush-boy Ruyter, il avait appris à monter à cheval chez les Boers, mais il se tenait mal et ne voulait jamais pousser sa monture à fond de train, surtout quand le sol était inégal ou rocailleux.

J'explorai la contrée sans résultat jusqu'à une distance assez considérable et me décidai à revenir vers mon camp, quoiqu'il fût encore de bonne heure; car le temps s'obscurcissait, et des coups de tonnerre lointains et sourds annonçaient un orage prochain. En moins d'une demi-heure la pluie tomba à torrents et un vent très-froid se mit à souffler. Alors commencèrent à gronder sur ma tête les plus formidables éclats de

foudre que j'eusse entendus de ma vie. Les éclairs étaient si nombreux et si précipités qu'il en résultait un jour étrange et flamboyant qui m'aveuglait. Nous pressâmes alors notre course; mais, au moment où nous allions entrer dans un fourré de buissons épineux, une énorme antilope grise se leva du milieu d'un fourré. Je ne pus voir sa tête, mais je reconnus tout d'abord que c'était le fameux Roan antilope tant cherché par moi, autrement dit un gemsbock bâtard. Je demandai ma carabine mauresque, abritée contre les torrents de pluie qui tombaient dans une gaîne imperméable de master Hugh Snowis, breveté. Carolus la tira de son fourreau et me la passa avec son flegme ordinaire. Elle était naturellement toute chargée.

La noble bête avait pendant ce temps gagné du terrain : c'était un vieux et magnifique mâle; il portait une superbe paire de cornes ayant la forme d'un cimeterre et avait cinq pieds de haut depuis l'épaule jusqu'à terre. Heureusement j'étais monté sur un cheval qui, connaissant son état, savait ce qu'il avait à faire, et qui, à travers les méandres de roches, de pierres et de ronces, s'élança après lui avec une grande ardeur. Au bout de quelques minutes, mes jambes, à partir du genou, étaient ruisselantes de sang, et ma chemise, soit dit en passant, mon seul vêtement, était déchirée en petites bandelettes qui flottaient au gré du vent autour de ma taille.

L'antilope, grâce à la surprise et à la difficulté du terrain, eut d'abord une avance qu'elle maintint pendant quelque temps ; mais bientôt, le sol étant plus ferme, je commençai à gagner sur elle. Enfin, après une chasse d'environ dix milles, illuminée par les éclairs qui m'eussent donné aux yeux d'un poëte d'Occident l'aspect d'un chasseur fantastique, nous arrivâmes à une légère montée à la moitié de laquelle mon antilope s'arrêta et fit tête bravement, me regardant à son tour d'un air de défi et avec des yeux qui semblaient croiser leurs éclairs avec ceux du ciel.

J'avoue qu'aujourd'hui encore je me rappelle ce moment avec une certaine émotion. Cet animal qui, forcé par le lion, lui tient tête, osait me résister. Je m'approchai de lui à la distance de quarante pas. Je mis pied à terre, et, sans être intimidé par les éclats d'un coup de tonnerre, je lui envoyai une balle dans l'épaule. L'animal bondit aussitôt pour me charger, mais, à moitié chemin, sa force le trahit : il chancela et tomba sur les genoux. Je lui envoyai alors une seconde balle dans le cou, juste à l'endroit où j'avais l'habitude, pour mes collections, de séparer la tête des épaules. Ce fut son coup de grâce ; il se releva dans un suprême effort, mais pour retomber ; il roidit ensuite ses membres et ferma les yeux. Il était mort.

Pendant ce temps l'orage redoublait de fureur.

J'avais très-froid, car j'avais perdu ma chemise dans l'ardeur de ma poursuite, et il ne me restait

absolument que mes souliers et une espèce de ceinture de cuir ; je m'arrêtai cependant assez longtemps à contempler la superbe et rare antilope que je venais d'avoir le bonheur d'abattre. C'était un échantillon magnifique.

Dans l'après-midi du 3 février nous attelâmes et rebroussâmes chemin jusqu'à ce que la nuit vint. J'étais alors arrivé à la rivière, que je traversai malgré l'obscurité, et je campai sur l'autre bord. Dans le trajet j'avais rencontré une douzaine d'autruches sortant de l'œuf depuis quatre ou cinq jours et à peine grosses comme des pintades. Je m'amusai beaucoup à voir la mère s'efforcer de nous donner le change, en rusant à la manière des femelles de canards sauvages ; elle étendait et traînait les ailes, puis se jetait à terre comme si elle eût été blessée. Pendant ce temps le mâle se chargeait de la garde des petits et les éloignait de nous pour les mettre en sûreté.

Je respectai l'amour maternel dans la personne de cette digne autruche, et lui fis grâce, à elle, à son époux et à sa couvée.

Le 4 nous cheminâmes à travers un pays sablonneux, orné en certains endroits de très-vieux arbres fort pittoresques, de l'espèce des *camel's thorn*. Vers onze heures du matin je remarquai que la base d'une chaîne de collines très-étendues vers le nord était cachée, sur une largeur de plusieurs milles, comme par un nuage épais qui paraissait se rapprocher de nous

en appuyant vers le sud. Il se trouva que ce nuage était composé de myriades de sauterelles. Ce phénomène est, selon moi, ce qu'un voyageur peut voir de plus curieux. Elles ressemblent fort à une épaisse giboulée de neige lorsqu'elle tombe en larges flocons, et le bruit de leurs ailes me rappelait le murmure des feuilles d'arbres agités, dans une grande forêt, par la brise d'été.

Le soir, je visitai la hutte d'un vieux Bushman que je trouvai chez lui avec une foule de Bushchildren qui étaient ses petits-enfants.

Je dormis dans leur voisinage sous un vieux mimosa. Vers minuit le vent souffla de l'Océan du sud, et, comme je n'avais pour tout vêtement que ma chemise, j'éprouvai un froid insupportable. En dépit de ces alternatives de chaud et de froid, ma santé était parfaite, et je n'avais plus le moindre retour des rhumatismes dont j'avais souffert dans l'Inde, quoique depuis mon arrivée en Afrique j'eusse complétement cessé de porter de la flanelle. Je puis donc recommander le climat en toute connaissance de cause. Ajoutez qu'on n'y entend presque jamais parler de catarrhes, de rhumes, de toux, ni de maux de gorge.

Des hommes de science, dont l'opinion doit en pareille matière avoir un grand poids, m'ont assuré que les districts des frontières de la colonie, et surtout les plus éloignés vers le nord, sont des séjours parfaite-

ment sains et curatifs pour les personnes affligées de maladies de poitrine.

La contrée dans laquelle nous venions d'entrer était sablonneuse et complétement inhabitée; les plaines étaient couvertes d'une bruyère longue et rude, et souvent d'arbustes rabougris et d'herbes douces pouvant admirablement servir de fourrage. Des chaînes de collines assez élevées et interminables coupaient ces vastes steppes et bornaient la vue de tous côtés; des forêts séculaires de vénérables mimosas, patriarches de ces déserts, entremêlés de hauts arbustes aux feuilles grises, se détachaient par plusieurs groupes verdoyants au pied de ces montagnes.

Quand nous arrivâmes près d'une petite fontaine, la nuit était venue. Nous avions fait une halte d'une heure, lorsque deux Boers à cheval, dont l'un était le frère du maître de mon petit bush-boy, arrivèrent pour me demander de le leur rendre. Après avoir écouté leurs instances et leurs importunités jusqu'à en être fatigué, je leur déclarai que j'appartenais à une nation qui avait l'esclavage en horreur, et que par conséquent je refusais absolument de faire droit à leur réclamation. Ils remontèrent alors à cheval et partirent en me menaçant.

Il va sans dire que je me moquai d'eux et de leurs menaces.

Ruyter parut se divertir beaucoup de toute cette

discussion, et, quand les Boers se retirèrent, il leur cria en patois hollandais :

— Oui, méchants Boers, vous avez cru me reprendre, mais j'ai maintenant un bon maître, aussi puissant qu'il est bon, et qui vous fustigera bien si vous vous frottez à lui.

Ce jour-là je tuai une hyène qui s'enfuyait devant moi, comme aurait pu faire une gazelle : je lui envoyai une balle et elle tomba.

Le 16, vers minuit, j'allai prendre place dans un trou près de la fontaine. Vers le point du jour, j'entendis le galop d'un animal qui s'approchait rapidement de moi; je jetai un coup-d'œil entre les pierres qui me cachaient, et je vis un magnifique Gnoo, espèce de bison, se précipiter dans l'eau à cinquante toises de moi. Il était aux abois; quatre chiens sauvages le suivaient, la tête et les épaules couvertes de sang, ce qui leur donnait un air terrible; ils paraissaient sûrs du succès et poursuivaient leur proie à loisir. Ils passèrent à quelques toises de ma cachette, assez près pour que je visse la rage qui brillait dans leurs yeux.

Mon ardent désir de m'approprier ce beau bison, et en même temps un échantillon de chiens sauvages, m'empêcha d'attendre davantage; je fis feu de mes deux coups : un coup sur le bison, l'autre sur le plus grand des chiens sauvages. En recevant la balle le bison bondit hors de la fontaine, mais il tourna

sur lui-même, rentra dans l'eau, chancela un moment et disparut. Le chien de son côté avait reçu la balle dans le cœur ; il sauta devant ses camarades d'un bond pareil à celui du bison, puis tomba mort sur le gravier. Je rechargeai précipitamment ma carabine, couché sur le côté, chose, je dois le dire, peu commode à exécuter. Pendant cette opération, les trois autres chiens se retiraient à regret, décrivant un demi-cercle dans le but de prendre le vent et de découvrir la cause de leur déception ; mais je leur envoyai une troisième balle qui blessa l'un d'eux. Tous les trois s'enfuirent.

J'avais eu d'abord quelque répugnance à tirer sur ces braves chiens. Toute cette aventure me rappelait d'une façon vivante mes chasses dans les forêts d'Écosse, à l'époque où je chassais le daim avec des lévriers, et je ne pouvais m'empêcher de dire en moi-même que ceux-ci avaient mérité une meilleure récompense pour la façon dont ils m'avaient rabattu le gibier. Un de ces chiens surtout ressemblait à s'y méprendre à l'un de mes vieux serviteurs, nommé Factor, fidèle « stag-hound » que j'avais élevé moi-même, et dont les hauts faits cynégétiques, pour n'avoir pas été chantés en vers, comme ceux de l'Oscar d'Ossian, n'étaient cependant pas inférieurs aux prouesses de ceux que ces chants ont célébrés.

Les chiens sauvages, ou « wild houden », comme les appellent les Hollandais, sont encore nombreux tant

dans la colonie que dans l'intérieur des terres; ils chassent ensemble par bandes organisées depuis dix jusqu'à soixante. Leur endurcissement à la fatigue, ainsi que leur mode d'assistance mutuelle, les met en état de poursuivre et de forcer les plus grandes et les plus puissantes antilopes. Je crois que le bison est l'animal le plus gros qu'ils osent attaquer; je ne les ai jamais vus se hasarder sur des buffles. Leur pas est un galop allongé qui ne se ralentit jamais; une fois lancés sur la piste d'un animal quelconque, ils s'entr'aident. Les lévriers qui marchent en tête, une fois fatigués, passent à l'arrière-garde, tandis que d'autres qui ont ménagé leurs forces les remplacent. Lorsqu'ils ont réduit leur proie aux abois, ils l'entourent tous et la terrassent sur-le-champ : au bout de quelques minutes, elle est dévorée, et il n'en reste plus que le squelette. Ces chiens sont braves et audacieux et craignent peu l'homme; j'en eus la preuve quelques jours après. A son approche ils manifestent moins d'inquiétude que tout autre animal carnassier. Lorsqu'une meute est coupée dans sa chasse, ceux qui la composent trottent lentement devant l'importun, s'arrêtant pour le regarder et grognant avec un air de menace.

Leurs terriers sont situés au milieu des plaines désertes et communiquent les uns avec les autres. Lorsqu'ils voient approcher un homme, ils ne cherchent point un abri dans leurs trous comme les au-

tres animaux qui se terrent, mais, se fiant à leur vitesse, ils attendent que l'étranger soit à quelques pas d'eux pour prendre la fuite. Ils disparaissent alors dans la plaine. Leurs petits les suivent toujours dans cette fuite, à moins qu'ils ne soient trop faibles.

Les déprédations que les chiens commettent dans les troupeaux des Boers hollandais sont incalculables ; il arrive souvent que, tandis que des bergers négligents s'éloignent pour chercher du miel ou toute autre chose, une bande de ces maraudeurs se jette au milieu du troupeau sans défense ; il s'ensuit un effroyable massacre dans lequel un grand nombre de moutons sont tués ou blessés ; car, non content d'en tuer ce qu'ils en peuvent manger, ces voraces pillards, qui tiennent de la nature du loup, étranglent tout ce qui leur tombe sous la dent. Ils n'ont dans la voix que trois ou quatre cris, dont chacun a sa signification particulière : l'un est un aboiement aigu et colère : il a pour cause la vue d'un objet dont ils ne peuvent se rendre compte ; le second ressemble au claquement des dents des singes : ils poussent ce cri à la nuit, lorsqu'ils se rassemblent en masse ou qu'ils sont excités par quelque chose qui les agace, comme qui dirait le jappement des chiens domestiques ; le troisième, et le plus usuel, est une espèce de cri de ralliement pour réunir les différents membres d'une meute, qui se sont séparés en poursuivant plusieurs antilopes : c'est un cri singulière-

ment doux, mélancolique et mélodieux, et qui cependant s'entend de fort loin. Il a du rapport avec la seconde note du chant du coucou, et, lorsqu'on entend ce cri le matin au milieu du silence, et que l'écho des bois voisins le répète, il est d'un charmant effet. Quelque grand et beau que soit un chien domestique, les chiens sauvages le traitent toujours avec un dédain profond, et attendant qu'il les attaque. Mais alors, s'aidant l'un l'autre, ils l'ont bientôt mis en pièces. Les chiens domestiques, de leur côté, ont pour eux la même aversion; ils exècrent jusqu'au son de la voix des chiens sauvages de si loin qu'elle leur arrive; son effet sur eux, effet que j'ai souvent remarqué, est pire que le rugissement du lion. Dès qu'ils l'entendent ils se redressent avec colère et aboient pendant des heures entières. Cette race intéressante, quoique destructive, tient le milieu entre le loup et les hyènes.

J'appelai mes hommes, et nous eûmes grand'peine à tirer le bison hors de l'eau; il était cruellement déchiré; ses pieds de derrière, son ventre et ses hanhyèches étaient horriblement mutilés.

Je continuai à chasser le hartle-beast jusqu'au 21 février. Alors je fis atteler au point du jour et marchai vers l'est jusqu'au coucher du soleil; là je fis halte près d'une petite fontaine de fort belle eau, ayant fourni une étape de 25 milles.

Je n'avais revu ni Cobus ni Jacobs.

VIII

Rich-River.— Mirage.— Les Bless-boks.—Détails curieux sur les lions. — Chasse aux lions par les Boers. — Coutumes des bless-boks. — Wild-beasts. — Fourmillières. — Chasse aux bless-boks et aux sangliers. — Un mauvais camarade de lit. — Une aventure avec les chiens sauvages.—On m'annonce la présence de lions errant dans mon voisinage.— Mœurs des lions.

Après avoir marché à l'est et ensuite au nord pendant deux milles, nous nous trouvâmes sur la rive sud du Rich-River, large d'environ trente toises elle. Ce courant d'eau prend sa source à cent milles à l'est, et, roulant vers l'ouest, se réunit à Vaal-River, en face de Campbell's Dorp.

Trois jours après avoir gagné Rich-River, nous la

traversâmes au-dessous d'une chute d'eau très-pittoresque et poursuivîmes notre route sur la rive nord. Le temps était frais et agréable, le ciel un peu couvert; les chaleurs de l'été étaient passées et la température devenait délicieuse. Je continuai à marcher dans l'après-midi, laissant Rich-River à ma droite, et j'entrai dans une contrée découverte et sablonneuse ayant des portions copieusement couvertes d'herbes douces et parsemées de chaînes de montagnes très-étendues.

Au coucher du soleil je campai près de la ferme d'un Boer dont l'accueil fut très-hospitalier. Pendant le dîner, selon l'usage, il m'assomma d'une foule de questions : quelle était ma nation? d'où venais-je? où allais-je? pourquoi voyageais-je ainsi tout seul? où était située ma ferme? où demeuraient mon père et ma mère? combien avais-je de frères et de sœurs? étais-je marié? ne l'avais-je jamais été dans le cours de ma vie? Sur ma réponse négative à cette dernière question, le Boer parut pétrifié d'étonnement, et les autres membres de sa famille s'entre-regardèrent dans une stupéfaction complète.

Le jour suivant je fis deux longues traites, et m'arrêtai auprès de la ferme d'un autre Boer ayant nom Potcheter. Je le trouvai très-aigri contre le gouvernement, et, lorsque je lui demandai où je devais dételer, il se montra très-bourru, et je l'entendis dire en s'éloignant à trois autres Boers dont les mines étaient

non moins renfrognées que la sienne : C'est un *chien d'Anglais.*

En dépit de cette froide réception je dételai, et, revenant vers la maison, je parvins avec moins de difficulté que je ne croyais à me réintégrer dans ses bonnes grâces. Pendant le dîner la conversation roula sur le gouvernement et sur les mesures prises par l'administration. Comme c'était un genre de conversation assez désagréable pour moi, j'exhibai mon *Musée de la nature animée*, ouvrage qui, grâce à ses magnifiques planches, ne manquait jamais d'enchanter les Boers, et qui, par son apparition, mit fin aux discussions politiques.

Le reste de la soirée fut consacré aux récits de chasse. Mon hôte m'apprit que le lendemain je verrais des troupeaux de bless-boks et qu'une grande quantité de Boers s'étaient réunis à une ferme voisine pour donner la chasse à une bande de lions qui leur avait tué récemment plusieurs chevaux. J'appris aussi qu'on redoutait une guerre entre les Boers émigrants de la rive nord d'Orange-River et les Bâtars et les Griquas. Cette nouvelle jeta l'alarme parmi mes gens; mais, malgré cette terreur, je décidai que ce bruit, eût-il la consistance d'une réalité, ne changerait rien à mes projets.

Avant mon départ on annonça que des Boers chasseurs venaient de tuer deux beaux lions, un mâle et une femelle, et, comme leur ferme se trouvait sur le

chemin que je devais suivre, j'ordonnai à mes domestiques de me suivre avec les chariots. Je courus pour admirer ce noble gibier.

Je trouvai le lion et la lionne étendus sur le gazon devant la ferme, et les Hottentots des Boers occupés à les écorcher. Les deux lions étaient criblés de balles, et les deux têtes étaient littéralement broyées. C'est en général, au reste, le système des Boers, quand ils ont tué un lion, de dépenser inutilement une dizaine de coups de fusil, poudre et balles, à lui cribler la face. On ordonne ensuite à un Hottentot de lui jeter une pierre, après quoi les Boers demandent s'il est bien mort. Quand le Hottentot a répondu affirmativement, ils lui ordonnent de le tirer par la queue. Si le lion ne répond pas à cette dernière insulte, ils se hasardent à s'approcher.

Le Boer à qui cette ferme appartenait était grand, robuste et fort bel homme; il m'apprit qu'il était Danois. Il manifestait un vrai désespoir, car durant le combat, les lions avaient tué ses deux chiens favoris et blessé trois autres.

J'étais alors parvenu à des régions tout à fait différentes de celles que j'avais parcourues jusqu'à ce moment. L'herbe douce, toujours si abondante, commençait à devenir rare; un gazon court, rabougri et amer, couvrait le sol; mes chevaux et mon bétail refusaient de le manger. On parvenait néanmoins à se procurer du fourrage en les envoyant brouter sur les

collines et les montagnes qui sillonnaient en longues chaînes toute la contrée.

Lorsque le soleil est dans sa force, ce qui arrive pendant neuf mois de l'année, un mirage constant règne sur ces plaines. De quelque côté que le chasseur tourne les yeux, il en est ébloui et troublé ; ce mirage rapproche considérablement les objets, et il est très-préjudiciable à la sûreté du coup d'œil du tireur. L'effet que produit cette illusion d'optique est très-remarquable : les collines et les troupeaux paraissent quelquefois suspendus en l'air ; des étangs desséchés et brûlés par le soleil, des salines couvertes d'une matière cristallisée, offrent constamment au voyageur altéré l'espoir de trouver de l'eau.

Le jour suivant, en regagnant mes chariots, je tressaillis de joie : je venais d'apercevoir, dans le lit desséché d'une mare où l'herbe croissait épaisse, une portée de sangliers composée de sept marcassins à moitié de leur croissance et de trois ragots, dont un était muni d'une paire de boutoirs énormes, qui dépassaient sa lèvre de huit ou neuf pouces. J'étais bien monté et le terrain me paraissait favorable, je leur donnai donc la chasse tout d'abord, et, choisissant un énorme ragot, je le poursuivis pendant deux milles au grand galop. Par malheur, la bête trouva un terrier et s'y fourra.

J'essayai bien de l'y enfermer, mais je ne pus en venir à bout.

Le 12 au soir je pris mon oreiller et une couver-

ture de peaux de bêtes, et j'allai les étendre au bord de la fontaine voisine, où j'avais vu venir boire des femelles de bless-bok. Je n'en possédais encore aucun échantillon, et je désirais en avoir un, car ces bêtes portent de belles cornes, qui, sans être aussi larges que celles des mâles, sont d'une forme plus gracieuse. Vers minuit, un vieux wild-beast vint boire à dix toises de moi; mais, pour le tirer, il fallait me réveiller tout à fait, et je fus trop paresseux pour ouvrir les deux yeux à la fois. Toute la nuit j'entendis un bruit singulier sur la terre friable, juste au-dessous de mon oreiller; mais je ne m'en inquiétai pas autrement, attribuant ce bruit à des souris. Le matin suivant, ne voyant paraître ni mâle ni femelle de bless-bok, je me vengeai sur un vieux spring-bok, que je tuai de dépit; puis, l'ayant caché, je revins au camp, dépêchant deux hommes pour chercher mon lit et la venaison.

Tandis que je déjeûnais, je les vis revenir rapportant un énorme serpent des plus dangereux. Je leur demandai où ils l'avaient tué? « Dans votre lit », me répondirent-ils. Ils avaient aperçu l'horrible reptile se chauffant au soleil en dehors de la couverture; et celui-ci les voyant s'était glissé dessous.

C'était l'étrange souris qui avait gratté toute la nuit sous mon oreiller.

Je l'examinai et reconnus un admirable échantillon de l'espèce noire du « puff adde », qui est un des ser-

pents les plus venimeux de toute l'Afrique. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait survécu plus d'une heure à la morsure de ce reptile.

Le 16 je chassai sur les plaines au nord-est et je tuai un spring-bok. La nuit venue, je ne jugeai pas à propos de regagner mon camp et me mis à l'affût près d'une mare assez éloignée.

Je me souviendrai longtemps de l'endroit. J'y éprouvais la plus belle peur que j'aie jamais ressentie et que certes j'aurai jamais.

J'étais à peine installé à mon poste que la lune se leva. Une troupe de wild-beasts vint à ma portée. Je tirai sur l'un d'eux et le tuai. Il tomba roide : la balle lui avait brisé l'épine dorsale.

Un quart d'heure après je tirai mon second coup sur une hyène mouchetée que je tuai aussi.

L'habitude du danger rend imprudent, et d'ailleurs je n'avais aucune idée de celui que je courais. Je plaçai ma carabine déchargée à côté de moi, et, me sentant fatigué, je m'endormis.

Il y avait à peine une demi-heure que j'avais fermé les yeux lorsque mon sommeil fut troublé par des sons étranges. Je rêvais que des lions s'étaient mis à ma poursuite, et, le bruit augmentant, je m'éveillai en sursaut en poussant un grand cri. J'entendis alors des trépignements et des pas légers, comme si j'étais entouré par une bande de loups. Je levai la tête, et, à ma profonde terreur, je me vis complète-

ment enveloppé de chiens sauvages. A ma droite et à ma gauche il y avait deux lignes de ces animaux féroces, dressant l'oreille, allongeant le cou, et me regardant avec des yeux qui brillaient dans l'obscurité comme des escarboucles. En face de moi une autre bande de plus de trente s'agitait, grondait, faisait claquer ses dents et semblait s'enhardir à s'élancer sur moi. Enfin, une autre meute de vingt ou vingt-cinq se battait sur le wild-beast tué. J'avoue qu'en les contemplant je crus que non-seulement je n'avais plus que quelques instants à vivre, mais encore que j'étais destiné à mourir de la façon la plus cruelle. L'idée d'être mis en pièces tout vivant par les horribles bêtes me figea le sang dans les veines et fit dresser sur ma tête mes cheveux trempes de sueur.

J'eus cependant la présence d'esprit de me rappeler que la voix humaine et de la hardiesse en imposaient même aux lions. Je me levai, en conséquence, de toute ma hauteur, et, saisissant ma couverture à deux mains, je l'agitai, en leur ordonnant tout haut et d'un accent sévère de s'éloigner. Cette manœuvre eut l'effet désiré : les plus rapprochés firent quelques pas en arrière, et les autres, comme obéissant à un commandement, se retirèrent à une distance respectueuse, tout en continuant néanmoins d'aboyer comme des enragés. Je saisis alors ma carabine et me hâtai de la recharger; mais, avant que cela fût

fait, toute la bande avait pris le parti de la retraite.

Je rentrai dans mon trou, mais sans aucune envie de dormir. Aux chiens sauvages succédèrent des hyènes. Une quinzaine de ces animaux se mirent à dépecer mon wild-beast déjà entamé par les chiens et l'achevèrent. Je les laissai faire ; je tenais trop à conserver ma carabine chargée, et il ne m'eût fallu rien moins qu'un lion pour me décider à faire feu.

Je fus fort contrarié pendant deux jours par un vieux mâle wild-beast qui, ayant découvert ma retraite, me surveilla, et prit à tâche de détourner tous ses pareils de venir boire à la mare. Le vieux bouquin broutait hors de la portée de ma carbine, et non-seulement avertissait ses camarades du danger, en tenant les yeux fixés sur ma cachette et en ronflant bruyamment, mais encore, quand ces indices ne suffisaient pas, en les détournant, comme le chien du berger fait d'un troupeau de moutons. Cependant, le second jour, je me vengeai avant de quitter mon trou : une troupe de femelles, méprisant les avertissements, s'approcha de la mare. L'inquiétude que le galant personnage éprouvait pour elles fut si grande qu'il négligea le soin de sa propre sûreté. Pour la première fois il vint à portée de mon arme; je visai et le frappai dans les côtes; il se mit à ruer et à agiter sa longue queue; puis il bondit et disparut dans le ravin.

La nuit du 19 fut pour moi une nuit mémorable,

car j'eus enfin la satisfaction d'entendre pour la première fois le terrible rugissement du lion, et, quoiqu'il n'y eût là personne pour m'apprendre quel était l'animal dont l'écho du désert répétait le cri menaçant et majestueux, je le devinai sans peine. Au reste, il n'y avait point à s'y tromper; je compris tout d'abord, comme si j'y avais été accoutumé dès longtemps, que le son imposant que j'entendais à un mille de moi était la voix sonore du puissant roi des animaux.

L'aspect véritablement pompeux et royal du lion l'a depuis longtemps rendu fameux parmi tous les quadrupèdes; ses mœurs et sa conformation ont été maintes fois décrites par des plumes plus habiles que la mienne. Je pense cependant que les remarques que j'ai pu faire, pendant mes affuts de jour comme de nuit à la chasse de cet animal, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

Il y a dans le maintien du lion quelque chose de si noble et de si imposant, lorsqu'on le voit marcher, calme, libre, indompté, sur son sol natal, qu'aucune description ne saurait donner une juste idée de sa majesté. La nature a admirablement doué le lion pour la vie de rapine à laquelle il est destiné, car il réunit à un degré suprême la force et l'agilité. Enfin il peut, grâce à l'inconcevable souplesse dont il est doué, terrasser facilement et détruire presque tous les animaux de la création, alors même

qu'ils lui sont supérieurs en pesanteur et en stature.

Il a tout au plus quatre pieds de haut, et cependant il peut d'un seul coup de griffe renverser l'immense girafe dont la tête atteint la cime des arbres et dont la peau a presque un pouce d'épaisseur. Le lion guette constamment les troupeaux de buffles qui hantent ces forêts immenses de l'intérieur des terres : quand il parvient à toute sa croissance, tant que ses dents ne sont point cassées, le lion lutte avec avantage contre le plus grand et le plus fort des buffles, qui cependant, de son côté, surpasse en force et en stature les plus puissantes races de bétail de l'Angleterre. Le zèbre, malgré son agilité, devient aussi sa proie, ainsi que les plus grandes espèces d'antilopes et les deux espèces de bisons de l'Afrique.

Il n'est point vrai, comme on le prétend, que les lions dédaignent la venaison qui n'a pas été tuée par eux; j'ai, au contraire, rencontré des lions de tout âge qui se régalaient des cadavres de toute espèce de gibier frappé par ma carabine ou trouvé par eux. Généralement le lion se rencontre dans les régions isolées de l'Afrique du Sud; néanmoins il n'y est pas abondant. Il est rare de trouver plus de trois et même de deux familles de lions fréquentant le même district et buvant à la même fontaine. Lorsqu'une chose semblable arrive, j'ai remarqué que c'était seulement dans les sécheresses prolongées, qui, en desséchant les fontaines les plus faibles, forçaient tous les ani-

maux des environs à venir boire à celles qui persistaient à donner de l'eau. Les lions, comme de coutume, marchaient à leur suite. Au reste, il n'est point rare de se trouver en face d'un lion, d'une lionne et de trois ou quatre lionceaux; d'autres fois deux ou trois jeunes mâles se réunissent et chassent de conserve.

Le lion mâle a une crinière longue, touffue et hérissée, qui dans quelques-uns de ses mouvements balaie le sol. Les nuances en sont variées : chez les uns la crinière est très-foncée; chez les autres, d'un jaune doré. Cette différence a donné lieu chez les Boers à la croyance qu'il existe deux variétés de lions qu'ils désignent par les noms de « Schwarts-fou-lifs et de « Shiel fou lifs. »

Cette opinion est erronée : la couleur de la crinière du lion atteste son âge; sa crinière pousse dans sa troisième année; elle est d'abord jaunâtre; puis, lorsque le lion prend des années, quoique cependant il soit encore dans sa force, elle prend une teinte gris-jaune, une nuance sel et poivre. Ces lions-là sont fins et dangereux, il faut les redouter. Les femelles n'ont pas du tout de crinière, et sont seulement couvertes d'un poil court, épais, luisant et fauve. La peau et la crinière du lion qui fréquente les contrées dépourvues d'arbres, telles que les confins du grand désert de Kalahari, sont beaucoup plus belles et plus fournies que celles des lions qui habitent les forêts.

La chose la plus remarquable chez le lion, c'est sa voix, à la fois majestueuse et saisissante. Souvent c'est un gémissement sourd et profond, répété cinq ou six fois et se terminant par des soupirs étouffés ; dans d'autres moments la voix éclate comme la foudre, et il ébranle la forêt de ses puissantes clameurs, qui se renouvellent l'une après l'autre, grandissant toujours jusqu'au quatrième ou cinquième éclat. La voix meurt en sons qui ressemblent à un tonnerre qui meurt. Quelquefois, mais le fait est rare, on entend rugir plusieurs lions ensemble ; l'un d'eux commence, et deux ou trois et même quatre lui répondent en chœur. Ils rugissent plus haut pendant les nuits où il gèle ; mais jamais on n'entend si bien leur voix dans toute leur étendue et leur perfection que lorsque deux ou trois troupes différentes se rencontrent ensemble à la même fontaine.

Lorsque ceci arrive, chaque membre de chaque troupe jette un cri provocateur à l'ennemi, et lorsque l'un rugit, tous rugissent à la fois, et chacun paraît lutter avec un rival pour l'intensité et la puissance de la voix. La magnificence de ces concerts nocturnes frappe et charme d'une manière étrange et fascine presque l'oreille du chasseur : l'effet qu'ils produisent sur lui est d'autant plus saisissant, qu'il se trouve seul dans la profondeur des forêts, à l'heure solennelle de minuit, embusqué à vingt pas de la fontaine dont les lions s'approchent pour se désalté-

rer. Je me suis trouvé cent fois en pareil cas, et, quoiqu'on s'accorde à ne point me reconnaître l'amour de la musique, je dois dire que les sons que j'ai entendu filer par les chanteurs nocturnes du sud de l'Afrique ont été et restent pour moi la plus admirable mélodie que j'aie jamais entendue.

Les lions commencent leurs soupirs langoureux au moment où le crépuscule se fait obscurité, et ils continuent de rugir par intervalles toute la nuit. Dans les parages éloignés et déserts, je les ai toujours entendus rugir jusqu'à neuf ou dix heures du matin, lorsque le temps était beau et le soleil brillant. Dans les jours couverts ou pluvieux, on les entend toute la journée, mais leur voix est sourde.

Il arrive souvent que des lions étrangers l'un à l'autre se rencontrent près d'une fontaine; il en résulte alors une lutte terrible qui finit presque toujours par la mort de l'un des deux. L'existence du lion est tout à fait nocturne; pendant le jour, il digère et reste couché à l'ombre de quelque arbre ou de quelque arbuste aux rameaux étendus, soit dans une forêt, soit sur le penchant d'une montagne. Il aime beaucoup aussi les grands roseaux ou les prairies aux longues herbes, telles que celles qui avoisinent les *vlays*. Nous croyons avoir dit que *vlay* et fontaine avaient la même signification. Il sort de ces refuges au coucher du soleil et commence alors ses excursions nocturnes. Lorsqu'il a réussi dans ses

manœuvres et que la proie est assurée, il ne rugit plus beaucoup pendant le reste de la nuit ; il se contente alors de pousser de temps en temps des gémissements sourds, et cela bien entendu tant qu'aucun importun ne s'approche de lui ; dans ce cas, les choses changent d'aspect.

Les lions sont toujours plus actifs et plus hardis quand les nuits sont obscures et orageuses, et il va sans dire que dans ce cas-là le voyageur doit être doublement sur ses gardes. J'ai observé, relativement à l'heure où boivent les lions, un fait qui leur est particulier : ils semblent répugner à visiter une fontaine pendant le clair de lune. Lorsque « Phœbé » se lève tôt, ils retardent leur heure de boire quelquefois jusqu'à dix et onze heures du matin. Par ce système habile, plus d'un beau lion que je croyais tenir, a sauvé sa peau et se prélasse maintenant dans les forêts de l'Afrique du sud au lieu de faire partie de mon musée. Grâce au pelage fauve qu'il doit à la nature, le lion est parfaitement invisible pendant les ténèbres, et, quoique je les aie souvent entendus près de l'eau, tout à fait sous mon nez, à peine à vingt toises de moi, je ne pouvais distinguer même leur forme.

Quand un lion altéré arrive à une source, il étend en avant ses deux pattes massives, se couche sur la poitrine et fait en buvant un bruit auquel on ne saurait se méprendre ; il continue longtemps à laper l'eau et cependant il s'arrête quatre ou cinq fois, l'es-

pace d'une demi-minute, pendant l'opération, comme pour reprendre haleine. Lorsque la nuit est sombre, ses yeux brillent comme deux charbons ardents. La femelle, règle générale, est plus fière et plus active que le mâle. Les lionnes qui n'ont pas encore été mères sont plus dangereuses que celles qui l'ont été.

Le lion est surtout fort redoutable quand sa compagne a des petits; dans ces circonstances rien ne l'effraye; il ferait intrépidement face à mille hommes. J'ai vu et puis citer un exemple de ce genre qui est venu à l'appui des récits que m'ont faits à ce sujet les naturels. Un jour je chassais l'éléphant sur le territoire des Basdeka, acccompagné de deux cent cinquante hommes à peu près; soudain j'aperçus un lion majestueux qui s'avançait lentement et fièrement vers nous, avec un maintien important, agitant sa queue de droite à gauche et grondant avec fureur. Son œil, animé d'une expression terrible, se fixait sur nous, et il nous montrait sous ses lèvres crispées une double rangée d'ivoire bien faite pour inspirer la terreur aux timides Béchuanas.

La fuite de mes deux cent cinquante hommes s'opéra immédiatement après cette apparition, et dans le trouble du premier moment ils laissèrent échapper huit de mes chiens, qui une fois lâchés s'élancèrent sur l'animal; celui-ci, s'apercevant que sa hardiesse n'avait fait fuir qu'une partie de ses ennemis, devint inquiet du sort de sa famille, qui se retirait en

arrière avec la lionne. Il se retourna alors et la suivit lentement, la protégeant toujours d'un hautain et dédaigneux regard, ne cessant de gronder contre les chiens qui trottaient tout autour de lui. Comme on venait quelques instants auparavant de découvrir trois troupes d'éléphants, je conservai mon feu pour eux, mais ce fut, je l'avoue, avec un grand serrement de cœur. Vingt minutes après, la mort de deux éléphants étaient la récompense de ma patience.

Parmi les chasseurs indiens, une espèce de tigre royal est qualifié de l'appellation de *man eater*, c'est-à-dire *mangeur d'hommes*. Ces animaux, prétend-on, ayant goûté une fois à la chair humaine en désirent toujours et cette circonstance les rend tout naturellement célèbres parmi les naturels. Il y a au nombre des lions d'Afrique de vénérables patriarches qui, ayant eu l'occasion de goûter de l'homme, en ont, comme leurs confrères de l'Inde, gardé la gourmandise.

Il est facile d'imaginer combien sont dangereux de semblables voisins; au reste, je présume que cette prédilection sera venue aux lions de la manière suivante. Les tribus Béchuanas de l'intérieur le plus éloigné n'enterrent pas leurs morts et se contentent de les porter sans cérémonie dans les forêts ou parmi les rochers, où ils les laissent pour devenir la proie du lion, de la hyène, du chacal ou du vautour. Il est facile de comprendre alors qu'un lion qui s'est habitué

à la chair humaine sur les cadavres n'hésitera aucunement, quand l'occasion s'en présentera, à se jeter sur un homme, et à emporter à belles dents, ou le voyageur imprudent, ou le naturel du pays. Quoi qu'il en soit, il y a bien réellement des lions mangeurs d'hommes, et, à ma quatrième expédition de chasse, une horrible tragédie se passa pendant une nuit noire dans un petit camp isolé, et l'un de ces formidables individus en fut le héros.

En développant les observations ci-dessus au sujet du lion, lesquelles n'ont pas, je l'espère, paru trop fatigantes au lecteur, j'ajouterai qu'en toute circonstance la chasse au lion est positivement fort dangereuse néanmoins, et j'en suis un exemple. Ceux qui ont un goût décidé pour cette sorte de plaisir peuvent s'y livrer avec quelque chance de sécurité. Seulement le mépris de la mort, beaucoup de calme et de présence d'esprit, une connaissance approfondie du caractère et des habitudes du lion, beaucoup de dextérité dans le maniement de la carabine, sont des qualités indispensables à celui qui veut se distinguer dans ce passe-temps dangereux, c'est-à-dire à la chasse du roi des animaux.

Au reste, je ne devais pas tarder à faire ma première étude sur ce sujet. C'est ce que le lecteur verra s'il veut bien suivre mon récit.

Le 22 mars je m'avançai vers une ferme éloignée du côté du sud, afin de me procurer du blé et autres

grains, comme aussi des nouvelles au sujet de la guerre prochaine entre les Boers et les Griquas.

En arrivant à la ferme je trouvai une grande quantité de Boers qui y étaient campés ; ils s'étaient réunis pour se soutenir mutuellement, et leurs tentes ainsi que leurs chariots étaient remisés tout autour de la ferme, ce qui lui donnait un aspect des plus animés. Ces Hollandais m'apprirent que tous leurs compatriotes, ainsi que les Griquas, étaient rassemblés, et que les hostilités allaient commencer prochainement. Ils discutèrent avec moi sur ce qu'il leur plut d'appeler « ma folie ». *Ma folie*, selon eux, était de vivre ainsi isolé à une époque pareille, et ils m'exhortèrent à chercher une protection sous leurs bannières. J'essayai à mon tour, mais inutilement, de persuader à quelques-uns d'entre eux de venir chasser le lion avec moi.

Le lendemain 23, après déjeuner, je cinglai vers le nord avec mes piqueurs. Un froid vif soufflait de l'est ; le gibier était très-sauvage, comme cela lui arrive aux approches des tempêtes. A mesure que nous avancions, de nouveaux troupeaux se déployaient sous le vent par milliers et couvraient littéralement la plaine. Environ à deux milles de la montagne boisée où j'avais pour la première fois entendu le rugissement du lion, à quelques centaines de toises d'un bosquet de mimosas, nous découvrîmes un vieux mâle wild-beast nouvellement tué et déjà à moitié dévoré ;

la trace fort reconnaissable de ses pas était si profondément empreinte dans le sable qu'elle paraissait n'avoir pas plus de quelques minutes de date. De plus, il n'y avait pas un seul vautour aux environs ; c'était donc, selon toute probabilité, le lion qui avait emporté cette proie. En ce cas le lion ne devait pas être loin, et sans doute s'était-il caché à notre approche.

Nous cherchâmes longtemps dans les bas-fonds des alentours où les herbes étaient les plus épaisses, mais ce fut inutilement. Cette recherche nous prit plus de deux heures.

Le terrain devenait de plus en plus sauvage; je renonçai à mes recherches et rebroussai chemin vers le camp.

Une heure après mon retour vers mes chariots j'éprouvai un remords, et je résolus d'aller passer la nuit dans le voisinage du lion avec mes hommes et mes voitures. Je donnai donc aussitôt l'ordre d'atteler, et sans paraître remarquer la répugnance de mes Hottentos, je me mis en marche avec l'intention de battre la campagne dès l'aube.

Une heure après nous étions campés à deux cents pas du wild-beast à moitié dévoré. Je nettoyai et chargeai mes trois carabines. Cette opération terminée, je montai à cheval avec Klinboy et John Stofulus, afin de me rendre à mon tour près de la fontaine. J'avais quelque espoir que le lion y viendrait boire pendant la nuit.

Nous attachâmes nos trois chevaux ensemble, car il n'y avait aux environs ni arbres ni arbustes, et je les confiai à la garde de mes Hottentots.

Je ne craignais rien, car je voyais dans leurs yeux qu'il n'était point besoin de leur recommander la surveillance.

Il avait venté frais dans le milieu du jour; puis, au coucher du soleil, ce vent avait été remplacé par un calme plat et ce silence de mort qui est le précurseur habituel de la tempête. Nous étions couchés depuis une heure à peine, mes hommes près de leurs chevaux, moi dans mon trou, lorsque le ciel, à notre gauche, devint noir comme de l'encre, et presque aussitôt une multitude d'éclairs illumina le ciel, qui sembla près de s'écrouler sous d'épouvantables coups de tonnerre. Le vent qui avait soufflé nord-ouest changea brusquement, et commença de souffler sud-ouest, c'est-à-dire du côté où la tempête se préparait; quelques secondes après, elle éclatait avec rage. La pluie ruisselait par torrents et les éclairs sillonnnaient par intervalles les ténèbres profondes d'un éclat pareil à celui du jour. Toute la plaine fut bientôt couverte qu'une nappe d'eau. Je n'avais pas sur tout mon corps un seul fil qui ne fût trempé; par bonheur mes trois carabines avaient d'excellentes gaînes, et, à l'aide de deux peaux de mouton qui me servaient de couverture pour ma selle, je parvins à les préserver de toute humidité.

Vers minuit j'entendis à un mille à peu près vers le nord le rugissement du lion qui répondait aux éclats du tonnerre.

Vers une heure l'orage s'éteignit peu à peu, mais, jusqu'au matin, une petite pluie fine, pénétrante et glacée, continua de tomber.

Vers l'aube j'entendis le lion rugir une seconde fois, mais alors c'était dans la direction du wild-beast mort.

Aux premiers rayons du jour je donnai l'ordre du départ.

Mon pantalon était tellement imprégné d'eau que je résolus de m'en débarrasser. En conséquence, je le tirai à grand'peine, et convertis ma couverture en une espèce de jupon que je nouai au bas de mes reins avec une ceinture de cuir. Mes compagnons, de leur côté, se firent un costume à peu près pareil.

Nous nous acheminâmes au grand trot vers l'extrémité nord de la montagne du lion, et nous y arrivâmes avant qu'il fît assez jour pour distinguer l'animal à cent pas de nous, s'il s'y fût trouvé. Quand le jour parut tout à fait, nous ralentîmes le pas et nous nous dirigeâmes, mais lentement, vers le cadavre du wild-beast. Sur notre route, nous passâmes au milieu de grandes troupes de spring-boks, de wild-beasts, de bless-boks et de quaygas qui étaient aussi apprivoisés le matin qu'ils avaient été sauvages la veille : ce qui arrive, du reste, d'ordinaire après l'orage.

Le ciel était couvert, les vapeurs épaisses du brouillard chargeaient le sommet des montagnes, et l'air était imprégné de parfums balsamiques émanés des herbes et des plantes.

En approchant du cadavre du wild-beast, je remarquai plusieurs chacals qui s'en éloignaient à pas de loup; des vautours aux plumes ébouriffées, au point qu'on eut cru les voir sortir à moitié noyés d'une rivière, entouraient la carcasse; mais, à mon grand désappointement, il n'y avait pas de vestige de lion.

Je courus çà et là pendant une demi-heure pour retrouver ses traces; tout fut inutile. Affamé, gelé, je tournai la tête vers le camp, traversant de nombreux troupeaux de gibier qui daignaient à peine s'apercevoir de ma présence et que je n'eus pas le courage de faire repentir de leur témérité.

C'était au lion que j'en voulais ce jour-là.

Tout à coup je m'arrêtai en poussant un cri de joie ou plutôt de doute, car, malgré le témoignage de mes yeux, je doutais encore.

Au milieu de la plaine, à un quart de mille devant moi, à côté d'une douzaine de vautours qui la regardaient faire avec convoitise, une lionne dévorait un bless-bok qu'elle avait tué, aidée dans cette opération par cinq ou six chacals qui se régalaient fraternellement avec elle. J'appelai l'attention de mes compagnons sur ce point de la plaine en leur disant :

— Je vois le lion.

Et mes gens me répondirent :

— En effet, c'est bien lui.

Et en même temps tournant la tête de leurs chevaux de l'autre côté, ils commencèrent à les presser du talon.

— Eh bien ! m'écriai-je, que faites-vous donc ?

— Nous n'avons pas de capsules à nos fusils, répondirent mes drôles d'une voix unanime.

C'était vrai au reste.

— Eh bien ! leur dis-je, il faut en mettre, — et je leur donnai l'exemple en amorçant mon Dixon.

C'était le nom que je donnais à une excellente carabine à deux coups, que j'appelais Dixon, du nom de l'armurier qui me l'avait vendue.

Pendant ce dialogue la lionne nous avait aperçus.

Elle leva vers nous sa tête ronde, nous contempla pendant quelques secondes, et partit au grand galop dans la direction d'une chaîne de montagnes qui courait à quelques milles au nord.

La bande de chacals s'élança aussi, mais d'un autre côté.

Il n'y avait pas une seconde à perdre, il fallait la poursuivre et lui couper le chemin. J'éperonnai mon rapide et courageux coursier, je volai à travers la plaine, et comme par bonheur c'était Colesberg que je montais, c'est-à-dire la merveille de mon haras, je m'aperçus que je gagnais sur la lionne à chaque enjambée. Cet avantage m'exalta ; jamais je n'avais

ressenti un si vif sentiment de bonheur, et je décidai dans mon esprit qu'il fallait qu'elle mourût ce jour-là, ou bien que ce fut moi.

La lionne avait beaucoup d'avance sur moi, de sorte que je courus longtemps sans pouvoir l'atteindre. C'était une fort grande bête qui avait atteint toute sa croissance. Comme le terrain était nu et égal, elle n'en paraissait que plus majestueuse. Bientôt, s'apercevant que je la gagnais de vitesse, la bête réduisit son petit galop au trot; elle portait la queue collée derrière elle, mais un peu inclinée de côté. Je poussai, tout en courant, de bruyants cris d'appel pour l'avertir que nous avions à causer ensemble. Tout à coup elle s'arrêta et s'assit sur les hanches comme un chien en me tournant le dos, sans même daigner regarder autour d'elle et comme si elle se disait à elle-même :

— Ah çà! mais il ne sait donc pas à qui il a affaire?

Elle demeura assise ainsi une demi-minute environ, comme si elle eût été abîmée dans ses pensées.

J'avançais toujours.

Tout à coup elle se leva, me regarda fixement pendant quelques secondes, agitant lentement sa queue à droite et à gauche, montrant les dents et grondant avec une incroyable majesté.

Puis elle fit un petit saut en avant et poussa un rauquement qui retentit comme le tonnerre.

Sans doute faisait-elle tout cela pour m'intimider;

mais voyant que je continuais à me rapprocher d'elle malgré ses démonstrations hostiles, elle étendit tranquillement ses pattes énormes et se coucha sur le gazon.

Sur ces entrefaites mes Hottentots me rejoignirent ; nous étions maintenant trop près de la lionne pour qu'elle nous échappât. Je fis halte et leur ordonnai de tirer leurs carabines du fourreau et de les amorcer : ils m'obéirent aussitôt.

Je remarquai que la main leur tremblait.

Tandis que nous nous préparions au combat, je m'aperçus que la lionne donnait quelques signes d'inquiétude, car elle nous regardait d'abord, puis ensuite regardait derrière elle, comme pour s'assurer que la route était libre. Tout à coup elle sembla avoir pris son parti et fit quelques bonds vers nous en poussant de nouveau son cri le plus menaçant.

us liâmes alors nos chevaux ensemble par leurs brides et nous marchâmes avec eux comme si nous voulions passer tranquillement. J'avais l'espoir de prendre la lionne en flanc, mais elle se tint sur ses gardes et ne se présenta jamais que de face. J'avais donné à Stofulus ma carabine maure, avec ordre de lui brûler la cervelle si elle se jetait sur moi ; mais sous aucun prétexte il ne devait tirer avant que je n'eusse tiré moi-même. Kleinboy avait ordre de se tenir prêt à me donner mon Pruday au cas où mon Dixon ne suffirait pas.

Jusque-là mes gens avait été raisonnables et avaient

fait bonne contenance, mais il était évident que depuis qu'ils s'étaient rapprochés de la lionne ils crevaient de peur. Leur visage était pâle à croire qu'ils allaient se trouver mal, et je pus me pénétrer de la douloureuse conviction qu'au moment du danger il ne me faudrait pas compter sur eux.

Ainsi donc, tout ou rien ; reculer n'était plus possible; la lionne n'était plus qu'à cent pas de moi et continuait à avancer. Je m'agenouillai et, l'ajustant à l'aise, je fis feu lorsqu'elle ne fut plus qu'à soixante pas. La balle retentit bruyamment sur son cuir fauve et lui mutila l'épaule. La lionne poussa un rugissement sonore, et en trois bonds, sans que j'eusses pu l'ajuster au bout de ma carabine, elle fut au milieu de nous.

En ce moment j'entendis un second coup de feu ; c'était la carabine de Stofulus qui partait entre ses mains. Quant à Kleinboy, à qui j'avais ordonné de rester à mes côtés, il dansait autour de moi comme un canard sauvage au milieu d'un ouragan

Je saisis tout cela en un clin-d'œil, et vis aussi que la lionne, au lieu de s'en prendre aux hommes, s'en était prise aux chevaux; elle s'était élancée sur Colesberg et lui labourait horriblement les côtes et les hanches avec ses terribles dents. Je vis du sang, une énorme plaie béante; mais, par bonheur, au milieu de tout cela, je restai calme et conservai ma présence d'esprit, sûr que j'étais de ma main et de mon coup

d'œil ; ce ne fut que quand tout fut fini que je compris combien la situation avait été grave, car je n'avais auprès de moi personne à qui je pusse me fier.

Au moment où la lionne s'élançait sur Colesberg, je sortis de derrière les chevaux, tout prêt, pour mon second coup, à saisir la première chance favorable qu'elle m'offrirait. Elle ne tarda point à me la donner, car, en apparence satisfaite de s'être vengée sur Colesberg, elle se retira au petit trot en me présentant le flanc : l'occasion était trop belle ; à quinze pas je lui envoyai ma seconde balle au défaut de l'épaule. La lionne fit un bond et retomba. Je tendais la main vers Kleinboy pour qu'il me donnât sa carabine, mais il était à cinquante pas de moi. Par bonheur je n'en avais pas besoin ; la lionne se retourna sur le dos, roidit son cou et ses pattes, puis se remit dans sa première attitude, ses puissantes pattes de devant gisant le long de son corps. Mais alors sa mâchoire inférieure se détendit et tomba, le sang découla de sa bouche et elle expira : elle était morte ; ma balle lui avait traversé le cœur.

Au moment où j'avais tiré mon second coup, Stofulus, qui savait à peine s'il était mort ou vivant, avait lâché les trois chevaux, qui s'enfuirent épouvantés d'un galop frénétique par monts et par vaux. Charmé d'avoir cette occasion de s'éloigner du champ de bataille, il s'élança à leur poursuite. Kleinboy le suivit, et tous deux me laissèrent seul et désarmé près

de la lionne, qu'ils voulurent bien, dans leur ardent désir de se mettre à l'abri, considérer comme incapable de leur faire désormais aucun mal.

Il en est toujours ainsi, au reste, avec ces misérables drôles, de même qu'avec tous les naturels de l'Amérique méridionale. Il est impossible, dans aucun cas, de compter sur eux; on peut être sûr qu'à l'heure du péril ils abandonneront indubitablement leur maître de la façon la plus lâche: et cependant un étranger qui écouterait ces effrontés hâbleurs racontant leurs propres prouesses, assis en rond avec leurs camarades autour d'un feu pétillant, au moment où ils subissent l'influence de leur *cape smoke* adoré, c'est-à-dire de l'eau-de-vie, pourrait les croire braves entre les braves. Qu'il soit bien dit, une fois pour toutes, à ceux qui viendront chercher dans les déserts de l'Afrique méridionale les mêmes dangers que j'y ai courus et que j'ai surmontés, qu'il n'en est point ainsi.

Au bout d'une heure je parvins à rallier hommes et chevaux; j'écorchai la lionne, et, lui ayant coupé la tête, nous plaçâmes ces trophées sur *Beauty* et retournâmes au camp. Nous étions à peine à cent pas des restes de la lionne, que déjà une soixantaine de vautours, que la lionne avait bien souvent sans doute nourris des produits de sa chasse, se disputaient ses restes.

Quant au pauvre Colesberg, je le ramenai moi-

même et au pas vers le camp. Aussitôt arrivé, je fis laver ses plaies et je rapprochai ses chairs, recommandant que l'on suivît pour lui un simple pansement à l'eau froide : ce procédé cicatrisa promptement ses blessures, qui, dans la suite furent complétement guéries.

Le ciel demeura couvert toute la journée : mais quand les ombres de la nuit commençèrent à s'étendre sur la terre, une invincible terreur s'empara de mes compagnons. Ils affirmèrent que le mâle de la lionne, lorsqu'il retrouverait ses os, allait suivre nos traces et venger sa mort.

IX

Ritch-River. — Le camp des Boers. — Les deux chiens *Bleh* et *Flam*. — Colesberg. — Bataille entre les Boers. — Suite du voyage.

Après une traite de dix milles nous fîmes halte pour la nuit; il plut à verse jusqu'au matin. Mes bœufs étaient en très-bon état; il y avait déjà un temps assez long qu'ils travaillaient fort peu : aussi étaient-ils vigoureux et turbulents. Le jour suivant nous traversâmes Richt-River. Les chemins étaient difficiles à cause des pluies récentes ; aussi quelques-uns de mes harnais étant pourris se rompirent à plusieurs reprises et me causèrent de grands retards. A la chute du jour nous nous arrêtâmes à un camp de Boers.

Ces hommes, qui étaient des rebelles, et par conséquent nos ennemis, étant précisément alors en guerre avec nos alliés les Griquas et les Bâtars, auxquels nous prêtâmes main-forte contre les Boers. Je

sentais qu'il était assez téméraire de traverser ainsi, de propos délibéré, le pays ennemi : c'était, pour ainsi dire, attaquer le lion dans sa tanière. Néanmoins, la chose étant sans remède, je me décidai donc à saisir le taureau par les cornes et à affecter de la hardiesse. Ce à quoi je pouvais m'attendre le moins était de voir mes chariots attaqués et pillés, sinon pris en totalité; et certes cela fut arrivé, si je n'avais pas été revêtu du costume des anciens Gaulois, que j'avais adopté depuis longtemps, et si je n'avais pas été annoncé comme un montagnard écossais.

Il arriva que ces Boers n'avaient presque plus de café, breuvage dont ils sont extrêmement friands. Heureusement j'en possédais une grande provision dans mes chariots, et, comme j'allais à Colesberg, il m'était indifférent d'en disposer : ainsi donc, en faisant présent aux femmes des principaux chefs de quelques demi-livres de cette précieuse graine, et en leur vendant le reste à des prix modérés, j'obtins les bonnes grâces de tous, et ils déclarèrent que j'étais un « ghovecarle, » lisez : bon garçon. En outre, en apprenant que quelques jours auparavant j'avais tué une lionne de haute taille et en contemplant les trophées, ils furent pétrifiés d'étonnement. Ils se disaient entre eux : *Wis scapsels! vat zoorten mens is ed?* ce qui signifie : Ciel et terre! quel homme est-ce donc?

Pendant le courant de la soirée et de la nuit, plusieurs bandes de Boers armés firent halte pour se ra-

fraîchir et continuèrent leur route, allant rejoindre le quartier général de l'armée qui était établi à quarante milles vers le sud, dans un endroit appelé Schwart-Coppice. Ils avaient tous un ou plusieurs chevaux de bât portant des vivres et des munitions. Quelques-uns amenaient aussi des piqueurs hottentots et bushmen; ils portaient pour arme unique leur « roer » ou long fusil. Tous avaient autour des reins une ceinture de cuir et au côté une énorme corne remplie de poudre.

Le 31 je continuai ma route, et le soir du 2 avril j'arrivai à Philippolis, station de missionnaires et ville capitale du pays des Bâtars. Mon chemin m'avait conduit tour à tour dans les camps des deux partis : des troupes de cavaliers Boers avaient exploré la contrée en tous sens, pillant tout ce qui leur tombait sous la main et enlevant le bétail et les chevaux des Bâtars. La veille, m'étant arrêté à un campement de ces derniers, ils m'avaient pris pour un missionnaire, ce qui me divertit extrêmement; mon costume n'était pas très-clérical cependant, car il consistait en une chemise sale et en un vieux jupon de tartan.

Un Bâtar du voisinage de Philippolis troqua avec moi contre trois livres de café et un peu de thé deux grands chiens de garde : ces chiens s'appelaient *Bless* et *Flam*. Bless était d'un caractère extrêmement hardi et féroce.

Le 3 au soir, nous occupâmes, sur la rive nord du

grand fleuve Orange, un endroit appelé *Boata's-dreft*, presque en face de Colesberg. Nous avions cheminé constamment au milieu de montagnes couvertes vers leur sommet d'excellents pâturages. Il plut très-fort dans la journée; le lendemain au matin nous examinâmes le gué, et nous jugeâmes que la rivière était trop grosse pour que les chariots pussent passer. Je fis traverser un homme à cheval, ainsi que cela est la coutume, et il s'assura que nous ne nous étions pas trompés. En conséquence j'ordonnai à mon monde de longer le fleuve jusqu'à Norval-point, ce qui était très-loin, de le traverser là, et de venir me rejoindre le lendemain à Colesberg.

Après mon déjeuner je fis seller mon cheval, et, prenant le gué un peu plus haut, je réussis à franchir le fleuve sans accident, quoique le courant eût fait deux fois perdre pied à ma monture. J'entrai à Colesberg au bout de deux heures, et j'y trouvai les officiers du 91e et mes autres amis au grand complet.

Mes chariots n'arrivèrent que dans l'après-midi du troisième jour. J'allai loger chez mon vieil ami, M. Paterson, qui eut aussi la bonté de me faire place dans ses écuries pour la moitié de mes chevaux. Je logeai l'autre moitié chez les officiers de mon ancien régiment, les carabiniers à cheval du Cap; mes bœufs paissaient nuit et jour sur les montagnes voisines. Le 7 nous dépaquetâmes mes chariots, et je fis un grand étalage des trophées de mes chasses devant

la maison de Paterson, au milieu du village, ce qui nous attira toute la journée une foule de curieux.

Dans l'après-midi du 8, M. Rawstowne, le magistrat résident, reçut d'Adam-Kok, chef des Bâtars, des dépêches qui lui annonçaient que les Boers avaient commencé de sérieuses hostilités : Kok réclamait le secours du gouvernement. Dans la soirée l'ordre fut donné que toutes les forces disponibles de la garnison marchassent vers Orange-River le jour suivant, ce qui me contraria horriblement, car cette mesure me privait de la société de mes amis.

Le matin du lendemain fut plein de trouble et de tumulte. Le village entier faisait ses préparatifs : les militaires pour s'éloigner, et les marchands pour entasser sur leurs chariots les provisions nécessaires à la subsistauces des troupes. Pendant ce temps plus d'une nymphe aux yeux noirs essuyait sur sa joue une larme brûlante, et soupirait profondément en songeant à l'absence de son amant et aux chances de la guerre.

A midi et demi, les hommes se rassemblèrent sur le terrain de manœuvre et se mirent en marche pour Alleman's-Dreft. Paterson eut l'obligeance de mettre son logement à ma disposition pour tout le temps de mon séjour à Colesberg, et me pria de ne point épargner sa cave, qui contenait du vin excellent.

Le 15 j'allai visiter le 91e, qui était campé à Alleman's-Dreft, au sud de la rivière; je trouvai mes amis

les officiers occupés à se divertir. Les uns et les autres pêchaient à la ligne et draguaient dans la rivière où ils attrapèrent des masses de mulets et de barbues qui pesaient entre une et quatre livres. Dans cet endroit, Orange-River et le paysage environnant sont d'une grande beauté et me rappelaient mes montagnes d'Écosse. Dans un certain endroit, les eaux sont encaissées entre d'énormes rochers qui forment là un courant profond et rapide; plus bas, il y a de petites anses allongées, contenues dans des rives garnies de saules pleureurs et d'arbres toujours verts.

Le bruit se répandit que deux détachements du 7e dragons et de l'artillerie étaient en route, venant du fort Beaufort, pour appuyer le 91e dans ses opérations contre les Boers. Il y avait journellement des escarmouches entre les parties belligérantes, et Adam-Kok envoyait perpétuellement au camp des exprès pour solliciter du secours. La manière dont ces escarmouches s'exécutaient était fort amusante et signalait le courage des deux partis. Tous les jours, après déjeuner, les Boers et les Bâtars avaient pris l'habitude de se rencontrer et de se cribler de coups jusqu'à l'après midi; chacun retournait ensuite à son camp.

La distance à laquelle ils faisaient feu les uns sur les autres pouvait être d'environ deux milles, et il y avait sur le terrain qui les séparait de nombreux troupeaux de wild-beasts et de spring-boks qui broutaient

en paix. Quelques individus de ce parti neutre tombaient par hasard de temps à autre sous les balles cruelles de ces redoutables guerriers.

Pour en finir une bonne fois avec la révolte de 1845, je dirai que, bientôt après, le 91e et le corps du Cap, renforcés d'artillerie et d'un détachement du 7e dragons de la garde, traversèrent Orange-River, s'avancèrent à marches forcées vers le camp des Boers et les mirent en déroute, emmenant leurs chariots, deux pièces de canon d'ordonnance et toutes leurs provisions. Telle fut l'issue de la mémorable bataille de Schwart-Coppice. Depuis ce temps-là les vaillants Bâtars ont chanté hautement leurs propres louanges, déclarant que c'était à eux qu'il fallait demander de mettre les Boers à la raison.

Le 16 après midi je montai à cheval et traversai la rivière pour aller voir quelqu'un du nom de Bain qui avait fait plusieurs excursions dans l'intérieur des terres. Cet individu me donna des détails fort importants et me fit les récits les plus séduisants des plaisirs que je pouvais me promettre. Il me recommanda de longer Orange-River jusqu'à un gué appelé « Rhama, » et de là d'aller par « Campbell's Dork » à « Kurumaw, » station missionnaire éloignée de Colesberg d'environ cent cinquante toises, où je pourrais me procurer un interprète béchuana et toutes les informations nécessaires chez le missionnaire qui y résidait. Le jour suivant, je pris congé de cet obligeant

ami et frère en saint Hubert et je retournai à Colesberg. J'eus le plaisir d'y rencontrer deux Nemrods véritables, M. Murray et M. Osurck, allant tous deux, comme moi, faire une expédition de chasse au fond des terres. Le premier était un fin pêcheur de saumon des bords de la Tay, l'autre un gentleman attaché à l'honorable compagnie des Indes-Orientales. Durant mon séjour à Colesberg, mes échantillons furent soigneusement cousus dans la toile et placés dans des caisses. Les objets qui peuvent se gâter, tels que les peaux, les têtes empaillées, etc., furent scellés hermétiquement, ayant été enveloppés d'abord dans des feuilles de plomb par M. Pervit, plombier, et un des membres principaux de la commune de Colesberg.

Je remis des couvertures neuves à mes chariots, je fis soigneusement examiner les roues et toutes les ferrures par le charron, j'achetai plusieurs chevaux excellents et des bœufs de trait, j'augmentai mon chenil de douze chiens vigoureux, agiles et infatigables, enfin je fis l'emplette d'un grand fusil à l'éléphant, qui portait une très-forte charge et j'arrêtai aussi deux Hottentots de plus : ils se nommaient Johannus et Klinfeldt. Je renouvelai toutes mes provisions en général, et le 22, tout étant prêt, je rassemblai mes hommes, mes chiens, mes chevaux et mes bœufs dispersés. Après beaucoup de tumulte et de sérieuses altercations avec mon équipage récalcitrant et indis-

cipliné, ma caravane s'ébranla et je partis pour mon lointain voyage. Nous fûmes suivis par les bonnes amies éplorées de nos Hottentots, criant, hurlant, se baissant de temps en temps pour ramasser une poignée de poussière rouge qu'elles lançaient en l'air à la façon de leur pays. N'ayant pas de cheveux à arracher, les belles se contentèrent d'égratigner leurs têtes laineuses et de déchirer leurs jupons, qui tombèrent bientôt en lambeaux.

Entre autres objets dont je me munis à Colesberg, se trouvaient une certaine quantité des mousquets ordinaires qu'on m'assura être un article très-indispensable pour troquer contre de l'ivoire avec les tribus de l'intérieur. Ils me furent en effet fort utiles, et je regrettai de n'en avoir pas acheté dix fois davantage. Comme il était probable que, si je campais ce soir-là trop près de Colesberg, mes gens profiteraient de cet arrêt pour y retourner à l'ombre des ténèbres et dire un nouvel adieu à leurs femmes et à leurs maîtresses, je me décidai, puisque j'avais réussi à grand'peine à les mettre en marche, à leur faire faire une bonne traite, et aussi comme le clair de lune était magnifique, je ne permis pas de dételer avant minuit. Nous marchions à l'ouest, nous dirigeant vers le gué de la Saline le long d'Orange-River. C'était là que je comptais traverser le fleuve. Par ce moyen j'évitai la rencontre des Boers ennemis qui exploraient la contrée immédiatement en face de Colesberg.

J'arrivai le quatrième jour au gué de la Saline que je traversai très-difficilement, car mes chariots s'enfonçaient à chaque instant dans le sable jusqu'au moyeu. La rive opposée était très-escarpée, et nous dûmes travailler pendant une heure avec la pelle et la pioche, afin de la gravir. Nous passâmes devant les fermes de plusieurs Boers. Je leur achetai trois chiens parfaits, Wolf, Prince et Bouteberg et je continuai à cheminer. Le 28 nous traversâmes le kraal Griqua, nommé Rhama. Ce matin-là je surpris Kleinboy fumant tranquillement sa pipe sur ma caisse ouverte de poudre de chasse : aussitôt je saisis le coupable et le bousculai rudement. Ce drôle se montra si indigné, qu'il brisa sa pipe contre terre avec une dignité tout à fait hottentote et jura qu'il n'irait pas plus loin avec moi. Cependant la perspective d'un carré de mouton gras, qu'on devait servir à dîner, changea les projets de M. Kleinboy, et il reprit son service d'un air boudeur. Le 4 mai nous arrivâmes à Vaal-River, et je la traversai à mon ancien gué.

En ce lieu une bande de Korcunas s'approcha des chariots, montés sur des bœufs de bât. Leurs brides étaient de simples lanières fixées à des bâtons passés au travers du nez de l'animal. Leurs selles étaient des peaux de mouton attachées sur le dos de la bête avec une courroie. Nous arrivâmes le soir à moitié chemin de Campbell's Dork. Chemin faisant mes chiens tuèrent deux beaux porcs-épics en leur arrachant la tête, qui est

la seule partie vulnérable, et pourtant ils eurent le nez et les épaules déchirés par les dards. Le jour suivant nous traversâmes Campbell's Dork où je fus reçu avec bienveillance par M. Barttett, le missionnaire résidant, qui me fit présent de pains et de légumes.

Trois jours après avoir quitté ce lieu nous atteignîmes Daniel's Kiul, kraal de Griquas, près Waterboer. La contrée que nous traversâmes était unie et insignifiante; aucune colline, aucun accident de terrain ne changaient la monotonie de la plaine, qui ressemblait à une nappe d'eau. Elle était, dans certains endroits, couverte d'une espèce de buisson d'environ neuf pieds de haut, couvert de feuilles grises et de petites grappes de fleurs de la même couleur qui exhalaient un parfum aromatique très-doux. Le soir, nous dirigeâmes notre route vers une fontaine chaude appelée Kramer's Fonteyn. Le 9, nous partîmes pour Koning, grand lac très-éloigné sur le chemin de Kurumaw. Vers minuit mes hommes commencèrent à avancer d'un train extravagant. Je compris qu'ils étaient ivres et j'ordonnai de faire halte et de dételer.

Mais M. Kleinboy ne fit que courir plus fort, de sorte que je fus forcé de le jeter à bas de son siége. Ceci nous força à faire halte : mais il y avait peu de temps que j'étais endormi, lorsque je fus éveillé par le bruit que faisait le bétail, et je m'aperçus que mes hommes attelaient avec l'intention de retourner à la colonie. Voyant que mes remontrances restaient sans

effet, j'eus recours à une carabine à double coup, dont la vue fit renoncer mes hommes à leurs projets. Ils se retirèrent à l'ombre d'un buisson, et ne tardèrent pas à s'endormir. Je m'abstins de fermer l'œil le reste de la nuit, et, le matin suivant, je réveillai les misérables et leur ordonnai d'atteler. Ils obéirent machinalement, en jurant de ne plus me désobéir.

Nous arrivâmes à Koning en parcourant dix milles : c'était un courant de belle eau de source, d'une longueur de près de six cents toises et couverte d'énormes roseaux de quinze pieds de haut ; on y voyait des traces de zèbres et d'hartle-beasts, et on assurait que les lions n'y manquaient pas. Je remarquai dans l'après-midi que mes hommes étaient encore ivres, et je m'imaginai d'abord que les Griquas leur avaient fourni les moyens de s'enivrer : mais, après avoir examiné mes caisses, je vis qu'il y en avait une d'ouverte et qu'on y avait volé des bouteilles d'eau-de-vie ; cette découverte me causa une seconde nuit d'inquiétude, et je veillai, la carabine à la main. Le froid était perçant ; le matin, le sol se montra couvert de gelée blanche et la surface de l'eau était revêtue d'une épaisse couche de glace. Nous quittâmes Koning le 11 à midi, et nous continuâmes notre route vers Kurumaw. Nous fîmes halte au coucher du soleil, mais sans trouver d'eau. A gauche, la vue était bornée par les montagnes Kamkanni, qui étaient une grande chaîne de rochers. De tous côtés s'étendait une vaste plaine couverte d'une

herbe touffue et jaunâtre, parsemée de plantes et d'arbustes verts. Un peu avant de dételer, nous fîmes lever trois léopards qui dévoraient une antilope. Il y avait fort peu de gibier dans ces parages.

Nous arrivâmes le lendemain à Kurumaw ou autrement dit New-Litakoo, délicieux endroit au milieu du désert, contrastant fortement avec les régions stériles et inhospitalières dont il était environné. Je fus reçu là avec bienveillance et traité gracieusement par M. Moffat et M. Hamilton, tous deux missionnaires anglais, et aussi par M. Hume, vieux négociant anglais qui habitait depuis longtemps Kurumaw. Les jardins de cet endroit sont grands et très-fertiles. Outre des blés et des légumes, ils produisaient des raisins, des pêches, des brugnons, des pommes, des oranges et des citrons. Tous ces arbres portaient dans la saison des fruits exquis et très-nombreux. Les jardins étaient arrosés abondamment par une grande fontaine dont les eaux forment une petite rivière qui coule hors d'un souterrain. Celui-ci a plusieurs ouvertures basses, mais à l'intérieur le caveau est élevé et spacieux. Les naturels prétendent qu'il s'étend sous terre à une distance prodigieuse. Les naturels autour de Kurumaw et dans les districts environnants ont généralement embrassé le christianisme.

M. Moffat eut la bonté de me faire visiter son imprimerie, son église et son école : le tout est bien bâti et entretenu de manière à faire honneur à des villes

coloniales plus civilisées. Ce fut M. Moffat qui inventa l'écriture de la langue béchuana. Il a depuis imprimé des milliers de Bibles en béchuana, ainsi que des hymnes et des cantiques, qu'on achetait en grand nombre pour convertir les naturels. Cet ecclésiastique est admirablement doué pour réussir dans sa mission. M. Moffat, avec un noble maintien et une stature athlétique, possède une physionomie où l'indulgence et la charité chrétiennes sont visiblement empreintes. Ses perfections morales et physiques sont universelles : il est ministre, jardinier, serrurier, armurier, maçon, charpentier, vitrier, etc. Chaque heure du jour est consacrée par ce digne pasteur à quelque travail utile, et il donne aux autres, par sa piété éclairée et ses laborieuses habitudes, un admirable exemple à suivre.

M. Moffat m'apprit qu'un certain docteur Livingstone, qui avait épousé sa fille aînée, a établi récemment une station de missionnaires parmi les Bakatlas à Mabotsa, dans la vallée de Bakatla, environ à quatorze journées de marche au nord-est. Il me conseilla de m'y rendre tout d'abord, car je ne pouvais plus m'attendre à rencontrer que fort peu de grand gibier au sud de Bakatla. Il m'assura que l'espoir de rencontrer des éléphants même dans la contrée, immédiatement au delà de Bakatla, était fort incertain, et il me recommanda, si j'étais résolu à me livrer à mon aise au plaisir de la chasse aux éléphants, de tâcher de pousser jusqu'aux forêts isolées et sans limites qui

se trouvent au delà des montagnes de Bamangwato, sur le territoire de Sicomy, le grand et célèbre chef de ces sauvages.

Il ajouta qu'il serait probablement possible de faire des trocs avec Sicomy pour de l'ivoire, dont on assurait qu'il avait d'immenses quantités cachées. Grâce au concours de M. Moffat, j'engageai à mon service un Béchuana nommé Isaac, en qualité d'interprète pour les langues hollandaise et béchuana. J'achetai à M. Hume quelques sacs de froment, et le lendemain je mis tous mes gens à l'œuvre au moulin de M. Moffat, afin de convertir ce grain en farine.

Le 15, ayant pris congé de mes amis de Kurumaw, je continuai mon voyage vers le nord-est, à travers un terrain lourd et sablonneux, sur des plaines unies et sans limites, qui s'étendaient de tous côtés, couvertes d'une herbe touffue et jaunâtre et qui, agitée par la brise, ressemblait à des champs de blé mûr; au coucher du soleil nous traversâmes la rivière Matzuarin, fleuve insignifiant. Nous campâmes sur la rive nord, et le matin suivant nous poursuivîmes notre voyage en traversant une contrée tout à fait semblable, avec la différence pourtant qu'il s'y trouvait des bouquets de mimosa épineux.

Ce jour-là nous fûmes assaillis par un essaim de sauterelles qui se reposaient pendant la nuit et couvraient le gazon et les grands arbustes. Les sauterelles fournissent une nourriture saine et abondante

à l'homme, aux oiseaux et à toute espèces d'animaux : les vaches, les chevaux, les lions, les chacals, les hyènes, les antilopes, les éléphants, etc., etc., les dévorent avidement. Nous rencontrâmes une bande de Battapis qui en faisaient une ample récolte. La gelée très-forte, engourdissant les ailes de ces insectes, les mettait hors d'état de s'envoler avant que le soleil vînt leur rendre leurs forces.

Comme j'avais de la peine à me procurer assez de nourriture pour mes chiens, Isaac et moi nous prîmes une grande couverture que nous étendîmes sous un buisson dont les branches pendaient jusqu'à terre sous le poids des sauterelles ; nous secouâmes l'arbuste, et il en tomba en un instant plus que je ne pus en porter sur mon dos. Nous les fîmes rôtir pour nous et pour les chiens.

Peu après le lever du jour, je vis les sauterelles se développer vers l'ouest en épais nuages, semblables à de la fumée ; mais, le vent ayant tourné, elles revinrent de notre côté et passèrent par-dessus nos têtes en obscurcissant positivement le soleil pendant quelque temps. Le soir je continuai à cheminer au clair de la lune et je fis halte à quelques milles de Motito, kraal fort étendu de Battapis, tribu de Béchuanas.

X

Motito. — Les tribus béchuanas. — Bakatla. — Le docteur Livingstone. — Chasse au rhinocéros. — Les Béchuanas. — Le gros-bec apprivoisé. — Le lac mystérieux. — Les Zèbres. — Bakatla. — Le docteur Livingstone. — Départ pour Bamangwato. — Les buffles. — Chasse aux buffles. — Les baboins. — Poursuite d'un rhinocéros. — Mœurs des rhinocéros. — Les rhinocéros. — Les élans. — Je me perds dans la forêt.

Je dételai de bonne heure le 17 à Motito, où je fus gracieusement reçu par M. Loga et M. Edward. Le premier était un missionnaire français stationné à Motito, et le second un missionnaire anglais de Mabotsa. Il y avait à cette station un autre missionnaire français appelé M. Lemue, mais il était absent. Comme me voici arrivé aux limites méridionales des

vastes régions de l'Afrique du sud, habitées par de nombreuses tribus de Bechuanas, il va être nécessaire, avant d'aller plus loin, d'esquisser leurs mœurs et leurs coutumes. Ce sont des hommes gais, intelligents et remarquables pour leur bonne humeur; ils sont bien forts quand ils n'ont pas été affamés dans leur jeunesse. Ces indigènes ont des traits agréables, de très-beaux yeux et de belles dents; leurs cheveux sont courts et laineux, et leur teint d'une nuance cuivrée assez claire.

Chacune des tribus habite des kraals; leurs wigwams sont bâtis de forme circulaire et couverts avec de longues herbes. Le plancher et les murailles en dedans et en dehors sont plâtrés d'une matière composée de terre glaise et de bouse de vache; le seuil par lequel on y pénètre à environ trois pieds de haut et deux de large. Chaque wigwam est entouré d'une haie d'osier treillagé, et le kraal entier est enceint d'une forte barrière de *wait-a-bit-thorns*, qui le protége contre l'invasion des lions et autres animaux.

Le costume des hommes consiste en un « kaross », sorte de manteau de peau, qui est gracieusement suspendu à leurs épaules; il y a un autre vêtement appelé « tsicha », qui entoure leurs reins et qui est aussi fait de peau. Ils ont aussi de simples sandales de peau de buffle ou de girafe, et sur les bras et les jambes des ornements de cuivre jaune et de cuivre rouge de dif-

férents desseins qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes portent aussi quelques rangs de perles autour de leur cou et de leurs bras, sans compter plusieurs autres accessoires, dont la plus grande partie passe pour posséder le charme puissant de préserver de tout malheur.

L'un est un petit os creux dans lequel ils soufflent lorsqu'ils sont en danger; un autre est une collection de dés d'ivoire qu'ils agitent dans la main et lancent à terre pour vérifier si une entreprise qu'ils méditent doit être heureuse. Ils portent aussi une masse de petits bouts de racines ou d'écorces qui sont des remèdes salutaires; et certains se servent de boîtes de calebasses faites d'une excessivement petite espèce de courges qu'on fait croître de la forme d'une bouteille. Ils ne s'aventurent jamais sans leurs armes, qui sont un bouclier, une poignée d'assagais, une hache de combat et une massue.

Les boucliers sont faits avec le cuir du buffle ou de la girafe : chez quelques tribus ils sont ovales; chez d'autres ils sont ronds. L'assagai est une espèce de toute petite lance ou javelot, d'environ six pieds de long, dont le dard est en bois; quelques-uns de ceux-là ne sont faits que pour être lancés, et un guerrier habile perce un homme de part en part à cent toises. D'autres servent à poignarder. Les lances de ceux-ci sont plus fortes, les dards plus courts et plus épais; ils sont en usage surtout chez les tribus plus éloignées

dans les terres. Leurs haches de combat ont une forme élégante ; leur lance est triangulaire, et le manche est confectionné avec une corne de rhinocéros.

L'occupation des hommes est la guerre ou la chasse, comme aussi la tannerie des peaux de bêtes fauves. Le costume des femmes se compose d'un kaross tombant des épaules et d'un jupon court en peau de pollah ou de toute autre espèce d'antilope. Leur cou, leurs bras, leur tour de taille et le bas de leurs jambes sont surchargés d'une multitude de rangs de perles de toutes sortes de couleurs ajustés avec goût. Les femmes s'occupent principalement de cultiver les champs et les jardins, où elles font croître du blé, des courges et des melons d'eau ; elles font aussi la moisson et la mouture du grain. Les hommes et les femmes vont nu-tête. Leurs cheveux sont oints de sibilo qui est une composition qui brille, sorte de mélange de graisse et d'un minerai gris étincelant qui a l'apparence de mica.

Certaines tribus se badigeonnent le corps avec de la graisse et de la terre rouge, ce qui les fait ressembler aux Indiens des Florides. Presque toutes les tribus possèdent du bétail. Les hommes seuls s'occupent à le soigner et à le traire. Il n'est jamais permis à une femme de mettre le pied dans un castle-kraal. La polygamie est autorisée. Un homme peut avoir autant de femmes qu'il lui plaît ; cependant il faut qu'il achète la femme.

Dans les tribus riches, le prix d'une femme est de dix têtes de bétail ; parmi les plus pauvres on la paye avec plusieurs bêches. Ils fabriquent eux-mêmes ces instruments, les fixent au bout d'un long manche et s'en servent comme nos laboureurs se servent de la houe. On voit de longues troupes de femmes bêchant ensemble dans les champs en chantant des chansons et battant la mesure avec leurs bêches.

Le chef de Motito se nommait Motchuaro et il était subordonné au grand chef Mahura. Il désirait beaucoup me voir rester un jour avec lui pour faire un marché de plumes d'autruches et de kaross ; mais, pressé d'avancer, je me remis en route l'après-midi et je marchai jusqu'à minuit ; puis je campai dans une immense forêt de camaldores séculaires. Je n'en avais encore jamais vu d'aussi beaux en Afrique.

Chaque arbre était pittoresque ; tous se détachaient par groupes, comme les chênes dans un parc anglais. Beaucoup de ces arbres était habités par des colonies entières de gros-becs apprivoisés, dont les singulières habitations surchargeaient les branches. Ces étonnants oiseaux, qui ont à peu près l'aspect et la dimension d'un verdier anglais, construisent leurs nids et vivent en communauté sous le même toit. Toute cette construction étant faite de gazon sec ressemble, à quelque distance, à une vieille cotte perchée sur un arbre. Ils s'introduisent par-dessous dans leurs nids,

qui sont côte à côte. Lorsqu'on les regarde d'en bas, ces nids ressemblent à une ruche.

Le matin suivant, nous nous remîmes en marche à travers la forêt ; la route était pénible, car c'était du sable doux et sec. Au bout de six milles, en sortant de la forêt, nous entrâmes de nouveau dans une contrée découverte où poussaient cependant en certains endroits des arbrisseaux, et dans d'autres du gazon seulement. Au bout d'une heure nous arrivâmes à Little-Choos, grande saline où nous trouvâmes de l'eau dans un puits artificiel pour nous-mêmes et pour notre bétail.

Là les naturels me dirent que, tout à fait à l'ouest de Bakatla, il y avait un lac mystérieux. Les gens de Bamangwato affirmaient au contraire qu'il était situé à cent cinquante milles au nord, et, en m'indiquant sa position, ils désignaient le nord-ouest. Ils prétendaient, en outre, que les naturels qui habitaient les rives avaient des canots ; que ses eaux étaient salées ; que tous les jours elles se retiraient des bords, puis revenaient, ce qui me fit supposer que ce lac, quel qu'il fût, avait un flux et un reflux.

A trois heures après midi nous attelâmes et marchâmes jusqu'à minuit dans un pays désert et sablonneux. Dans le voisinage de Choos nous passâmes près d'une longue enfilade de piéges à gibier, qui étaient creusés en forme de croissant et occupaient une étendue d'environ un quart de mille. Nous attei-

gnîmes, le jour d'après, Loharou, endroit désolé et insignifiant, et, le 20, nous voyageâmes dans une région de pays plat, couvert de buissons détachés.

Les plaines sont ici nues et découvertes; elles ressemblent au paysage du sud de Wher. En avançant plus au midi, je trouvai cette ressemblance encore plus forte, car il y avait des savanes sans bornes, peuplées à profusion de bless-boks et de wild-beasts. Comme je galopais auprès d'une bande de zèbres, ma monture posa son pied dans un trou, et, en tombant de ce côté sur mon mollet droit, me le contusionna si fort que je fus hors d'état de marcher pendant plusieurs jours.

Vers midi nous nous remîmes en route et arrivâmes dans la soirée à Great-Coos, grande saline alors pleine d'eau. Là je trouvai, pour la première fois, les os et le crâne d'un rhinocéros. Mon interprète m'assura que depuis bien longtemps ces animaux avaient déserté ces parages; mais bientôt il fut bien surpris de reconnaître des traces fraîches près de la fontaine. Nous continuâmes à marcher, et nous entrâmes le 22, dans un pays tout à fait différent.

Aux plaines sans bornes succédaient des forêts sans limites, composées d'arbres et de buissons nains; le terrain, légèrement accidenté, était tapissé de hautes herbes et de plantes aromatiques. La vieille route charretière, peu fréquentée, que nous suivions, paraissait être le sentier de prédilection d'une troupe

de lions, car l'empreinte de leurs larges pattes s'y trouvait d'un bout à l'autre. Au coucher du soleil nous campâmes sur le Siklagol-River, fleuve alors à sec; mais, en creusant un peu, son lit nous faisait jaillir de la belle eau de source. Comme nous avions besoin de viande, ma meute affamée étant prête de mourir d'inanition, je résolus de faire reposer mes bœufs pendant la journée du lendemain et d'aller chasser l'élan. On remarquait des traces de ces animaux tout autour de notre camp.

Le matin du 23 je montai à cheval et me dirigeai vers l'est avec deux piqueurs et un cheval. Le pays ressemble à un interminable parc, et était orné d'une succession non interrompue d'arbres majestueux isolés ou d'arbres nains amassés par groupes. A l'exception de quelques prairies florissantes, tel est l'aspect général de toute la contrée, depuis Siklagol jusqu'aux montagnes de Bakatla.

Le 31 nous arrivâmes à la chaîne de Kurrichane, et, l'ayant traversée, nous voyageâmes à travers une belle vallée pendant trois milles, jusqu'à ce que nous eussions atteint une gorge dans les montagnes, laquelle communique avec la grande vallée de Bakatla. Dans cette gorge coulait un fleuve dont les eaux étaient limpides comme du cristal ; notre route longeait ses bords, pratiquée sous d'énormes blocs de granit et des quartiers de roches qui menaçaient à chaque instant d'anéantir nos chariots.

Nous suivîmes la rive du fleuve pendant un demi-mille et arrivâmes à Mabotsa, kraal de Mosielely, roi des Bakatlas, tribu des Béchunas, où je fus obligeamment reçu par le docteur Livingstone, le missionnaire résidant. La vallée de Bakatla est un des plus admirables sites d'Afrique. C'est un large terrain uni, qui s'étend de l'orient à l'occident et qui est borné à l'horizon par de pittoresques montagnes de rochers dont les cimes sont richement boisées. Dans quelques endroits le sol est paré de bosquets ou bouquets d'arbres dont rien n'égale la beauté et la variété; dans d'autres le pays est découvert et tapissé de verdure magnifique. Toute la portion de la vallée en face de la ville est cultivée par les femmes de Bakatla, et une multitude de champs de blé fort étendus se développent au nord du kraal. On venait de terminer la moisson depuis peu, mais il restait encore dans les champs une belle récolte de courges et de melons d'eau.

Le lendemain était un dimanche : j'assistai au service divin dans une église provisoire bâtie par les missionnaires. Je m'amusai beaucoup à cette occasion à constater les progrès de la civilisation sur le costume des Bakatlas. Tous ceux qui étaient parvenus à se procurer un article d'ajustement européen s'en étaient parés; les uns avaient des pantalons sans chemises et d'autres des chemises sans pantalons.

Le 2 juin, il soufflait de l'Océan, du côté du sud,

un vent très-fort, et ce fut le jour le plus froid que j'eusse encore passé en Afrique.

Le matin, Mosielely, accompagné de beaucoup de personnages de sa noblesse, vint me voir. Un certain nombre d'individus de sa tribu me demandèrent du tabac avec instance. Le chef avait l'air doux, mais peu majestueux. Un de ses généraux, Siénis, était un vieux guerrier très jovial à l'œil vairon et au visage marqué de la petite vérole; il avait tué à la guerre vingt hommes de sa propre main et portait une marque d'honneur consistant en une ligne tatouée sur les côtes pour chaque homme abattu par lui.

Mosielely me fit présent d'une outre de lait aigre et me pria de m'arrêter sur son territoire quelques jours afin de trafiquer avec moi. Je lui répondis que, pour le moment, j'étais très-pressé de gagner la terre des éléphants, mais que je m'arrêterais volontiers à mon retour. Ceci parut contrarier vivement Sa Majesté, qui désirait troquer des peaux contre des fusils et des munitions; mais j'étais décidé à n'échanger mes mousquets que contre de l'ivoire, et dans ce moment-là Mosielely n'en avait pas.

Les Bakatlas travaillent beaucoup le fer; ils fabriquent différents articles dont ils appprovisionnent les tribus voisines : ils tirent leur minerai des montagnes environnantes et le fondent dans des creusets. La plus grande partie du métal est gaspillée, car ils ne conservent que le plus pur. Ils emploient une sorte

de double soufflet fait avec des sacs de peau. Le vent passe par deux tubes faits de deux cornes d'oryx. La personne qui souffle s'en acquitte en prenant de chaque main un des sacs. Le marteau et l'enclume sont deux pierres. Malgré cela leurs lances, leurs haches de combat, assagais, couteaux, aiguilles, etc., sont habilement confectionnés. Les hommes de cette tribu fabriquent aussi de grands bols qu'ils taillent dans du bois très-dur. L'outil dont ils se servent pour ce travail est un petit ustensile qui ressemble à une doloire de charpentier.

Le docteur Livingstone m'apprit que le gibier était abondant de tous côtés au nord de Bakatla, et il m'assura que des bandes d'éléphants fréquentaient le territoire des chefs voisins, et passaient souvent la moitié de l'été dans un district, mais que, dans cette saison, il ne croyait pas qu'il y eût des éléphants dans les forêts adjacentes. Dans une contrée éloignée et peu connue, au delà de Bamangwato, territoire de Sicomy, les naturels m'affirmèrent que les éléphants abondaient toujours, et que par conséquent j'avais la perspective de troquer mes mousquets contre de l'ivoire.

Cela me détermina à ne perdre mon temps nulle part, quelque belle occasion qui se présentât à moi de chasser d'autre gibier. Mon hôte m'avertit cependant que j'éprouverais des difficultés considérables pour atteindre Bamangwato, puisqu'il n'y avait pour me gui-

der ni chemin ni sentier. Le seul espoir que je pusse avoir d'y parvenir dépendait de la possibilité que je pouvais avoir de me procurer des guides béchuanas chez Cauchy qui était le chef tributaire d'une portion de la tribu des Baquamas. Cet homme résidait alors dans un endroit appelé Booby, situé à environ 80 milles au nord-est de Bakatla. Il serait me dit-on impossible de s'aventurer sans ces guides, car l'eau était rare et à des distances éloignées. Il était pourtant à craindre que Cauchy ne me les refusât, car la politique invariable des chefs africains est d'empêcher les voyageurs de pénétrer plus loin que leur territoire.

Bamangwato est à 200 milles au nord plus loin que Bakatla, dont il est séparé par de hautes montagnes, en apparence inaccessibles, par des déserts sablonneux et d'immenses forêts vierges. Isaac commençait déjà à se décourager ; il fit une foule d'objections pour me dissuader de me porter en avant, et me conseilla de chasser plutôt sur le territoire de Sichely, chef suprême des Baquamas, environ à cinquante milles de Bakatla, où il m'affirma que je trouverais des éléphants. Voyant que j'étais inexorable, il voulut demander son congé, et le docteur Livingstone eut grande peine à le décider à m'accompagner.

Le 3 je dis adieu à mon bienveillant ami le docteur et partis pour Bamangwato, accompagné d'une bande nombreuse d'hommes de Bakatla et de deux Baquamas qui me suivaient dans l'espoir d'avoir de

la viande, car on leur avait assuré que j'étais un adroit chasseur. Les Béchuanas aiment beaucoup la viande; ils prétendent que c'est la nourriture qui convient aux hommes; le blé et le lait sont destinés aux femmes. Ils parviennent rarement eux-mêmes à obtenir du gros gibier, aussi ils ont beaucoup de respect pour ceux qui savent tuer pour eux beaucoup de venaison, et ils feront de longs voyages à leur suite dans ce but-là. Nous nous dirigeâmes vers l'orient en explorant la délicieuse vallée de Bakatla, au travers de clairières verdoyantes et de futaies d'arbres séculaires.

J'avais fait peu de chemin dans cette vallée lorsque je me trouvai en présence d'une troupe de wild-beasts et de bless-boks; puis je vis en même temps une bande de sept buck-koodoos majestueux, arrêtés sur le penchant d'une montagne très-haute, au-dessus de ma tête. En essayant de forcer ceux-ci, je fis lever une troupe de gracieux pallahs et une autre de zèbres, qui s'enfuirent bruyamment et dérangèrent ma chasse des koodoos. Après tout cela je vis un grand troupeau de buffles se reposant sous un massif de mimosas; j'attachai mon cheval à un arbre, je marchai sur eux, et je tuai le doyen du troupeau, qui, à l'ordinaire, conduisait toute la bande.

Le 4, de bonne heure, nous continuâmes notre route vers Booby. Nos chariots étaient toujours suivis d'une notable quantité de sauvages. L'aspect sé-

duisant de la contrée m'engagea bientôt à chasser, chemin faisant, dans les montagnes de l'ouest; aussi je montai à cheval et me fis accompagner par Isaac, qui montait un bon cheval et portait ma lourde carabine hollandaise. Deux Béchuanas nous suivaient, conduisant quatre de mes chiens. Après avoir traversé un joli petit bois, j'atteignis une petite rivière limpide dont les bords, piétinés par toutes sortes de gibier de grosse espèce, offraient principalement les traces visibles de buffles et de rhinocéros. Nous suivîmes la voie d'une troupe de buffles, et, prenant un sentier fait par ces animaux dans un défilé au travers des collines, nous sortîmes du taillis et vîmes de l'autre côté de la vallée qui s'étendait devant nous une troupe d'environ dix buffles mâles.

J'essayai de les surprendre, mais j'en fus empêché par de nombreuses cavalcades de zèbres qui nous aperçurent, et qui, en galopant devant nous, leur donnèrent l'éveil. J'ordonnai aux Béchuanas de lâcher les chiens, et, donnant de l'éperon à Colesberg, que je montais pour la première fois depuis l'affaire de la lionne, je pris chasse, et, en courant à toute bride, je pus tirer deux coups de côté sur le dernier buffle. Malgré cela l'animal continua sa course, mais je le séparai promptement de la troupe ainsi que deux autres. Comme ma carabine était lourde, je ne pus la recharger à cheval; toutefois je les suivis, espérant les mettre aux abois. En traversant un bocage d'ar-

bres épineux, je perdis de vue le buffle blessé, qui avait tourné court en revenant sur ses pas, fait assez ordinaire lorsqu'ils sont atteints. Je courus au grand galop pendant deux milles après les autres ; j'étais à cinq toises de leurs larges croupes et je sentais dans ma figure l'odeur particulière à la race bovine.

J'espérais à chaque instant qu'ils s'arrêteraient et me donneraient le temps de recharger ; mais ils n'y étaient point disposés. A la fin, voyant que j'avais de l'avance sur eux, j'accélérai ma course, et, me trouvant devant eux, je me portai en face du plus beau mâle afin de le forcer à rester en arrêt; sur quoi il s'élança à l'instant vers moi avec un rugissement étouffé semblable à celui du lion. Colesberg l'évita avec adresse, et le taureau continua à fuir. Le terrain devenait rocailleux, la forêt impraticable; il était clair que les buffles regagnaient une retraite sûre. Je parvins avec peine à ne pas les perdre de vue, les suivant de mon mieux au milieu des ronces et des épines.

Isaac venait après moi à quelques centaines de toises, me criant sans relâche, de toutes ses forces, d'abandonner la poursuite, ou que je me tuerais. Enfin les buffles s'arrêtèrent tout à coup et restèrent en arrêt dans un fourré à vingt toises de moi. Sautant à bas de ma monture, je rechargeai à la hâte les deux coups de ma carabine, et je finissais à peine quand Isaac arriva et me demanda ce que les buffles étaient

devenus. Il était loin de les croire à vingt toises de lui. Je lui répondis en ajustant ma carabine devant le nez de mon cheval, et je tirai aussitôt à droite et à gauche mes deux coups sur mes deux animaux.

Ils m'attaquèrent alors tête baissée avec un rugissement étouffé; je me jetai en un clin d'œil derrière un massif de buissons épineux; mais les violents efforts que fit Isaac pour pousser son cheval lui ayant fait perdre l'équilibre, et les sangles ayant cédé en même temps, lui, sa selle et la grande carabine hollandaise tombèrent par terre en même temps avec un bruit sonore, et juste sur le chemin des animaux en furie. Heureusement deux des chiens nous avaient rejoints, et, en faisant face aux buffles, ils détournèrent leur attention et le sauvèrent sans doute par là d'une mort immédiate. Les buffles adoptèrent alors une autre position dans le fourré : ils étaient tous deux grièvement blessés; on voyait de larges mares de sang sur le sol où ils s'étaient d'abord arrêtés. Les chiens m'aidèrent vaillamment, et peu après les deux nobles taureaux rendirent le dernier soupir. En mourant les deux bêtes poussèrent à plusieurs reprises un gémissement sourd et prolongé. Je me suis convaincu plus tard que telle est l'habitude invariable du buffle lorsqu'il expire.

Je fus surpris de la dimension et de la vigoureuse apparence de ces animaux. Leurs cornes me rappelèrent la rugosité d'un tronc de chêne; chacune

avait plus d'un pied de large à sa naissance. Ensemble elles formaient au crâne un bouclier massif impénétrable; elles descendaient horizontalement et ombrageaient complétement les yeux de ces animaux et leur donnaient l'aspect le plus féroce et le plus sinistre qui se pût imaginer. En retournant aux chariots j'abattis un cerf sassayby et un magnifique vieux mâle pallah.

L'après-midi, de bonne heure, j'expédiai deux hommes, avec un cheval de bât, pour m'apporter la plus belle des deux têtes de buffle. Elle était si pesante que deux hommes robustes eurent de la peine à la soulever de terre. En apprenant mon succès, les Béchuanas qui m'avaient accompagné saisirent leurs assagais et s'empressèrent d'aller s'emparer de la viande. Dès ce moment je ne les revis plus. Les deux Baquamas restèrent avec moi. Ils avaient formé un complot avec mon interprète, pour m'empêcher de pénétrer dans Bamangwato. Isaac ne put oublier de sitôt son aventure avec les buffles. Le soir, en causant près du feu, il annonça à tous que j'étais fou et que ceux qui me suivaient couraient aveuglément à leur perte.

De bonne heure, le 5, je continuai ma route au milieu d'un admirable pays où l'eau abondait. De superbes montagnes et collines boisées s'etendaient de tous côtés; quelques-unes de ces montagnes étaient très-majestueuses, et leurs sommets bordés de préci-

pices profonds et de parapets de roches escarpées qui servaient de demeure à des colonies entières de babouins à la face noire. Ces animaux tout étonnés de voir des importuns d'une nouvelle espèce envahir leurs domaines, descendirent à loisir les flancs rocailleux de leur demeure aérienne pour contempler de près notre caravane. Après avoir franchi neuf milles, je rangeai mes chariots sur le bord d'un petit ruisseau où se trouvaient de nombreuses traces de gros gibier. Je découvris, dans le lit du fleuve, la peau écailleuse d'un manis récemment dévoré par un oiseau de proie.

Cet animal extraordinaire, dont les habitudes se rapprochent de celles du hérisson, a environ trois pieds de long, et il est entièrement couvert d'une sorte de cotte de mailles composée de larges et dures écailles, de la forme et de la dimension de feuilles d'artichaut. Celles-ci se recouvrent l'une l'autre d'une manière très-curieuse. La queue est large et également couverte d'écailles. Lorsque le manis est surpris, il se roule en boule et se défend par son inertie. On le rencontre dans tout l'intérieur de l'Afrique méridionale, mais il est rare et j'en ai rencontré très-rarement.

Le 4 juin je vis pour la première fois un superbe rhinocéros : c'était une femelle énorme, toute blanche et accompagnée de son veau : ils se tenaient dans un buisson d'épines. Elle eut vent de mon approche et s'enfuit aussitôt parmi les ronces. Le veau cou-

rait le premier, ce qui est leur habitude invariable; la mère, qui le suit, guide ses pas en appuyant contre ses côtés sa corne, qui a, en général, trois pieds de long. Mon cheval s'effraya beaucoup d'abord, intimidé qu'il était par l'étrange aspect du « chukura » ; mais, à l'aide du jambok et de mes éperons, je parvins à le décider à poursuivre. Bientôt le sol devint meilleur et je me trouvai sur la même ligne qu'elle. Je tirai au galop et lui logai une balle dans l'épaule. Le rhinocéros continua à courir ; le sang coulant de sa blessure, elle atteignit promptement un inexpugnable asile de ronces où je ne pus la suivre, et je la perdis sur-le-champ.

Peu après je rencontrai un rhinocéros mâle noir que je suivis pendant vingt toises ; mais en apercevant l'animal s'avancer, et sachant bien qu'un coup tiré de face ne serait pas mortel, je me jetai derrière un buisson. Néanmoins le monstre m'attaqua avec impétuosité, soufflant bruyamment et tournant autour du buisson pour me débusquer. Si son activité avait égalé sa laideur, mes pérégrinations se fussent arrêtées là : grâce à mon extrême agilité, j'eus enfin le dessus. Le rhinocéros resta quelque temps à me regarder à travers les branches, puis une bouffée de mon haleine l'ayant atteint, il s'effraya, et tout en soufflant et en relevant avec défi sa ridicule queue, je le vis se retourner et il me laissa maître du champ de bataille.

Il y a dans l'Afrique du sud quatre espèces de rhinocéros que les Béchuanas distinguent ainsi : le « boselé »

ou rhinocéros noir, le « keitloa » ou le rhinocéros noir à deux cornes, le « muchacho » ou rhinocéros blanc ordinaire, et le « kobaoba » ou le rhinocéros blanc à longues cornes. Les deux espèces de rhinocéros noirs sont très-dangereuses : ils se précipitent impétueusement et sans être attaqués sur ce qui attire leur attention. Ils n'engraissent jamais beaucoup ; leur chair est dure, et les Béchuanas n'en font pas grand cas. Ces bêtes n'ont pas d'autre nourriture que les branches épineuses des « wait-a-bet-thorns. » Leurs cornes sont bien plus courtes que celles des autres espèces ; elles dépassent rarement une longueur de dix-huit pouces, et sont très-bien polies à force d'être frottées contre les arbres. Leur crâne est très-singulier ; son mérite le plus saillant est une ossification d'une prodigieuse épaisseur qui se prolonge jusqu'au-dessus des narines.

C'est sur cette massive base qu'est plantée la corne, qui n'est point adhérente au crâne ; elle ne tient que par la peau et on peut la séparer de la tête avec un couteau bien affilé. Elle est dure et d'une entière solidité d'un bout à l'autre. C'est un bel objet pour la confection de différents articles, tels que des tasses à boire, des maillets, des carabines, des manches pour les outils de tourneurs, etc., etc. Cette corne peut obtenir le poli le plus parfait. Les yeux du rhinocéros sont petits et étincelants, et il ne découvre pas facilement le chasseur s'il n'est pas sous le vent. Sa peau est

extrêmement épaisse ; il n'y a que les balles de fer pointues qui puissent la traverser.

Pendant le jour on trouve le rhinocéros endormi ou nonchalamment étendu dans quelque coin retiré de la forêt ou au pied d'une montagne abritée du soleil par quelque bosquet de mimosas dont les branches font parasol. Le soir, l'animal commence à rôder et il explore un grande quantité de terrain : de neuf heures à minuit, il se rend d'ordinaire aux fontaines, et c'est dans ces moments-là qu'on peut le chasser avec le plus de succès et le moins de danger.

Le rhinocéros noir est sujet à des paroxysmes de rage sans cause ; il laboure la terre de sa corne sur plusieurs mètres et attaque de grands buissons avec une furie sans pareille ; il s'acharne sur ces objets pendant des heures entières, reniflant et soufflant bruyamment, et le plus souvent il ne les quitte qu'après les avoir mis en pièces. Beaucoup de chasseurs, et moi dans le nombre, supposent que le rhinocéros est l'animal auquel Job fait allusion au chapitre XXXIX, versets 10 et 11, où il est écrit : « Ne peux-tu lier l'unicorne avec sa harde dans les sillons ? ou doit-il dévaster les vallées après toi ? Te fieras-tu à lui parce que sa force est grande, ou lui laisseras-tu faire ta besogne ? »

Il est évident qu'il est ici question d'un animal de force supérieure et de caractère indomptable, traits distinctifs du rhinocéros. qui aime passionnément à se

vautrer dans la boue et son cuir grossier en est toujours couvert. Les deux espèces de rhinocéros noirs sont plus petites et plus alertes que les blanches, et elles sont si agiles qu'un cheval portant un cavalier peut rarement les atteindre. Les deux autres de rhinocéros blancs sont si semblables dans leurs mœurs qu'une description suffira pour toutes deux. La principale difference gît dans la longueur et dans la position de la corne antérieure. Celle du « muchacho » varie de deux à trois pieds de long et a la pointe en arrière, tandis que cette corne chez le « kobaoba » dépasse souvent quatre pieds et pointe en avant à 45 degrés du nez. La corne postérieure des deux espèces a rarement plus de six à sept pouces de long. Le « kobaoba » est le plus rare des deux. On le trouve très-avant dans l'intérieur, principalement à l'est du Limpopo ; ses cornes sont précieuses pour faire des baguettes de fusil.

Ces deux espèces de rhinocéros atteignent des proportions colossales. Après l'éléphant, le « kobaoba » est le plus grand de la création. Il ne se nourrit que d'herbe et acquiert beaucoup de graisse ; sa chair est excellente : on la préfère au bœuf ; il est beaucoup plus doux et plus inoffensif que les rhinocéros noirs, et attaque rarement celui qui le poursuit. Son agilité est très-inférieure à celle des autres espèces, et une personne bien montée peut le joindre et tirer sur lui. Sa tête est d'un pied plus longue que celle du « boselé ». Il porte

en général le front bas, tandis que le « boselé », quand on le surprend, le porte très-haut, ce qui lui donne un air impertinent et provocateur. Contrairement aux éléphants, les rhinocéros ne se réunissent jamais par troupeaux ; on les rencontre seuls ou par couples. Dans les districts où il afflue, on peut en trouver trois, jusqu'à six en troupeaux ; j'en ai même une fois rencontré une douzaine assemblés sur un paturage nouveau ; mais ces cas-là ne se présentent pas souvent.

Quand j'eus vu que les rhinocéros abondaient dans le voisinage, je résolus de faire halte un jour pour chasser. Le 6 je déjeunai de bonne heure et me dirigeai au sud-est avec les deux Baquamas. Ils me conduisirent le long du pied des montagnes, à travers des vallons boisés et des clairières très-découvertes, et nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres énormes. Là nous trouvâmes à profusion la trace de gros gibier et fîmes lever des troupeaux des espèces les plus communes. A la fin j'aperçus un vieil élan mâle arrêté sous un arbre ; c'était le premier que je voyais et c'était un bel échantillon. Il avait six pieds de haut à partir de l'épaule. En nous voyant il partit au galop, sautant par-dessus des troncs d'arbres pourris qui obstruaient sa route, mais il réduisit bientôt son allure au trot. Je le perdis deux fois de vue dans le fourré, et il s'en fallut de peu qu'il ne m'échappât. A la fin, le sol étant plus uni, j'arrivai à quelques toises derrière lui. Des flots d'écume découlaient de sa bouche ; une abon-

dante sueur avait donné à sa peau grise ordinairement lisse une teinte bleu cendré. Les larmes tombaient de ses grands yeux noirs, et il était évident que l'élan sentait sa dernière heure venir.

Je mis ma carabine à l'épaule et tirai au galop. Il reçut par derrière une blessure mortelle. J'aiguillonnai mon cheval, et passant roide sur son flanc droit je déchargeai mon second coup derrière son épaule. Soudain l'élan chancela un instant et roula dans la poussière. Ce magnifique animal est certes le plus grand de toutes les antilopes. Il excède en dimensions le plus énorme bœuf, et acquiert facilement un prodigieux développement : il est souvent surchargé de graisse. Sa chair est excellente et justement estimée bien plus que toutes les autres, car elle a une douceur particulière, et elle est tendre et bonne à manger aussitôt que la bête vient d'être tuée. De même que le gems-bok, l'élan peut se passer d'eau ; il fréquente les confins du grand désert de Kalahari, en troupeaux qui varient depuis dix jusqu'à cent têtes. On en rencontre aussi beaucoup dans tous les districts de l'intérieur où j'ai chassé.

Comme d'autres espèces de daims et d'antilopes, on trouve souvent les vieux mâles réunis séparément des femelles, et une troupe de celles-ci, lorsqu'elles sont en bon état, peut se comparer à un troupeau de bœufs à l'engrais.

L'élan est moins rapide que toutes les autres anti-

lopes, et un cavalier habile peut l'amener à son camp d'une grande distance. J'ai souvent employé ce procédé; je choisissais la plus belle bête du troupeau et je l'amenais à une portée de fusil de mes chariots, où je pouvais facilement la dépecer et en découper la viande, au lieu d'avoir la peine de l'envoyer chercher par mes hommes avec un cheval de bât. J'ai vu mille fois un élan tomber roide mort à la fin d'une chasse prolongée, eu égard à ses dispositions pléthoriques. La peau de l'animal que je venais de tuer exhalait, ainsi que celle de toutes les antilopes, un délicieux parfum d'herbes aromatiques.

Mais revenons à mon récit. Les deux Baquamas parurent bientôt; ils étaient ravis de mon succès, et, après avoir allumé du feu, ils firent rôtir quelques tranches d'élan sur des charbons. Je m'en préparai moi-même une, et, après l'avoir mangée, je retournai à mes chariots. Les chiens eurent leur large part de la bête et m'aidèrent, le même après-midi, à tuer un rhinocéros blanc. Je l'échappai belle en cette occasion, car l'animal, se trouvant acculé à une source d'eau, se retourna pour m'attaquer. Je galopai côte à côte avec lui et lui fis une cruelle blessure à l'épaule. Peu après il s'arrêta dans le lit desséché d'une rivière; je mis pied à terre afin de recharger mon fusil, mais avant que j'eusse fini l'animal était reparti. Je le suivis ajustant mes capsules tout en courant; je tirai au galop et lui lançai une balle qui pénétra près du cœur; en

recevant ce coup, il chancela ; des torrents de sang coulèrent de sa bouche et de ses blessures, et, roulant à terre, il expira comme font tous les rhinocéros, c'est-à-dire en poussant dans le dernier râle de l'agonie un son perçant.

Le chasse m'avait conduit au pied d'une haute montagne, la plus élevée de tout le pays, que les Béchuanas appelaient la montagne des Aigles. J'en fis le tour, et j'eus la satisfaction de voir des vautours qui volaient devant moi au-dessus de la forêt, preuve certaine que l'élan que j'avais tué dans la matinée n'était pas éloigné. J'appelai à haute voix Carollus, qui me répondit à l'instant. Insoucieux du sort de son maître, cet aimable personnage s'occupait tranquillement à préparer des morceaux de chair pour sa propre consommation. Cette nuit je dormis sous la voûte étoilée. Mon sommeil fut léger, mais tranquille. Aucun rêve douloureux, aucune angoisse ni préoccupation ne vinrent troubler le charme de mon repos.

XI

Chasse aux sangliers. — Les girafes. — Conspiration des naturels afin de m'empêcher d'avancer. — Magnifique paysage. — Défilé de Sesétuble. — Mort d'un lion — Arbres de l'Afrique méridionale. — Les hyènes. — Chasse aux girafes. — Ma première girafe. — Superstition des Béchuanas. — Kraal de Booby. — Une incantation.

Le 7 au matin, après avoir chargé le cheval de bât de viande et de graisse, je l'envoyai au camp, escorté par un Baquamas. Carollus et moi nous allâmes nous emparer de la corne du muchacho, que nous eûmes grand'peine à séparer de la peau malgré l'emploi d'un long couteau pointu; elle avait presque trois pieds de long et un pied de diamètre à sa base. Les lions avaient dévoré la majeure partie du rhinocéros; à

notre approche ils s'éloignèrent pourtant, laissant, comme de coutume, des débris de leurs crinières grises hérissées accrochés aux os rompus des côtes.

En retournant au camp je m'aperçus qu'Isaac avait poursuivi activement l'accomplissement de ses projets, car je vis tout d'abord à l'air de décontenance de mes gens que quelque chose préoccupait leur esprit. J'étais à peine assis près du feu qu'il s'approcha de moi d'un pas lent et sinistre et me demanda si j'avais appris la nouvelle. Quelle nouvelle? répondis-je : Il m'apprit alors que la veille au soir deux hommes du pays des Bamangwatos avaient passé près des chariots allant à Bakatla, pour donner avis à ceux de cette tribu de la prochaine arrivée des cruels guerriers matabilis, dont le chef puissant, Mosclékato, a été si habilement décrit par mon confrère en saint Hubert, le capitaine Harris. Ces hommes avaient dit que, quelques jours auparavant les Matabilis avaient attaqué et pillé diverses tribus béchuanas vers le nord, et qu'ils s'avançaient en ce moment à marches forcées pour dévaster le pays et massacrer les habitants.

Je compris parfaitement que c'était un conte inventé à plaisir pour m'empêcher de pénétrer plus avant, et, riant au nez d'Isaac, je lui assurai qu'il avait rêvé cela. A cela il répondit : — Bien, vous ne voulez pas écouter mes conseils, lorsque je vous signale le danger, mais vous et vos hommes vous vous

repentirez un jour d'avoir méprisé mes avertissements.

Le 8 et le 9, nous poursuivîmes notre route au milieu d'une contrée charmante et très-romantique; nous nous dirigions vers Sesétable, défilé très-pittoresque et dangereux situé dans les hautes montagnes où prend sa source le Koulouleng, autrement dit la « rivière des sangliers sauvages », tributaire des Ngaterans.

Après déjeuner, je sortis à pied avec Isaac et gravis de hautes montagnes à l'ouest du défilé. J'y rencontrai toute une colonie de laboureurs et quelques klif-springers; je vis aussi pour la première fois des perroquets verts et des écureuils gris. Depuis que j'avais franchi les montagnes Kurrichanes, je trouvais les bosquets et les forêts remplis de magnifiques oiseaux au plumage plus ou moins éclatant et à la voix mélodieuse; mais, dans mes pérégrinations à l'intérieur des terres, mon attention était naturellement absorbée par la poursuite de gibier plus gros et plus important pour moi, aussi je ne pus jamais accorder à la gent emplumée qu'une faible admiration d'un instant.

Notre étape prochaine nous amena au dangereux défilé de Sesétable. Nous suivîmes les bords du fleuve, qui court en dansant le long de son lit rocailleux, formant une multitude de petits ruisseaux écumants et de chutes d'eau. Nous nous enfoncions dans cette gorge qui se rétrécissait, de telle sorte qu'il y avait à peine

de la place pour que le chariot pût rouler entre le bord escarpé et pierreux contenant l'onde brillante et la rude base de la montagne inaccessible qui s'élevait à notre gauche. De l'autre côté, à l'orient, la montagne qui formait le rempart du défilé s'élevait ras du ruisseau où sa base baignait, et formait un obstacle invincible. C'était une vallée déserte où personne n'avait jamais posé le pied, excepté les hôtes sauvages des forêts qui depuis un temps immémorial hantaient ces solitudes. D'énormes masses de granit nous empêchaient d'avancer, et, avant d'aventurer nos chariots, nous dûmes travailler une heure à les rouler de côté. Nous trouvâmes dans ce sentier difficile des traces visibles du passage de l'énorme troupeau de buffles que nos hommes avaient fait lever le matin, et, avant d'avoir atteint nos chariots qui nous abritèrent dans une étroite clairière à la jonction des deux fleuves, je tuai deux de ces animaux. Toute la nuit les lions et les hyènes continuèrent à hurler autour de nous et les chiens ne cessèrent pas d'aboyer.

Le lendemain matin le vent soufflait et il faisait froid ; je demeurai couché dans mon chariot plus longtemps que de coutume. Mes Hottentots avaient jugé à propos d'aller à la recherche du miel sous la conduite d'un « honey-bird baberd » ; environ vingt minutes après leur départ, j'entendis les bœufs qui accoururent au trot comme s'ils étaient poursuivis. Ils arrivèrent devant le chariot, et en levant la tête j'aperçus

une lionne qui les suivait à quelques toises; la minute d'après, son mâle, un lion à l'air vénérable, dont la crinière hérissée balayait le sol, parut sur l'herbe jaune en face des bœufs, attendant que sa femelle les mît en fuite. C'est ordinairement de cette manière que les lions attaquent les buffles. Heureusement les bœufs s'abstinrent de courir et les lions parurent surpris du calme de mes animaux. Je me levai vivement et poussai une clameur : ils se réunirent et se retirèrent ensemble sous un arbre touffu, à cent vingt toises. Les chevaux broutaient de mon côté, non loin des lions, qui alors parurent se concerter pour les attaquer; leur attention fut un instant divisée entre les chevaux et moi. Je saisis ma carabine cannelée, et courus jusqu'à vingt toises des lions : une fois là, derrière un arbre touffu très-commode où se trouvait une branche faisant la fourche, j'appuyai mon arme, je visai le vieux lion que je touchai à l'épaule. Les animaux me tournèrent le dos à l'instant en poussant des grognements furieux et disparurent entre les arbres.

Comme j'avais été très-calme en l'ajustant et que la branche fourchue avait assuré le canon, j'étais convaincu que le lion, s'il n'était pas mort, devait au moins être mortellement blessé. Je résolus prudemment de ne pas me mettre seul à sa recherche. Bientôt quelques-uns des miens revinrent avec les chiens : je leur contai ce qui venait d'avoir lieu, et nous nous mîmes à suivre la trace du monarque blessé. En arri-

vant à l'endroit où les lions avaient stationné, mes chiens aboyèrent avec fureur, regardant avidement de tous côtés ; leurs poils se hérissaient sur leur dos. Nous y trouvâmes du sang, et à mesure que nous avancions, au lieu de petites taches rouges nous rencontrions de larges marques sanglantes ; en approchant d'un buisson vert fort épais, à deux cents toises plus loin, mes chiens qui suivaient la marche s'élancèrent de côté en aboyant avec fureur ; j'en conclus que sa majesté était morte, et tournant avec précaution autour du buisson, j'eus la satisfaction de contempler un lion royal étendu sans vie sur le sol. Il était dans la force de l'âge, et possesseur de belles dents aiguës. Comme nous étions au cœur de l'hiver, sa peau était couverte d'une profusion de poils touffus, et l'abondance de sa crinière flottante surpassait en beauté tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Je me félicitai d'avoir acquis avec si peu de risques un si parfait échantillon de cette belle espèce. Mes hommes se mirent à l'œuvre à l'instant pour l'écorcher, et ce ne fut pas long.

Vers midi nous attelâmes et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil à travers une contrée sauvage et si primitive, que rien ne saurait en donner une idée. Nous avions pour guides des Béchuanas qui m'avaient rejoint la veille se rendant à Booby. Les deux Baquamas qui m'accompagnaient depuis Bakatla avaient déserté dès que j'avais eu tué l'élan. Une si belle provision de viande fut une tentation à laquelle ils ne purent

résister. Pour nous rendre au défilé de la montagne de Sesétable, notre route nous conduisit, pendant plusieurs milles à travers des collines fertiles admirablement boisées. Nous descendîmes ensuite dans une âpre vallée également boisée et parsemée de chutes d'eau profondes. Nous franchîmes plusieurs fleuves et plusieurs marais sur les bords desquels se trouvaient en profusion des indices d'animaux sauvages, de rhinocéros, de buffles et de girafes. Près d'un de ces fleuves nous découvrîmes, sur le sable humide, les traces toutes fraîches d'une troupe de lions.

Nous fûmes assiégés pendant la nuit par une troupe de hyènes hardies qui, malgré la vigilance de nos chiens, dévorèrent une partie de mes harnais de buffles et presque toutes les courroies de mes jougs. Les chiens aboyèrent sans relâche jusqu'au point du jour, et dès que je pus y voir, je tuai une hyène. Les autres s'enfuirent aussitôt.

Le 11, nous nous mîmes en marche dès qu'il fit jour. La matinée était horriblement froide, et nous apercevions sur les mares de la glace d'un quart de pouce d'épaisseur. Nous avions maintenant achevé de franchir les immenses chaînes de montagnes parmi lesquelles avait serpenté notre route depuis Bakatla, et nous approchions des limites sud-est du grand désert de Kalahari, au bout duquel est situé Booby. Nous continuâmes à marcher vers le nord-ouest ; derrière la plaine monotone, coupée de forêts, s'élevaient dans le loin-

tain des collines bleues, précisément du côté où on m'avait assuré que devait se trouver Booby. A l'ouest s'étendait, comme une mer de verdure, une forêt grise, placée dans une interminable plaine unie, qui se perdait dans le plus lointain horizon. Nous marchâmes trois heures durant et traversâmes un petit fleuve où je dételai pour déjeuner.

Ce jour-là fut aussi pour moi un jour mémorable, car je vis et tuai ma première girafe ou caméléopard, immense et grand animal, que je souhaitais fort connaître depuis longues années. Ces gigantesques et splendides quadrupèdes, admirablement conformés par la nature pour peupler les forêts sans limites qui parent les plaines sans bornes, sont largement dispersés sur toute la surface intérieure de l'Afrique méridionale, mais on ne les trouve nulle part en grand nombre. Dans les parages que le pied de l'homme ne foule pas, les troupeaux de girafes se composent de douze à seize bêtes; cependant j'en ai quelquefois rencontré jusqu'à trente, et même une fois j'en comptai quarante ensemble. Toutefois c'était une exception et seize est le nombre habituel le plus élevé d'une harde. Ces troupes se composent de girafes de différentes dimensions, depuis la plus petite qui a neuf ou dix pieds jusqu'au vieux mâle marron-foncé dont la puissante tête domine celle de ses compagnes et atteint en général une hauteur de dix-huit pieds. Les femelles sont un peu moins grandes; elles n'ont que 16 à 17 pieds.

Nous foulions depuis plusieurs jours le terrain des girafes et traversions des forêts où les traces étaient nombreuses, néanmoins nous n'avions point encore aperçu l'animal lui-même. Ce fut donc avec un plaisir sans pareil que je vis enfin, dans la soirée du 11, une troupe de ces intéressants animaux.

Le déjeuner étant fini, nous nous remîmes en marche à travers une forêt verdoyante sans limites, composée d'arbres de l'essence « canneldorntrees ». Le gazon était touffu et le sol accidenté. Un peu avant le coucher du soleil mon cocher me dit : « J'ai oublié de vous dire, monsieur, que ce vieil arbre là-bas est un caméléopard. » Je regardai du côté qu'il m'indiquait et je vis que ce vieil arbre était en effet un caméléopard. Je tournai les yeux un peu sur la droite et j'aperçus une troupe arrêtée à nous regarder; leurs têtes s'élevaient presque au-dessus des arbres de la forêt. C'était très-imprudent de commencer une chasse à cette heure tardive, surtout dans un pays plat où j'avais peu de chance de regagner mes chariots avant la nuit. Néanmoins je résolus de tout risquer : j'ordonnai donc à mes gens d'attraper et de seller Colesberg, je bouclai à la hâte ma ceinture et mes éperons, et en deux minutes je fus à cheval. Les girafes continuèrent à regarder les chariots jusqu'à ce que je fusse à soixante toises d'elles : je fis alors le tour d'un énorme buisson qui m'avait caché, et je vis tout à coup le spectacle le plus imposant qui pût frapper les regards

d'un chasseur : j'avais devant moi dix girafes colossales dont la majeure partie avait 17 à 18 pieds de haut; en me voyant ces bêtes partirent toutes en tortillant leur longue queue sur leur dos, ce qui produisait le bruit du sifflement d'une badine; elles allaient à un très-petit galop et cependant pour les suivre Colesberg dut allonger le sien de toutes ses forces.

Je n'avais dans ma carrière de chasseur rien éprouvé de comparable à ce que je ressentais; je courais après ces surprenants animaux comme si j'étais en voiture. J'étais tenté de croire que ce que je chassais n'était pas des objets vivants, ni des créatures de ce monde. Le sol était dur et très-favorable à la course; à chaque enjambée je me rapprochais des girafes, et après un petit temps de galop échevelé je me trouvai au milieu d'elles. Je m'attachai à la plus belle femelle du troupeau et la détournai. Quand elle se vit séparée de ses compagnes et chaudement poursuivie, elle allongea le pas et galopa avec une incroyable rapidité, franchisssant à chaque bond une immense longueur de terrain, tandis que son cou et sa tête brisaient au passage les branches de bois mort sur les arbres; mon chemin en était obstrué à chaque pas. Quelques minutes me suffirent pour être à cinq toises de sa croupe : je tirai au galop et lui envoyai une balle dans le dos; puis redoublant d'efforts je galopai côte à côte avec elle, et, plaçant le canon de ma carabine à quelques pieds d'elle, je tirai mon second coup derrière son épaule.

A vrai dire la balle parut faire peu d'effet; je me mis alors en face d'elle, lorsqu'elle ralentit le pas, et, mettant pied à terre, je chargeai à la hâte mes deux coups en mettant double charge de poudre; mais, avant que je fusse prêt, l'aminal avait recommencé à galoper. Bientôt après je la vis s'arrêter à quinze toises dans le lit desséché d'une source, et je tirai, visant à la place où je croyais devoir être son cœur. Elle repartit encore. Je rechargai mon arme et la suivis; mais je faillis la perdre, car elle appuya brusquement sur la gauche et disparut promptement au beau milieu des arbres. Enfin elle s'arrêta encore; je mis pied à terre et je contemplai, dans une surprise admirable, son incomparable beauté, tandis que son grand œil brun et doux, frangé de soie, s'abaissait sur moi comme pour m'implorer. En ce moment de triomphe j'éprouvai pourtant un regret douloureux pour ce sang que j'allais répandre, mais ma vanité de chasseur l'emporta : j'élevai obliquement le canon de ma carabine, et je lui envoyai une balle dans le cou, En la recevant la bête releva ses jambes de derrière par un bond prodigieux et retomba en arrière avec un bruit formidable. La terre trembla tout autour d'elle; un jet de sang noir et épais jaillit au loin hors de sa blessure, ses membres gigantesques frissonnèrent un instant, et elle expira.

Je n'eus pas le temps de considérer longtemps ma conquête : la nuit approchait à grands pas et il était

douteux que je parvinsse à regagner mon camp ; ainsi donc je coupai la queue de la girafe, dont le bout était orné d'une touffe épaisse de crins noirs flottants ; puis, lançant à la bête un dernier regard caressant, je galopai vivement dans la direction de mes chariots que j'atteignis au moment où les ténèbres s'épaisissaient.

Rien au monde ne pourra jamais faire comprendre à un chasseur le plaisir qu'il y a de galoper au milieu d'un troupeau de girafes formidables de hauteur ; il faut l'avoir goûté pour l'apprécier. Les girafes exhalent une odeur très-forte ; dans l'ardeur de la course elle m'arrivait toute chaude au visage et me rappelait celle de la pimprenelle en septembre. La majeure partie de cette chasse eut lieu au milieu d'un taillis de « wait-a-bit-thorns » si herrissées que, bien longtemps avant l'instant où j'abattis définitivement la girafe, mes jambes et mes bras étaient ensanglantés. Je portais comme à l'ordinaire le jupon de montagnard, avec mes bras nus jusqu'aux épaules ; c'était un vieux jupon gris de Chapelpark de Badenach ; mais ce dernier temps de galop acheva de le mettre en loques.

Le 12 nous fîmes deux longues traites dans des plaines très-boisées où les traces de caméléopards étaient fort-nombreuses ; le 13 nous donnâmes dès l'aube la liberté au bétail. Après déjeuner, nous attelâmes, et, ayant franchi huit milles dans la direction d'une chaîne de rochers, nous atteignîmes une gorge : nous traversâmes après une rivière, et, suivant ses

bords pendant trois milles, nous arrivâmes à Booby, village de Béchuanas, branche de la tribu des Baquamas, gouvernée par un chef tributaire. Ce personnage était alors absent; mais son neveu, Coachy, me reçut fort bien. C'était un homme d'un extérieur agréable et de manières engageantes qui devint peu après et est encore chef de cette tribu.

Le kraal de Booby est encaissé de tous côtés par des collines rocailleuses couvertes jusqu'au sommet de bois de sandal. En certains endroits ces collines sont pleines de précipices où s'ébaudissent des babouins et des klip-springers. Comme nous approchions de Booby, je pris ma carabine et je descendis au fond d'un des précipices, d'où je tirai sur deux babouins. L'un d'eux était perché sur le plateau d'un rocher très-élevé au-dessus de moi; il reçut la balle et tomba d'environ cent pieds sans s'arrêter. Les vallées entre les montagnes sont soigneusement cultivées par les femmes, comme aussi un grand terrain uni au nord-est du kraal. Cette tribu porte le même costume que j'ai déjà décrit; j'ai remarqué seulement que, parmi eux, l'usage de l'atroce mélange de terre rouge et de graisse est plus général que chez les autres tribus béchuanas.

Les gens de Booby affluaient autour de mes chariots, et paraissaient charmés d'un spectacle tout nouveau pour eux : ils restèrent près de moi jusqu'à la tombée de la nuit.

Peu après une troupe de Baquamas arriva à Booby venant de chez les Sichely. On les avait envoyés pour me dissuader de visiter Bamangwato, et aussi pour me dire que Sichely avait de l'ivoire et des peaux en assez grande quantité pour acquérir tous mes fusils. Ils désiraient par-dessus tout que je leur promisse de réserver pour lui ma grande carabine hollandaise. Je leur répondis que j'étais résolu à rendre visite à Sicomy, et que, selon leur désir, je conserverais pour leur chef l'arme convoitée.

J'annonçai à Coachy que je comptais me remettre en route le lendemain; il en fut surpris et me dit que son cœur en était fort peiné. Le même soir il y eut une assemblée générale de tous les sages de Booby, pour aviser au moyen possible de m'empêcher de continuer mon voyage jusqu'à Bamangwato. Le matin je me sentis mal à mon aise, et cela sans doute pour avoir bu la veille au soir trop de bière avec Coachy. Avant que je me décidasse à me lever, le régent et tous ses nobles entouraient déjà en foule mes chariots. Je feignis de dormir ; ils allumèrent alors des feux autour desquels ils s'accroupirent.

Lorsque je me levai, j'offris à déjeuner au chef, et, durant le repas, je lui dis que je souhaitais qu'il envoyât avec moi quelques hommes à Bamangwato. Il me répondit qu'il y avait guerre dans ce pays-là et qu'il avait peur des Mosclékastas. Je répliquai que, puisqu'il ne voulait pas me donner ses hommes, je possé-

dais une drogue qui me mettrait à même de trouver mon chemin tout seul ; j'ajoutai que, s'il persistait dans son refus, je dirais à Sicomy, le grand chef suprême des Bamangwatos, qu'il s'efforçait d'empêcher les hommes blancs de visiter ses domaines. A ces mots Coachy changea de ton et dit que quatre hommes m'accompagneraient et reviendraient avec moi.

Ceci une fois convenu, je lui fis quelques présents et le priai de me garder ma tête de buffle et plusieurs autres jusqu'à mon retour ; il y consentit et ordonna à ses hommes de les emporter sur-le-champ à son kraal. Nous quittâmes Booby vers midi, accompagnés de la majeure partie de la tribu. Chaque homme portait deux ou trois assagais et une hache de combat. Ils nous suivaient dans l'espoir que je tuerais pour eux un peu de gros gibier. Les guides prirent d'abord au nord-est, mais, changeant tout à coup de direction, ils marchèrent droit vers l'est. Alors je m'arrêtai et leur dis que ce n'était point là le chemin pour aller à Bamangwato; ils me répondirent qu'ils prenaient un détour à cause de l'eau. Je leur ordonnai de changer aussitôt de direction et de tourner la tête vers Bamangwato.

Les sauvages obéirent et feignirent pendant quelques minutes de discuter ensemble ; puis ils convinrent d'indiquer l'orient, déclarant que Bamangwato était dans cette direction. Je leur dis que j'avais dans ma poche une aiguille frottée avec une drogue et qu'elle

m'apprendrait si leurs pas était en effet tournés vers le pays de Sicomy. Comme je savais que Bamangwato était situé un peu à l'est-nord, je leur dis qu'en tournant trois fois mon aiguille autour de mon poignet gauche elle m'indiquerait le côté gauche de ce pays. Les sauvages, à ces mots, se regardèrent avec surprise et m'entourèrent pour voir si cette aiguille possédait en effet une pareille puissance. Je tirai de ma poche ma boussole, je le passai trois fois autour de mon poignet gauche avec la plus grande gravité, en sifflant très-fort; puis, ouvrant la boîte, je la mis à terre devant eux. Je saisis ensuite un de leurs assagais et le posai à côté de la boussole, un peu à l'est-nord, en leur disant que c'était là la direction de Bamangwato. Ils furent pétrifiés d'étonnement, et, dès lors, ils me crurent doué d'une influence toute surnaturelle.

Je leur demandai aussitôt s'ils me conduisaient près de l'eau sur cette voie; ils s'écrièrent ensemble que c'était un désert, et que jamais personne n'y avait trouvé d'eau; puis ils se retournèrent, firent deux cents toises de chemin et s'accroupirent. Je m'approchai alors d'eux avec Isaac, mais ils demeurèrent silencieux tenant les yeux baissés. Je leur demandai aussi pourquoi ils s'étaient assis de la sorte, et ils répondirent qu'ils ne voulaient pas aller plus loin avec moi. Je leur répliquai que j'étais charmé de l'apprendre, et que je me tirerais mieux d'affaire sans eux. Retournant alors à mes

chariots, j'ordonnai à mes hommes de rebrousser chemin jusqu'au premier ruisseau. Les sauvages me prièrent d'arrêter et de les écouter, mais je leur déclarai que leur présence m'importunait, et qu'ils eussent à retourner près de leur chef. Je marchai ensuite pendant plusieurs centaines de toises et campai près d'une mare d'eau.

Je comprenais à merveille qu'Isaac, mon interprète, s'était ligué avec les Baquamas et leur chef, dans le but particulier de contrarier mes désirs ; mais, comme il ne me convenait pas de me séparer alors de lui, parce que sa présence inspirait de la confiance à mes gens, je feignis de croire qu'il était sincère. Ma provision de viande était épuisée ; je me décidai à faire une halte d'un jour afin de chasser ; puis, ayant renouvelé mon garde manger, je me mis en marche à travers la forêt, en appuyant un peu sur l'est-nord, à l'aide de ma boussole, cherchant de l'eau avec mes chevaux en avant des chariots.

J'étais assez mal portant et de plus très-inquiet. Ma situation n'était pas enviable : j'étais au fond de l'Afrique, seul, sans amis, environné d'une troupe de gens prête à tout pour m'empêcher de réussir dans mes projets. Ce que je redoutais le plus, c'est qu'on me volât mes bœufs et mes chevaux, ce qui eût été chose facile. Mes gens aussi étaient découragés et souhaitaient ardemment retourner dans leurs foyers.

Pendant la nuit, l'inquiétude et la colère me tinrent

éveillé. Toute la tribu de Booby était couchée par terre autour de grands feux le long d'une haie de buissons épineux arrangés en demi-cercle pour les abriter du vent. Après le déjeûner, je partis pour chasser me dirigeant vers l'orient ; Kleinboy conduisait un cheval de bât, et environ trente Béchuanas me suivaient dans l'espoir d'obtenir de la viande. Je fis deux milles, et je tuai un mâle et deux femelles wild-beasts. J'offris le mâle et une des femelles aux Béchuanas, qui furent ravis de mon succès, et, ayant mis la seconde femelle sur le cheval, je retournai au camp.

J'y trouvai Coachy avec sa suite. Le chef me remercia de mon gibier, et je lui annonçai que ses hommes n'avaient pas voulu me conduire dans la direction que le docteur Livingstone m'avait dit de prendre ; il me répondit que la route faisait un circuit et qu'ils me guidaient ainsi à cause de l'eau. A la fin il m'avait presque persuadé de suivre ses guides ; mais, comme je n'avais pas d'ami à consulter, je me décidai à passer la nuit dans l'endroit où j'étais et à prendre au matin une détermination définitive. Alors Coachy se fit servir du café et partit en me disant adieu.

Le soir venu, j'interrogeai mes guides relativement aux sources d'eau afin de savoir à quelles distances l'une de l'autre on les rencontrait. Ils me dirent que la première que nous puissions atteindre était située à une petite journée de marche, mais qu'ensuite il faudrait marcher deux jours sans en trouver nulle

part. Je fus alors convaincu que ces misérables voulaient m'égarer et finalement me conduire à Sichely; je m'affermis donc dans ma première résolution de marcher seul à l'aide de ma boussole, mais je tins mes intentions cachées, dans la crainte qu'ils ne me volassent mes bœufs afin de mieux me retenir.

XII

Les guides essayent de m'égarer dans ma route en allant à Bamangwato. — Des Béchuanas errants m'indiquent mon véritable chemin. — Je me perds dans la forêt. — Mutinerie. — La recherche des sources. — Le vol des oiseaux me guide. — Je trouve de l'eau. — Les girafes. — Piéges à girafes. — Chasse au rhinocéros. — Nous nous perdons. — Nous rejoignons enfin les chariots.

Une portion considérable des gens de Coachy étaient encore campés près de nous le 16 au matin; sans doute ils étaient convaincus qu'ils avaient réussi à me persuader de les suivre. Après avoir rempli tous mes tonneaux à eau, j'ordonnai à mes hommes d'atteler. Les Béchuanas étaient enchantés et s'imaginaient que j'allais me laisser guider par eux vers

l'orient; mais, à leur grande surprise, lorsque l'attelage fut prêt, je leur dis qu'ils n'avaient qu'à retourner près de leur chef, car je ne voulais plus tuer de gibier pour eux. J'ordonnai ensuite à mes gens de se diriger vers un arbre très en évidence non loin de là.

Les Béchuanas demeurèrent immobiles pendant quelques minutes, mais bientôt, mettant leurs assagais à leur épaule, ils nous suivirent. C'était hardi de ma part; le paysage offrait peu d'apparence d'eau, et les sauvages persistaient à soutenir que, dans la direction que je voulais suivre, je serais sept jours sans en rencontrer. J'avais devant moi une interminable forêt sans collines, sans le moindre indice qui pût me guider pour trouver de l'eau. Néanmoins la fortune me favorisa, comme à l'ordinaire, car, eussé-je habité ces parages toute ma vie, je n'aurais pas suivi une ligne plus droite pour arriver où je désirais me rendre : je cheminai pourtant plusieurs milles sans une lueur d'espoir, car le terrain n'était qu'une nappe de forêts entremêlée de fourrés d'épines.

Nous continuâmes cependant, à l'aide de la boussole, à appuyer au N.-N.-E.; tous les Béchuanas m'abandonnèrent, excepté quatre hommes fort laids que Coachy nous avait donnés pour guides; ces derniers, contrairement à mes prévisions, me suivaient à distance. Après un voyage de plusieurs heures, la bous-

sole à la main, le pays devint plus découvert, et nous entrâmes sur une large bande récemment saccagée par les Bakalahari ou habitants sauvages du désert. Les arbres et les buissons étaient écorchés et brûlés, et il n'y avait pas un brin d'herbe pour réjouir la vue.

Quelque part que l'on tournât ses regards, le sol était noir et couvert de cendres. Je sentis mon cœur faiblir, en me représentant la probabilité que, tous mes efforts pourtrouver de l'eau ayant été inutiles, je serais obligé de revenir dans ces mêmes lieux si désolés, ramenant mes bestiaux mourant de faim et de soif, et forcé de renoncer, avec le plus amer regret, à mes brillantes espérances de chasse à l'éléphant. C'était en vérité une triste perspective. Je n'avais pas un ami qui pût me consoler et me conseiller; j'entendais derrière moi mes hommes qui murmuraient et juraient de ne pas aller plus loin, et les guides les encourageaient dans leurs projets, en leur affirmant qu'ils couraient à une perte certaine.

Enfin nous atteignîmes les confins de ce terrain dévasté et torréfié, mais la vue qui s'offrit à nos yeux n'était pas plus réjouissante. Nous entrions dans une vaste forêt toute grise, et si épaisse qu'on ne voyait pas à quarante toises devant soi. Bien plus il nous fallait à chaque pas nous arrêter et couper des arbres et des branches pour frayer un passage aux chariots. Pour compléter nos embarras, le terrain était devenu

si sablonneux que les roues y enfonçaient profondément. Mes hommes commencèrent presque à se révolter, et ils ne se gênaient pas pour exprimer leur opinion en ma présence. Je leur fis des représentations, et leur dis que, si le lendemain avant le coucher du soleil je n'avais pas découvert d'eau, ils pourraient faire rebrousser chemin aux bœufs et les mettre sur la voie indiquée par les guides. Nous continuâmes à marcher dans cette épaisse forêt jusqu'à la chute du jour ; puis je fis halte auprès d'un arbre aux rameaux étendus ; je mis le bétail en liberté pendant une heure, et le fis ensuite rattacher près du joug, quand il fit clair de lune.

J'étais triste et malheureux, car je voyais bien que la chance tournait contre moi ; je ne voulais point retourner à la colonie, après être venu de si loin, sans tuer, ou du moins sans voir ce que mon cœur désirait le plus ardemment, à savoir un éléphaut mâle en liberté au milieu de ses forêts natales. Cependant je bus un peu de vin, puis je vins près du feu que mes gens avaient allumé sous un vieux « canneldorntree » ; je me moquai des quatre Béchuanas, et leur dis, en affectant une extrême gaieté, qu'ils me traitaient en enfant en voulant ainsi m'égarer ; j'ajoutai que j'étais un vieux soldat et un habile chasseur qui savait retrouver son chemin sur la terre étrangère. Je riais, mais c'était le rire du désespoir, car je m'attendais à les voir se moquer de moi à leur tour lorsque je serais

forcé le lendemain au soir de revenir sur mes pas.

Un des plus grands obstacles qui m'arrêtât était celui-ci : si je partais en avant pour chercher de l'eau, il me serait sans doute impossible, dans cette immense forêt sans routes battues, de retrouver mon chemin pour rejoindre mes chariots. Je me couchai donc, mais j'appelai en vain le sommeil; l'incertitude et le tourment me tinrent éveillé jusque vers le matin. Je m'assoupis pourtant un instant et rêvai que j'avais couru en avant et que j'avais trouvé de l'eau. Le jour parut, et je me levai chagrin; mon espoir était presque évanoui. Je déjeûnai cependant et dis à mes hommes de donner du blé à Colesberg et à Thecow; je leur enjoignis ensuite de rester en place tout le jour et d'écouter le bruit des coups de feu dans le cas où je me perdrais en revenant. Je leur laissai des munitions pour me répondre; puis je montai à cheval et me lançai vers le nord-nord-est, au plus épais de la forêt, accompagné de Kleinboy. Le terrain était pénible; c'était du sable fin; on voyait à divers intervalles quelques touffes de gazon. Nous marchâmes sans nous arrêter toujours tout droit, et ne trouvâmes aucune trace des bêtes fauves qui pût nous donner quelque espoir. Je vis cependant bien un « duiket »; mais cette sorte d'antilope se rencontre au désert et se passe facilement d'eau.

A la fin nous arrivâmes à une partie plus découverte de la forêt, et, en sortant du fourré, j'aperçus

sur ma droite, à environ deux cents toises, six ou huit girafes superbes qui nous regardaient. Il n'était pas question de chasser, quoique j'en eusse bien envie; je les laissai donc s'éloigner en paix et continuai à chercher des sources. Dans une clairière je trouvai deux ou trois creux où il y avait eu de l'eau, mais ils étaient complétement desséchés. Je rentrai dans l'épaisseur du bois et pris un peu plus vers l'orient. Nous fîmes plusieurs milles, cherchant toujours; l'espoir commençait à m'abandonner, et Kleinboy protesta que nous ne regagnerions jamais les chariots. A la fin j'aperçus un sassaby; cette antilope boit tous les jours; le courage me revint avec l'espérance. Je galopai en avant sans me préoccuper de la distance déjà immense que j'avais mise entre moi et mon camp, ni m'inquiéter des remontrances de mon serviteur, qui, à la fin, arrêtant son cheval exténué, déclara que je courais à ma perte et qu'il ne me suivrait pas. Je lui indiquai du doigt dans le lointain, le sommet d'un grand arbre gris, dont les branches dépouillées et battues par les vents s'étendaient au-dessus de ses voisins, et lui assurai que, si en atteignant cet arbre nous n'y découvrions rien, j'abandonnerais toute recherche et passerais le reste de la saison à chasser dans les montagnes de Sichely, à l'est de Booby.

Mais le destin avait décidé que je pénétrerais plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et, avant d'arriver à mon arbre, j'observai une petite compagnie de per-

dreaux de Namaqua qui traversèrent mon chemin en volant vers l'ouest; il était impossible d'affirmer que ces oiseaux se dirigeassent du côté de l'eau au lieu d'en revenir; je guettai longtemps et mon attente ne fut pas déçue. A une très-grande distance devant moi, je découvris une seconde compagnie des mêmes oiseaux volant aussi vers l'ouest, et il était évident qu'ils allaient au même endroit que les autres. Peu à peu la première compagnie revint volant très-près et poussant ce cri si mélodieux et si doux: *Di pretty dear! di pretty dear!* (joli chéri! joli chéri). Je m'élançai alors du côté où avaient volé les oiseaux, et, avant d'aller plus loin, j'aperçus un petit fossé qui coulait du nord au sud; je le suivis, et j'y trouvai presque aussitôt des traces toutes fraîches de rhinocéros, ce qui était un signe certain que l'eau était proche.

Mon espoir se réveilla encore une fois, je regardai vers le nord et le ciel avait précisément ce jour-là un aspect que je ne lui avais pas vu depuis bien des mois. C'était un de ces jours radieux pareils à ceux de mon pays lointain, où l'azur éclatant du firmament s'aperçoit à travers dix mille petits nuages de neige et où toute la nature, à l'heure où le soleil luit, semble vouloir faire oublier à l'homme malheureux ses peines et ses douleurs. Cet aspect fut d'un favorable augure; je ranimai mon excellent cheval harassé, et galopai dans le vallon; le fossé faisait un coude, et, lorsque

j'eus fait le tour, je vis que nous étions sur un point élevé de la forêt; je contemplai alors pour la première fois l'ensemble du paysage.

On ne voyait, aussi loin que le regard pouvait atteindre, qu'une suite non interrompue de forêts; mais j'avais maintenant sous les yeux une contrée accidentée, au lieu des monotones régions que je venais de franchir. Le succès me parut assuré. Nous découvrîmes bientôt des mares qui avaient jadis contenu de l'eau, et enfin je trouvai un grand étang suffisant pour abreuver mes bestiaux pendant plusieurs jours. J'éprouvai en ce moment une vraie satisfaction, car j'avançais vers mon but tant désiré. A mesure que les difficultés s'étaient accumulées, ma résolution de les vaincre avait augmenté. Je comprenais bien que, quoique j'atteignisse Bamangwato, si je pouvais seulement parvenir à continuer mon voyage au nord pendant huit jours, je rencontrerais infailliblement des éléphants.

Je regagnai mes chariots sans avoir fait un seul détour; je feignis d'abord de n'avoir pas trouvé d'eau et je dis à mes guides : « Il n'y a absolument que des bois épais dans ces parages; ne pouvez-vous m'indiquer de l'eau? Mes bœufs vont mourir. » Ils me répondirent que, si je voulais de l'eau, il fallait voyager jusqu'au coucher du soleil et se diriger vers le sud-est. Ils furent fort étonnés lorsque je leur dis : » J'ai maintenant la certitude que vous voulez m'égarer, car j'ai trouvé de l'eau en abondance et je saurai bien arriver jusqu'à

Bamangwato malgré tous vos efforts pour m'en empêcher. » Je fis donc atteler et nous partîmes pour la mare en question où nous arrivâmes fort tard. Les Béchuanas nous suivaient toujours. Je fus assuré qu'ils avaient reçu de leur maître l'ordre de m'égarer et de me mener à Sichely, mais que, dans le cas où je parviendrais à trouver mon chemin tout seul, ils devaient m'accompagner chez Sicomy, afin de l'assurer de l'amitié et de la sincérité de leur chef.

Le 18 au matin je méditais, étendu dans mon chariot, et j'étais indécis si je chasserais, ou si, auparav , j'explorerais la contrée lorsque tout à coup j'entendis des voix d'hommes à peu de distance au bas de la clairière. Je me jetai à bas du lit et découvris une bande de Béchuanas. Ces hommes avaient chassé des chacals dans un endroit appelé Bootlonamy, à moitié chemin de Booby à Bamangwato. Sur ma demande ils m'indiquèrent le chemin en droite ligne pour arriver dans ce dernier lieu, et enfin la position d'une belle mare dans la forêt, à une marche de distance.

Nous déjeunâmes ; je fis atteler, et, après un trajet de six heures au travers d'une épaisse forêt, nous atteignîmes la mare. Nous eûmes constamment besoin, le long de la route, d'avoir recours à nos haches pour frayer le passage à nos chariots. Je parvins enfin près du petit lac; il était rond et couvrait environ un arpent. Ses bords portaient des traces toutes fraîches

de girafes, de rhinocéros, de sasaybys, de pollahs, de zèbres, de lions, etc. Nous campâmes sous l'ombrage de deux arbres à larges rameaux, et, comme notre viande tirait à sa fin, je montai à cheval sur-le-champ et partis à la chasse avec Kleinboy. J'avais couru à peu près un mille vers le nord, au milieu de bocages de mokalatrees, quand j'aperçus soudain une majestueuse girafe qui traversait lentement le sentier devant moi; elle broutait des feuilles au sommet d'un bosquet à la distance d'environ cent toises.

C'était là une superbe découverte : d'un main rapide je fis passer ma selle du dos d'un cheval à celui d'un autre, et, ordonnant à Kleinboy de mettre le bât sur le second et d'éviter les coups de feu, je suivis à pas lents la girafe. J'en remarquai bientôt une seconde qui me regardait un peu à gauche, et, lorsque j'eus fait le tour d'un massif d'arbres qui obstruait ma route, je vis à quelques mètres huit girafes qui trottaient devant moi. En quelques secondes je parvins au milieu d'elles; je choisis une belle femelle grasse, la poursuivis avec ardeur et lui tirai un premier coup de carabine sans résultat. Je la séparai à plusieurs reprises des autres, mais elle les rejoignait toujours. A la fin, je lui tirai un second coup au col, puis, me mettant en avant, je parvins à l'arrêter. Je rechargeai mes deux coups à la hâte et les tirai à droite et à gauche, visant au cœur. Le colosse tressaillit convulsivement pendant quelques secondes, puis il trébucha en arrière et

roula dans la poussière avec une violence et un bruit formidables.

Je tirai quatre coups de suite en manière de signal. Kleinboy arriva bientôt avec le cheval de bât et Isaac aves les guides. La chasse s'était accomplie dans l'épaisseur de la forêt et m'avait amené à quelques centaines de mètres de mes chariots. Les guides affamés, ravis de la perspective d'un tel banquet, allumèrent du feu sur-le-champ et passèrent la nuit auprès de la carcasse, tandis que je retournais aux chariots avec mes chevaux chargés de viande. J'avais alors l'esprit calme; je me couchai et dormis profondément. Pendant la nuit les lions rugirent autour de nous.

Le 19, en rôdant dans la forêt, je trouvai de la vieille bouse d'éléphant, et je remarquai aussi plusieurs grands arbres déracinés ou courbés par la force prodigieuse de ces animaux. Les guides, convaincus qu'ils ne me persuaderaient pas, se décidèrent enfin à me conduire à Bamangwato par un chemin au nord, et me promirent que je ne manquerais pas d'eau. En conséquence, nous attelâmes et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le nord-est et fîmes halte dans une sombre forêt où il n'y avait pas trace d'eau. Nous traversâmes une contrée très-favorable pour chasser l'élan et la girafe; en différents endroits la forêt était très-clairsemée. Quelques arbres gigantesques, vénérables et pittoresques, étaient dispersés çà et là, les uns à moitié morts, les autres tom-

bant en morceaux, vu leur vieillesse. Le sol était doux, quoique chaud, favorable à la course ; la trace des élans et des girafes se voyait de tous côtés.

Le 20 nous attelâmes, et au bout de cinq milles nous parvînmes à un misérable petit kraal appelé Bakalahari. Il y avait là une mare d'eau près de laquelle nous dételâmes. Dans le voisinage se trouvaient quelques jardins où poussaient des melons d'eau et un peu de blé. Ces indigènes avaient quelquefois le bonheur de prendre au piége quelque gros animal, et ils vivaient pendant plusieurs jours dans l'abondance ; mais, comme ils n'ont pas de sel, la viande se gâtait vite ; alors ils étaient forcés de retourner dans les bois pour y chercher des fruits et des racines, qui avec les sauterelles forment leur principale nourriture. Dans les districts où le gibier abonde ils construisent leurs piéges sur un grand modèle, en construisant des haies circulaire en forme de croissant qui s'étendent à presque un mille de chaque côté du piége.

Par ce moyen le gibier peut être facilement attiré dans des trous qui sont habilement recouverts avec de minces bâtons et de l'herbe sèche ; c'est ainsi qu'ils capturent à la fois des troupeaux entiers de wild-beasts et de zèbres. Il y a alors de dégoûtants banquets où les pauvres sauvages affamés se conduisent comme des vautours ou des hyènes. Les Bakalaharis n'ont point de bétail ; s'ils en avaient, le chef le plus proche le leur enlèverait sur-le-champ. Toute cette portion du pays

était couverte de piéges dressés par ces sauvages. Ces trous avaient en général 3 pieds de large sur 10 de long; leur profondeur était de 9 ou 10 pieds; la plupart avaient été creusés pour les girafes,

L'après-midi nous reprîmes notre route à travers la forêt, en nous frayant un passage avec la hache, et nous fîmes halte, au coucher du soleil, sans trouver de l'eau; les traces d'élan étaient nombreuses.

Le 22 j'ordonnai à mes hommes de cheminer vers la fontaine de Bootlonamy, et me lançant au galop avec Ruyter, j'appuyai vers l'est. Nous traversâmes un bocage de très-grands mimosas qui étaient plus ou moins endommagés par les efforts prodigieux d'une troupe d'éléphants qui avaient passé par là environ un an auparavant et nous cheminâmes pendant deux milles, entourés de tous côtés par de nombreuses hardes de gibier. Je rencontrai, à cinquante toises de distance, un rhinocéros noir qui broutait des wait-à-bit-thorns. Je tirai du haut de mon cheval et lui envoyai une balle derrière l'épaule; l'animal se précipita en avant dans une terreur profonde, soufflant comme un dauphin, et s'arrêta ensuite pour regarder derrière lui. Puis il prit la fuite et je le suivis; notre chasse nous conduisit parmi une grande compagnie de wild-beasts, de zèbres et de spring-boks, qui nous contemplaient avec stupéfaction en nous voyant courir.

Dans mon ignorance, je me flattais qu'il se mettrait en arrêt, ce qu'un rhinocéros ne fait jamais.

Tout à coup il tomba à plat, mais il se releva soudain et recommença à courir comme s'il ne lui était rien arrivé. La longueur de cette chasse m'ennuyait, car je désirais conserver mes chevaux frais pour les éléphants : d'ailleurs je ne me souciais guère d'avoir ce rhinocéros, car je m'étais aperçu que sa corne était presque entièrement usée par l'âge et par sa méchanceté. Je voulus donc accélérer le dénoûment et j'éperonnai mon cheval, je me précipitai devant lui et traversai sa route. Sur cela l'horrible monstre m'attaqua avec fureur, soufflant bruyamment par ses narines. Quoique je me fusse vivement détourné, il me suivit d'un galop si furieux pendant plusieurs centaines de mètres, avec son vilain museau cornu planté tout près de la queue de mon cheval, que mon petit Bushman, qui ne me perdait pas de vue, crut son maître perdu.

Bientôt l'animal rebroussa chemin subitement, et, comme j'étais parfaitement satisfait de l'entrevue que j'avais déjà eue avec lui et que je ne souhaitais pas cultiver davantage sa connaissance, je m'en retournai à mon camp. Nous quittâmes le même jour la fontaine de Bootlanamy et marchâmes pendant six milles. Le soir, une grande quantité de pintades vint se percher sur les arbres autour de mon camp ; j'en tuai plusieurs pour mon souper.

Le 23 nous attelâmes au clair de la lune et nous continuâmes notre route dans un pays très-peu boisé. Au bout de dix milles le bois devint plus fourni, nous aper-

çumes de grands arbres et des bosquets de wait-à-bit-thorns. Les guides nous dirent alors que la source que les Béchuanas appellent Lepeley n'était pas très-éloignée. A cette nouvelle je partis en avant avec le Bushman dans l'intention de chasser pendant une heure avant le déjeuner. A mesure que nous avancions le gibier augmentait; la forêt entière paraissait fourmiller de zèbres, de pallahs, de spring-boks, de wild-beasts et de rhinocéros. Si j'avais eu pour but de me procurer de la venaison, j'aurais pu choisir et tuer ce que j'aurais voulu; je désirais seulement me procurer quelques têtes de pallahs mâles pour échantillon; mais, grâce à l'innombrable quantité de gibier qui soulevait autour de moi de la poussière et de la confusion, il arriva que je perdis tout ceux que je blessai.

Nous avions franchi plusieurs milles, et, me sentant affaibli par le besoin, je renonçai à la chasse, découragé, et voulus retourner à mes chariots. Lorsque le soir approcha, je soupçonnai que le Bushman, dans lequel je plaçais mon entière confiance dans ces cas-là, avait perdu son chemin; ce soupçon se vérifia, car, après avoir parcouru plusieurs milles encore, il avoua qu'il ne savait quel parti prendre, mais il était d'avis d'appuyer un peu plus vers l'ouest. Ma tête était si troublée que je ne me souvins plus comment nous étions venus; j'avais perdu l'esprit et ne savais plus ce que je disais.

Mais la recherche difficile des chariots n'était rien

en comparaison des tortures que la soif me fit bientôt souffrir. J'avais galopé toute la journée sous un soleil brûlant, et depuis la veille au soir je n'avais ni bu ni mangé; mon cœur se serra en songeant à l'horreur d'une mort lente dans les souffrances de la soif. Je mis pied à terre et m'assis pour réfléchir à ce que je devais faire; je savais très-bien par ma boussole quelle direction nous avions suivie depuis que nous avions quitté Booby; aussi après avoir réfléchi, je remontai à cheval (la pauvre bête aussi mourait de faim et de soif), et je marchai au sud-ouest pendant plusieurs milles. A la fin je reconnus la contrée que nous avions traversée de bonne heure le matin, et, à mon inexprimable joie, je retrouvai la trace de mes chariots que je rejoignis après un trajet de quatre milles au nord-est.

Le camp s'élevait auprès de la grande fontaine de Lepeley, qui sort de dessous une assise de rocher, formant un large et profond bassin d'eau très-pure, bordé d'un côté par des roseaux verts très-hauts. Cette fontaine était située à l'extrémité nord d'une vley nue, entourée d'un épais taillis de wait-à-bit-thorns, et le pays était si régulièrement uniforme, qu'une personne qui se serait éloignée de plusieurs centaines de toises de la fontaine aurait eu de la peine à la retrouver. Il était nuit avant que je ne me retrouvasse près de mes chariots; deux ou trois tasses de café rétablirent mes forces.

Le lendemain au matin, depuis le point du jour jusqu'à l'heure où nous partîmes (ce qui fut à dix heures avant midi), de nombreux troupeaux continuèrent à venir boire : tout l'espace découvert en était rempli, et cela avait tout à fait la physionomie d'un parc à bestiaux. Les wild-beasts bleus, les zèbres, les sassaybys, les pallahs, les spring-boks, etc., gambadaient sans crainte près de l'eau, les uns après les autres, à deux cents toises de nous. Je tuai un pallah et un wild-beast que nous attachâmes derrière mes chariots.

Les Béchuanas avaient jadis fréquenté cette fontaine, mais les puissants et cruels Matabilis avaient attaqué cette tribu et l'avaient forcée à porter ses foyers ailleurs. Vers dix heures avant midi nous attelâmes, et à un mille de Lepeley nous trouvâmes une autre savane découverte, contenant une grande fontaine d'eau délicieuse. Nous continuâmes à marcher, jusqu'au coucher du soleil, à travers un pays découvert et accidenté, tout parsemé de bouquets d'arbres et de buissons épineux. Nous dressâmes notre camp dans un désert sablonneux et sans eau.

XIII

Les montagnes de Bamangwato. — Une chasse aux éléphants. — Sicomy, roi de Bamangwato. — Un troupeau de girafes. — Recherche des éléphants. — Chasse aux éléphants. — Dangereuse rencontre. — Départ pour le kraal de Sicomy. — Guerriers bamangwatos. — Commerce avec Sicomy. — Lenteurs dans les marchés. — Retraite de Sicomy dans les montagnes. — Une brillante affaire. — Le bivouac béchuana.

Le 25 nous marchâmes environ cinq heures vers le nord-est, à travers un pays découvert et parcimonieusement orné de vieux arbres nains. A la fin de la journée, les montagnes tant désirées de Bamangwato nous apparurent bleuissantes dans le lointain. Nous fîmes halte près d'une superbe fontaine qui me

fit aussitôt oublier les fatigues et les chagrins que j'avais enduré pour l'atteindre. Cette fontaine s'appelle Massoucy, mais je la baptisai *fontaine des éléphants*, car elle était située sur la limite méridionale des forêts interminables habitées par ces animaux, forêts où j'étais enfin arrivé.

La source, qui était profonde et considérable, se trouvait à l'extrémité est d'une vley découverte fort étendue, sur une assise parfaitement unie de vieilles pierres de grès rouge, et çà et là j'y apercevais une couche épaisse de terre couverte de traces toutes fraîches d'éléphants ; les pieds gigantesques qui piétinaient ce sol depuis des siècles avaient positivement usé le rocher autour de l'eau.

Le terrain du pays environnant était du sable jaune et bleu, mais il y avait aussi une profusion d'herbe, d'arbres et d'arbustes. Une centaine de sentiers, bien battus par les pieds des éléphants, conduisaient de tous côtés depuis le bord de l'eau : ces sentiers avaient trois pieds de large ; la contrée du côté du nord et de l'est, était nue et boisée, et conséquemment plus fréquentée. Nous rangeâmes les chariots sur une hauteur, à l'est de la fontaine, d'où l'on pouvait voir distinctement toute espèce de gibier qui viendrait y boire. Je commençais mon simple déjeuner lorsque mes gens s'écrièrent : « Almagty keek de ghrooti clomp cameil, » et, levant les yeux de dessus mon ragoût de sassayby, j'aperçus quelque chose de magnifique : un

milieu de la vley marchait une troupe de dix girafes colossales, flanquées de dix énormes troupeaux de wild-beasts bleus et de zèbres, et précédés de pallahs. Ils venaient tous boire à la fontaine, et allaient se trouver à portée de carabine, avant que j'eusse le temps d'achever mon repas.

Je continuai pourtant de manger avec la plus grande précipitation, en ordonnant à mes gens de seller Colesberg. En quelques minutes les girafes, qui s'avançaient lentement, se trouvèrent à deux cents toises de moi. Elles allongeaient leur cou gracieux et contemplaient avec surprise les chariots. Je saisis ma carabine, sautai sur mon cheval et marchai au petit pas jusqu'à ce que je fusse à cent pas d'elles. Elles agitèrent alors leurs longues queues en les repliant sur leurs dos et s'éloignèrent au petit galop.

Comme je les poursuivais de près, elles allongèrent encore le pas, et, avant que nous eussions fait un demi-mille, je galopais à côté d'un mâle au poil foncé dont la tête dominait de beaucoup toutes les autres. Je tirai au galop et le blessai au défant de l'épaule; puis je le séparai du troupeau, et, bientôt après, le prenant en tête, je le réussis à l'arrêter. Alors je lui envoyai une seconde balle qui le frappa presque au même endroit que la première.

Ces deux coups de feu eurent un plein effet : la bête était en ma puissance, mais je ne voulus pas l'abattre si loin du camp. J'attendis donc qu'elle eût

repris haleine, et l'amenai à moitié chemin du camp. Là elle devint rétive, et aussitôt, je rechargeai mon arme et lui envoyai une balle dans le gosier. Elle sauta en l'air très-haut, retomba à la renverse et expira.

C'était un magnifique échantillon de girafe, car elle avait plus de dix-huit pieds de haut. Je restai environ une demi-heure absorbé dans la contemplation de son extrême beauté et de ses proportions gigantesques. S'il n'y avait point eu au monde d'éléphants, j'aurais pu m'écrier comme le duc Alexandre Gardon, lorsqu'il eut tué le fameux vieux cerf aux dix-sept andouillers : — A présent je puis mourir : Je suis heureux ! — mais je brûlais de me trouver en présence d'un noble éléphant, et je ne faisais pas plus de cas de la girafe que si j'avais tué un gems-bok ou un élan.

Dans l'après-midi je remisai mes chariots au milieu d'un taillis, à peu près à quatre cents toises sur la gauche de la source. J'employai toute ma soirée à fabriquer des balles pour chasser les éléphants avec une composition dans laquelle il entrait un cinquième d'étain sur quatre cinquièmes de plomb, et je venais précisément d'achever mon ouvrage quand j'entendis une troupe d'éléphants qui barbotaient dans l'eau avec leurs trompes. Ce bruit fut bien agréable à mon oreille et je dormis peu cette nuit-là.

Le 26, dès le point du jour, ayant fait donner la provende à quatre de mes chevaux, je me rendis à la

fontaine avec Isaac, afin d'examiner les traces des animaux qui y étaient venus boire pendant la nuit. Le plus grand nombre des sentiers portaient les traces visibles du passage récent de beaucoup d'éléphants de toutes les dimensions qui convergeaient de différents côtés. Nous calculâmes qu'il avait dû venir sur le bord de l'eau pendant la nuit, au moins trente de ces gigantesques quadrupèdes.

Après mon déjeuner je fis seller les chevaux et partis accompagné de piqueurs et de trois guides afin de suivre la trace du plus grand éléphant mâle du troupeau. J'avais aussi emmené mes chiens. Dès qu'ils eurent choisi l'empreinte des pas du plus grand de ces animaux, les Béchuanas marchèrent en avant et je les suivis. C'était une poursuite très-intéressante. L'empreinte du pied de cet éléphant avait environ deux pieds de diamètre et se distinguait admirablement dans le sable mouvant.

Cette voie nous conduisit d'abord pendant trois milles le long d'un des sentiers sablonneux appuyant vers l'est sans interruption, puis nous entrâmes dans une épaisse forêt. Là, l'éléphant s'était un peu détourné de son chemin pour briser quelques arbres et pour labourer la terre avec ses défenses ; il était rentré ensuite dans le sentier et l'avait suivi durant plusieurs milles.

Nous étions sur une espèce d'élévation d'où nous apercevions une partie de la chaîne des montagnes de Bamangwato. Les arbres étaient beaux, mais trop

faibles et trop cassants pour résister à l'inconcevable force des puissants monarques de ces régions, car la moitié des branches étaient brisées presque ras, et de cent toises en cent toises nous trouvions des arbres entiers, même les plus grands de la forêt, déracinés entièrement et cassés net à moitié du tronc. J'en remarquai plusieurs dont les racines étaient en l'air.

L'animal que nous cherchions s'était arrêté assez longtemps près d'un arbre aux nombreux rameaux qu'il avait brisés à quelques pieds de terre. Nous suivîmes sa trace encore un peu plus loin à travers l'épais labyrinthe de la forêt, puis nous arrivâmes à un endroit si complétement piétiné par des éléphants que nous dûmes renoncer à notre entreprise. Nous perdîmes encore bien des heures à nous efforcer de retrouver notre véritable voie, et je me décidai enfin, le cœur gros, à reprendre avec mon cheval le chemin de mon camp.

Dès que j'eus atteint les chariots, je repassai dans ma tête les incidents du jour, et, regrettant vivement ma mauvaise chance pour mon premier jour de chasse, je résolus de faire le guet, la nuit, près de la fontaine, afin d'essayer une chasse nocturne. En conséquence, je fis, comme de coutume, creuser un trou, et, y ayant fait porter ma literie, je m'y blottis peu après le coucher du soleil. J'étais là depuis deux heures, lorsque j'entendis un bruit sourd et prolongé, semblable au son lointain du tonnerre, bruit produit (à ce qu'affir-

maient les Béchuanas) par des éléphants qui s'avançaient vers la fontaine.

J'étais couché sur le dos, la bouche ouverte, et j'écoutais attentivement. Je les entendais fouiller la terre avec leurs défenses : et bientôt ils parurent près de la source et commencèrent à boire à cinquante mètres de moi. Ils avaient marché si doucement que j'avais pris leurs pas pour ceux de chacals, et je n'eus la conscience de leur présence que lorsque l'eau qu'ils avaient ramassée avec leur trompe, et qu'ils se versaient dans la bouche, égoutta dans la fontaine. Je jetai un regard hors de mon trou ; le cœur me battait et j'aperçus deux énormes éléphants mâles ; ils avaient l'air de deux châteaux forts plantés devant moi. Je n'y voyais pas très-distinctement, car il ne faisait pas clair de lune ; je me couchai à plat ventre et visai à loisir ; puis je tirai, me servant de ma carabine hollandaise, qui portait fort juste. La balle résonna sur l'épaule de l'un d'eux qui poussa un grand cri, escalada la fontaine, s'enfuit avec son compagnon dans des directions opposées.

De grands troupeaux de zèbres et de wild-beasts bleus gambadèrent autour de moi toute la nuit ; ils venaient quelquefois jusqu'à quelque toises de moi : je vis aussi plusieurs troupes de rhinocéros. Je craignais un peu que les lions ne se missent de la partie, et je veillais avec soin chaque fois que j'entendais les hyènes ou les chacals laper l'eau, mais aucun lion ne parut. A

la fin, je m'endormis profondément et ne relevai plus la tête que lorque la brillante étoile du matin fût déjà haute à l'horizon.

Avant de continuer mon récit, il me paraît nécessaire de consigner ici quelques remarques sur l'éléphant d'Afrique et sur ses mœurs. On rencontre ce surprenant animal dans les vastes forêts, par troupes plus ou moins nombreuses. Le mâle est beaucoup plus grand que la femelle, et par conséquent beaucoup plus difficile à tuer; il est pourvu de deux énormes défenses qui sont longues, blanchâtres et admirablement recourbées. Elles ont de six à huit pieds de long et pèsent chacune de soixante à cent livres. Dans le voisinage de l'Équateur, les éléphants atteignent une dimension plus élevée que vers le sud, et je possède une paire de défenses d'un éléphant mâle dont la plus grande a dix pieds neuf pouces de long et pèse cent soixante-treize livres. Les femelles diffèrent de celles des éléphants de l'Asie, parce qu'elles ont aussi des défenses.

Le prix des plus grands ivoires sur les marchés d'Angleterre est de 28 à 40 guinées pour cent douze livres.

Les vieux éléphants mâles se rencontrent seuls ou bien deux à deux : ils marchent encore par petites troupes depuis six jusqu'à vingt têtes. Les jeunes mâles suivent leurs mères pendant de longues années, et celles-ci vivent en troupes de vingt à cent ani-

maux. L'éléphant se nourrit principalement de branches, de feuilles et de racines d'arbres, et aussi de différents oignons de plantes, dont il découvre la place à l'aide de son odorat exquis et raffiné. Pour les arracher, il retourne le sol avec ses crocs et l'on voit des arpents entiers labourés de cette manière. Les éléphants consomment une prodigieuse quantité de nourriture et la plus grande partie de leurs jours et de leurs nuits se passe à manger. De même que la baleine dans l'Océan, l'éléphant, sur la terre ferme, s'aventure sur d'immenses étendues de terrain. Il fréquente toujours les endroits les plus frais et les plus verts de la forêt, et, lorsqu'un district est aride et dépouillé, il l'abandonne pendant plusieurs années et va errer au loin en quête de meilleures pâturages.

L'éléphant a pour l'homme une horreur extraordinaire : un enfant qui passerait sous le vent à un quart de mille d'eux en mettrait en fuite une centaine, et, lorsqu'ils sont ainsi dérangés, ils courent longtemps avant de s'arrêter. Ces intelligents animaux pressentent avec une surprenante rapidité le voisinage d'un chasseur.

Lorsqu'une troupe des leurs a été attaquée, tous les autres éléphants qui habitent cette contrée en sont informés dans l'espace de deux ou trois jours ; tous alors la quittent et émigrent au loin, ne laissant au chasseur d'autre ressource que celle d'atteler ses chariots et d'aller ailleurs. C'est là la difficulté et

l'obstacle le plus grand que puisse rencontrer un chasseur d'éléphants.

Même dans les lieux les plus solitaires qui sont à bon droit considérés comme les quartiers généraux des éléphants, ce n'est que par hasard, et après des labeurs et des fatigues inouis, que l'œil du chasseur est réjoui par la vue d'un de ces animaux. Grâce à des habitudes particulières, l'éléphant est plus inaccessible et plus rarement aperçu que toutes les autres races de bêtes fauves, excepté certaines espèces rares d'antilopes. Ils choisissent pour demeure les profondeurs les plus ignorées des forêts, et c'est en général à une distance très-considérable des rivières et des fontaines où ils ont coutume d'aller boire. Lorsque le temps est sec et chaud, ils vont boire toutes les nuits, mais lorsque le temps est frais ou nuageux, ils ne se désaltèrent que tous les trois ou quatre jours. Vers le coucher du soleil l'éléphant quitte le lieu où il a passé la journée et se dirige vers une fontaine distante presque toujours de douze à vingt milles. Il y arrive habituellement entre neuf heures et minuit, et, après avoir étanché sa soif et s'être rafraichi en se jetant énormément d'eau sur le corps à l'aide de sa trompe, il retourne dans sa solitude au fond des forêts.

J'ai remarqué que les mâles, lorsqu'ils sont dans un endroit écarté, se couchent sur le côté vers minuit et dorment quelques heures. Ils choisissent souvent une fourmilière qui a vers sa base 30 ou 40 pieds de

diamètre, et ils se couchent en y appuyant leur dos. La marque de leur défense de dessous reste très-profondément imprimée sur le sable, ce qui prouve qu'ils s'étendent sur le côté. Je n'ai jamais su que les femelles en usassent de même, et les mâles ne le font que dans les districts très-solitaires, car j'ai observé que dans les lieux où les éléphants peuvent être surpris, ils ne se reposent que debout et sous l'ombrage d'un arbre touffu. Après avoir dormi, ils mangent énormément, et vont de droite et de gauche en zigzag, en écrasant et en détruisant les plus beaux arbres qui se trouvent sur leur passage.

Il est impossible de se faire une idée de la quantité d'arbres que peut détruire ainsi tout un troupeau d'éléphants mâles. Ces animaux sont extrêmement capricieux : s'ils rencontrent un groupe de cinq ou six arbres, il n'est pas rare qu'ils les arrachent tous, et, après avoir brouté deux ou trois petites branches, ils vont plus loin continuer leur œuvre de folle destruction. Il m'est très-souvent arrivé de trouver au milieu des forêts un amas de ces arbres déracinés, entassés les uns sur les autres en telle quantité qu'il n'y avait pas moyen d'avancer : dans ces cas-là il est fort dangereux d'attaquer les éléphants. Pendant la nuit ils paissent dans des plaines découvertes ou dans des régions boisées très-clair-semées ; mais au point du jour ils se retirent dans des fourrés épais et hors d'atteinte, composés neuf fois sur dix de « wait-a-bit-

thorns ». Là, réuni en une masse compacte, le troupeau attend que la chaleur du jour soit passée. Cependant, dans les parages éloignés et lorsque le temps est frais, j'ai vu des troupeaux paître tout le long du jour.

L'aspect de l'éléphant sauvage est excessivement majestueux et imposant; sa hauteur gigantesque et sa grosseur colossale, surpassant celle des autres quadrupèdes, la singulière sagacité et les habitudes particulières de cet animal, lui donnent, aux yeux du chasseur, un intérêt qu'aucun autre gibier ne peut lui offrir. Son allure, lorsqu'il est calme, est hardie, ferme et dégagée; la construction spongieuse de pied rend son pas très-léger et silencieux; tous ses mouvements sont empreints de beaucoup de douceur et de grâce. Cette description, du reste, ne s'applique à l'éléphant que lorsqu'il rumine à l'aise, rôdant dans le fourré; car, lorsqu'il est excité par l'approche du chasseur, il devient un terrible et dangereux ennemi, plus difficile à vaincre que toute autre bête fauve.

Le 27, dès l'aube, je quittai mon trou et allai inspecter la trace de l'éléphant blessé. Après l'avoir suivie pendant quelque temps, j'arrivai à un monticule escarpé que je gravis, persuadé que du sommet je jouirais de la vue de toute la contrée environnante. Je ne me trompais pas, et, dirigeant mes regards vers l'orient, j'aperçus, à mon inexprimable satisfaction, une

troupe de neuf ou dix éléphants qui broutaient tranquillement à un quart de mille de moi. Je ne jetai qu'un seul coup d'œil sur eux et me précipitai en bas, afin d'avertir mes compagnons de garder le silence. Je tins à la hâte un conseil de guerre et je me hâtai de commander à Isaac de galoper vers le camp et de revenir aussi vite que possible avec Kleinboy, mes chiens, ma grande carabine hollandaise et un cheval frais; puis je regrimpai sur le monticule pour repaître ma vue du spectacle enchanteur qui s'offrait à moi. Je tirai ma lunette pour surveiller exactement les évolutions du troupeau, composé seulement de femelles : plusieurs d'entre elles étaient entourées de leurs petits.

Bientôt, en explorant les alentours, je découvris une seconde troupe de cinq éléphants mâles qui paissaient à l'écart, environ à un mille vers le nord, tandis que les femelles se tenaient près d'un ravin rocailleux qui partait de la base du monticule où je me trouvais. Brûlant d'impatience de commencer l'attaque, je résolus d'essayer du *stolking system* et de forcer cette troupe de mâles avec des chiens et des chevaux. Ceci arrêté, j'ordonnai à mes guides de rester au sommet du monticule pour surveiller les éléphants, et, favorisé par le terrain et par le vent, je gagnai promptement le ravin.

Le troupeau était à peu près à cent toises de moi, et, le cœur palpitant, je résolus de me donner le plaisir de

les guetter, tandis qu'ils avançaient lentement de mon côté, cassant les branches des arbres avec leurs trompes et mangeant les feuilles et les bourgeons. A la fin, deux d'entre eux passèrent lentement, et le plus beau de tous, que j'avais choisi d'avance, broutait avec les deux autres sur un arbre épineux à soixante mètres de moi.

Ma main était maintenant aussi ferme que le rocher sur lequel elle s'appuyait : je visai juste, et lui envoyai dans la tête, un peu en arrière de l'œil, une balle qui le frappa juste où j'avais visé, ce qui ne parut pas le troubler beaucoup. Il poussa néanmoins un grand cri et tournoya sur lui-même. Je lui envoyai alors une seconde balle au défaut de l'épaule, et tous les autres firent un bruit étrange et retentissant et partirent à la file au petit galop, tandis que leurs énormes oreilles s'agitaient comme des éventails par la rapidité de leur course.

Je ne m'arrêtai pas à recharger mon arme, mais je courus au monticule, et, parvenu au sommet, les guides me montrèrent le troupeau arrêté dans un bosquet d'arbres touffus. Le blessé était un peu en arrière avec un autre éléphant, sans doute son ami particulier, qui s'efforçait de l'assister.

Ces éléphants n'avaient sans doute de leur vie entendu la détonation d'un fusil : ne m'ayant ni vu ni senti, ils ne se doutaient pas de la présence d'un homme et paraissaient décidés à ne pas aller plus loin. Mes domestiques survinrent en ce moment, mais

j'attendis un peu afin que mes chiens et mes chevaux pussent reprendre haleine. Bientôt nous nous élançâmes vers les éléphants, et nous n'étions plus qu'à 200 toises d'eux, lorsque, grâce au terrain découvert, ils nous aperçurent et s'enfuirent vers l'orient. Le blessé resta fort en arrière et presque aussitôt les chiens l'entourèrent. Leurs aboiements furieux absorbaient son attention.

Je me plaçai entre lui et la troupe qui fuyait, et mis pied à terre à 40 toises de lui, dans un endroit très-découvert. Colesberg, qui avait une peur horrible, me donna beaucoup de tracas, car il me secouait le bras dès que je voulais tirer. A la fin, je lâchai la détente; mais, lorsque je cherchai à me remetre en selle, mon cheval m'en empêcha. Si je voulais le prendre en main et courir, il reculait vers l'éléphant blessé.

Dans ce moment j'en entendis un second tout près, derrière moi, et, me retournant, je vis « l'ami, » la trompe levée, prêt à s'élancer sur moi : un vieux chien d'arrêt sourd, que je nommais Schwart, trottait devant l'animal furibond en jetant de hauts cris.

J'étais convaincu que « l'ami » allait écraser moi ou le cheval ; toutefois je ne voulais pas lâcher ma monture et je tenais la bride de toutes mes forces. Mes gens, qui se tenaient, comme de juste, à distance respectueuse, demeuraient pétrifiés et la bouche béante. Certes ma position ne fut pas enviable pendant quelques secondes. Par bonheur, cependant, les chiens détour-

nèrent l'attention des éléphants et je parvins à me mettre en selle, m'attendant à tout moment à sentir une de leurs trompes m'enlacer le corps. Klenboy et Isaac, pâles et muets de terreur, me tendirent alors ma carabine cannelée à double canon, et, revenant à la charge j'envoyai une seconde paire de balles dans le corps de l'éléphant blessé. Par malheur Colesberg était extrêmement agité, et je ne pus viser juste.

« L'ami » paraissait résolu à faire un malheur; il m'attaqua avec fureur et me poursuivit pendant plusieurs centaines de mètres; je me décidai donc à le forcer à être moins officieux. A cet effet, je rechargeai mon arme, et, m'approchant de lui à trente pas, je lui envoyai mes deux coups au défaut de l'épaule. Il s'éloigna aussitôt, la trompe basse, ayant évidemment reçu une blessure mortelle. Je ne me rappelle jamais ce premier jour de chasse à l'éléphant sans regretter la folie que je fis de ne m'occuper que d'un seul éléphant.

Le premier était mourant et ne pouvait m'échapper; le second était aussi mortellement blessé et je n'avais qu'à le suivre pour l'achever, mais je fus assez fou en m'amusant avec le premier qui marchait à reculons, et s'arrêtait à chaque arbre, de laisser échaper l'autre. Deux coups de feu achevèrent le premier. En les recevant l'éléphant releva deux ou trois fois sa trompe en l'air; puis, tombant de côté contre un arbre épineux qui plia comme de l'herbe sous son poids énorme, il poussa un cri rauque, et expira.

C'était une superbe femelle, la plus belle du troupeau, ainsi que je l'ai déjà dit. Elle était en très-bon état et portait une paire de longues défenses intactes. Mon succès m'avait mis en belle humeur, et j'étais si content d'avoir tué un de ces animaux que, quoiqu'il fût de bonne heure et que mes chevaux fussent frais, je n'inquiétai point les cinq mâles, espérant les retrouver le lendemain. J'étais bien loin alors de connaître les usages des éléphants et le mode de chasse à adopter avec eux.

Ayant mis des entraves à nos chevaux, nous parvinmes, à l'œuvre avec nos couteaux et nos assagais, a préparer la tête pour pouvoir nous servir de la hache qui devait séparer du crâne les défenses : il est bon d'ajouter que la moitié à peu près de l'ivoire est enseveli dans un socle osseux sur le devant du crâne. Il faut, pour extraire les défenses d'une femelle d'éléphant, le cinquième du travail qu'exige l'extraction de ceux d'un mâle, et, au coucher du soleil, nos efforts réunis n'avaient réussi qu'à détacher une des défenses, avec laquelle nous retournâmes triomphalement au camp, ayant laissé près de la carcasse nos guides qui s'étaient volontairement offerts à passer la nuit à la garder. A notre arrivée aux chariots, je trouvai Johannus et Carolus dans un état de béatitude et d'indifférence complète; ils étaient tous deux ivres-morts, car ils avaient défoncé à la fois la caisse du vin et celle des spiritueux.

Le 28 je me levai de bonne heure, et, brûlant du désir de faire une nouvelle exploration de la contrée, du haut du monticule qui m'avait procuré une si bonne chance la veille, je déjeunai à la hâte et m'y rendis avec mes piqueurs et mes chiens. Mais, hélas! j'ouvris en vain les yeux, j'avais laissé une brillante occasion se perdre, et quoique j'aie bien souvent gravi le même monticule, cette année et l'année suivante, il ne me fut plus jamais donné de contempler de son sommet une troupe d'éléphants.

Nous étions maintenant à deux jours de marche du kraal de Sicomy, roi de l'immense territoire de Bamangwato. On assurait que ce grand chef possédait de l'ivoire en grande quantité, et j'avais apporté beaucoup de mousquets et d'autres articles de troc. J'étais pressé de continuer mon voyage et de conclure mon marché avant de recommencer ma chasse aux éléphants, d'autant plus qu'il n'était pas impossible qu'ayant suivi mon exemple d'autres aventuriers ne marchâssent snr mes traces et ne vinssent peut-être entraver mon trafic.

Avec cette pensée, le 30 au matin je me mis en marche pour le kraal de Sicomy, me dirigeant vers les montagnes de Bamangwato, dont nous voyions pointer les cimes au-dessus des forêts qui nous séparaient d'elles du côté de l'orient. Chemin faisant, nous passâmes près du cadavre de l'éléphant que j'avais tué trois jours auparavant. Le nombre des vautours qui y étaient ras-

semblés était véritablement surprenant. Mes guides avaient fait cuire une portion de la trompe et deux pieds, et ils remisèrent ces mets dans les chariots.

J'éprouve toujours un nouveau motif de satisfaction lorsque je réfléchis que, tout en m'enrichissant en me livrant à la chasse de l'éléphant, mon occupation favorite, je nourrissais bien souvent et rendais heureuses les familles affamées d'une centaine de tribus de Béchuanas et de Bakalaharis qui suivaient obstinément mes chariots, au nombre de cinquante et même jusqu'à deux cents, pour m'aider dans mes chasses. Ces hommes étaient souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs familles, et, quand un éléphant ou quelque autre pièce de gros gibier tombait, toutes les mains s'employaient à découper la viande, sans en perdre un pouce, en longues et étroites lanières qu'on suspendait en festons à des gaules pour les faire sécher au soleil. Souvent même les entrailles n'étaient point abandonnées aux vautours et aux hyènes, et tout, jusqu'aux os était brisé pour s'emparer de la moelle, dont on graissait la soupe.

Le 1er juillet nous attelâmes dès l'aurore et nous atteignîmes le Samou très-tard dans l'après-midi. Nous avions cheminé la plus grande partie de la journée à travers un taillis épais de buissons épineux où il fallait frayer à coups de hache un passage à nos chariots. En plusieurs endroits la route était si hérissée de rochers qu'elle menaçait de briser nos roues et nos

essieux : nous étions souvent contraints de déplacer des masses de granit. En approchant du Samou, nous pénétrâmes dans une lande large et unie, ornée en tous sens d'une multitude variée d'acacias pittoresques et d'autres arbres qui s'élevaient à des distances égales, comme s'ils avaient été plantés par la main des hommes.

De chaque côté de la plaine s'élançaient des montagnes escarpées dont l'aspect était fort pittoresque. Leurs flancs et leurs cimes consistaient en d'immenses quartiers de roc brut, entassés l'un sur l'autre. Quelques-uns étaient si peu en équilibre sur leur piédestal étroit, qu'il me semblait que le doigt d'un enfant aurait pu les faire tomber. Ces collines arides étaient couvertes çà et là, jusqu'au sommet, de touffes clairsemées d'arbres nains et de gigantesques cactus. A mesure que j'avançais, je remarquais des ravins sauvages admirablement boisés, qui se perdaient dans le sein des montagnes.

Nous fûmes bientôt rejoints par trois sujets de Sicomy qui nous apprirent qu'on redoutait journellement une attaque des Matabilis et que pour cela, le chef et toute sa tribu avaient abandonné leurs kraals et habitaient pour le moment des caveaux et d'autres asiles creusés sur les flancs et les cimes des montagnes. Ces hommes nous firent faire le tour d'un rocher formidable, et nous nous trouvâmes dans un ravin sauvage et bien boisé, où on n'apercevait aucun vestige du passage

des hommes mais, en levant les yeux, nous découvrîmes toutes les cimes couvertes de femmes et d'enfants, et bientôt après des bandes détachées de guerriers de Sicomy arrivèrent en foule de tous côtés pour contempler l'homme blanc; j'étais le premier que la plupart d'entre eux eussent vu. Tous ces hommes étaient armés et prêts à combattre; chacun d'eux portait un bouclier ovale de cuir de bœuf, de buffle ou de girafe, une hache d'armes et trois ou quatre assagais; ils avaient en outre des manteaux de peaux de chacal et de léopard, qui leur tombaient gracieusement des épaules. Plusieurs portaient sur le haut de la tête une touffe de plumes d'autruches noires, tandis que d'autres ornaient leurs cheveux laineux d'une ou deux plumes blanches ondoyantes. Les hommes et les femmes étaient également chargés d'ornements de verroteries et de fil d'archal en cuivre et en étain.

Nous fûmes bientôt accostés par un messager de Sicomy, qui vint dire que le roi était charmé de notre arrivée et qu'il allait dans peu venir me voir. Nous cheminâmes dans l'étroit ravin tant qu'il fut praticable; l'eau avait gagné l'autre extrémité. Presque aussitôt que nous eûmes campé, Sicomy parut avec une suite nombreuse de ses guerriers et de ses principaux nobles. Il était de moyenne stature et paraissait âgé de trente ans. Le trait le plus saillant de son visage était un œil vairon qui imprimait à sa physionomie un caractère de fourberie que les manœuvres

de finesse et d'astuce de l'homme ne démentaient pas. Lorsqu'il fut près des chariots, j'allai à sa rencontre et lui donnai une poignée de main en l'invitant à prendre du café. Quoique je visse clairement qu'il était enchanté de mon arrivée, il usa de manières brusques et hautaines. Se tournant fréquemment vers les siens pour faire des plaisanteries, et, parlant très-vite, il s'empressa de se faire rendre compte par Isaac du contenu des chariots et me dit qu'il voulait acheter tout ce que j'avais apporté, m'assurant qu'il me donnerait pour chaque mousquet une grande défense d'éléphant mâle.

Ceci était une amorce pour voir ce que je dirais. Je lui répondis que dans mon pays les mousquets coûtaient plusieurs dents et que je ne les avais pas volés ; car, tout en le traitant avec une extrême affabilité, je voulais conserver dans mes transactions la plus complète indépendance. J'ajoutai que les autres hommes blancs redoutaient de venir si loin pour trafiquer avec lui, mais que son ami le docteur Livingstone m'avait recommandé de le faire et que je lui apportais un présent de sa part. Je lui remis ce présent, qui venait de moi-même, et consistait en verroteries, en tabac à priser et en munitions. Je me divertis beaucoup du maintien timide et servile des hommes de Booby en présence du roi. Ils s'approchaient de lui humblement, et le saluaient en étendant leurs deux mains qu'ils frappaient l'une contre l'autre, en disant

en même temps : *Rumila cosi*, ce qui signifie : « Salut, roi. » Sa majesté daignait répondre gracieusement à cet hommage en leur disant : *Eh!* ce qui est la mode béchuana invariable pour répondre à un salut. Les naturels me rendirent mon salut par ces mots : *Eh! kectumela cosi a machoa!* ce qui signifie : Oh! merci, roi des hommes blancs! Après avoir salué le roi, les gens de Booby eurent l'effronterie de faire valoir les peines inouïes qu'ils avaient prises pour persuader au grand homme blanc de visiter ses domaines et la façon méritoire dont ils étaient parvenus à m'y conduire. Sa majesté leur exprima sa reconnaissance et ordonna qu'on leur apportât le *boyalva*, ou bière du pays. Sicomy resta très-longtemps près des chariots en conversation sérieuse et continua à causer avec mon interprète et ses conseillers les plus anciens. Il se retira fort tard, promettant de revenir de bonne heure le lendemain; néanmoins, de crainte que quelques-uns des siens ne vinssent trafiquer avec moi en son absence, il enjoignit à son oncle Mutchuisho de demeurer la nuit auprès de mes chariots.

Le roi parut de très-bon matin, suivi d'un plus grand nombre de guerriers, tous portant leur attirail de combat. J'étais encore au lit, et, voyant sa majesté regarder en tapinois dans mon chariot, je feignis de dormir. Bientôt je remarquai un indigène qui traversait la clairière portant sur ses épaules une dent d'é-

léphant mâle qu'il déposa sous un chariot. On apporta le café; je me levai, et le roi déjeuna avec moi. J'avais résolu de parler d'ivoire le moins possible et de paraître très-insouciant; c'est un système dont il est important de ne pas s'écarter quand on fait le commerce avec les naturels qui, en tout temps, agissent avec lenteur, et cela plus encore si le marchand leur laisse soupçonner qu'il désire beaucoup leurs objets d'échanges.

Dans les transactions avec les Béchuanas, le point le plus difficile est d'abord de se mettre d'accord sur le prix des articles, mais dès que l'affaire est entamée et que les naturels sont satisfaits du prix, les échanges s'effectuent rapidement. Le marchand doit demander un peu plus qu'il ne veut obtenir, afin d'avoir l'air de céder à leurs importunités, sans cela ils ne traiteraient point avec lui. Ils ne se pressent jamais de conclure un marché et croient toujours qu'il est nécessaire, avant de se décider, de demander leur avis à toutes les personnes présentes. Si une seule d'entre elles était opposée au marché proposé, tout espoir de trafic serait perdu pour le moment.

J'ai plus d'une fois manqué un marché sur le point d'être conclu par la faute de quelque vieille femme qui passait par hasard au moment même et qui s'écriait que mes prix étaient trop élevés, quoiqu'elle ignorât parfaitement les termes de la transaction.

Pendant que Sicomy prenait son café, il me dit

qu'il avait expédié des hommes pour chercher les dents d'éléphant qui, assurait-il, étaient loin de là et qu'il voulait tout acheter sans délai afin que je pusse quitter le pays avant l'arrivée des Matabilis. Je soupçonnai alors la rumeur concernant cette tribu d'être une pure invention, mais j'appris plus tard qu'elle était réelle.

Dans la matinée, je m'occupai d'écrire mon journal, et je pus me convaincre que le roi était inquiet de mon insouciance pour le commerce. A la fin pourtant il me demanda de sortir du chariot, disant qu'il m'avait apporté un cadeau, et il exhiba la dent d'éléphant qui était sous le chariot. Je le remerciai, me montrai très-satisfait de ce don, et en retour je lui offris sur-le-champ des perles de verre, qui lui parurent être l'équivalent. Il me demanda aussitôt le prix de mes mousquets et je répondis : Quatre grandes dents d'éléphant mâle pour chacun ; sur quoi il se retira dans un bosquet voisin et demeura plusieurs heures à se consulter avec ses conseillers ; à la fin parurent deux hommes arrivant par deux côtés opposés, chacun portant une dent.

Lorsqu'ils arrivèrent, Sicomy ordonna qu'on plaçât les dents devant moi ; et, appelant Isaac, il fit une longue harangue, remplie d'une foule d'absurdités, tendant à me persuader d'accepter deux dents pour un mousquet ; enfin il en ajouta une troisième beaucoup plus petite, après avoir parlé jusqu'au cou-

cher du soleil. Il m'offrit de nouveau deux dents pour un fusil, disant qu'il allait s'en retourner chez lui et qu'il ne savait pas s'il reviendrait. Je lui répliquai que je ne l'avais pas prié de me rien acheter et que je n'étais venu sur son territoire que pour jouir du plaisir de la chasse aux éléphants ; qu'il m'était parfaitement égal qu'il fît ou non des emplettes, et qu'il y avait beaucoup d'autres chefs qui souhaitaient ardemment acheter mes marchandises. A ces mots, je lui souhaitai le bonsoir, et, la carabine sur l'épaule, je m'éloignai dans le ravin.

Le lendemain de bonne heure, Sicomy était auprès de mes chariots, et, après déjeuné, il reprit les choses au point où elles étaient restées la veille ; après une discussion très-prolongée, la troisième dent fut ajoutée, et je lui donnai un mousquet. Puis il me persécuta pour avoir un moule à fondre les balles, et, l'ayant obtenu, il insista pour avoir un Saumon de plomb. Je lui dis que je ne pouvais pas lui donner cela pour un seul fusil, mais que, s'il se conduisait généreusement, par la suite je lui en donnerais un ; il n'en continua pas moins à me tracasser à ce sujet jusque fort tard dans l'après-midi, et alors il commença à parler de la cession d'un second fusil.

On apporta trois autres dents, et nous étions presque d'accord lorsque quelques-uns de ses conseillers lui dirent qu'il aurait dû avoir de la poudre et des balles avec le premier fusil. Il continua de m'ennuyer à ce sujet

jusqu'à ce qu'il fût très-tard, et je lui dis alors que, s'il croyait avoir trop payé son fusil, il pouvait me le rendre et reprendre ses défenses; il délibéra un peu avec ses sages et me rapporta mon arme . Je mis ma carabine sur mon épaule et menai boire mes chiens. Les sources étaient situées assez loin du camp et il y avait peu d'eau. J'y rencontrai beaucoup de femmes de Bamangwato, qui tiraient de l'eau, qu'elles emportaient, dans leurs retraites aériennes, sur leur tête, dans des vases de terre.

La source où mon bétail buvait était aussi fort éloigné des chariots, et n'en fournissait que fort peu : cette disette eut pour résultat immédiat de faire dépérir mes bœufs et mes chevaux. Dans cet état de choses, je résolus de ne plus passer qu'un seul jour à Bamangwato, et je décidai qu'il fallait tâcher de s'arranger avec Sicomy dès le lendemain. En retournant au camp, Carolus m'annonça que la moitié de mes bœufs manquaient, ce qui me causa une vive frayeur. Je me doutai d'une trahison, et je savais bien que, si Sicomy s'en était emparé, je ne les recouvrerais pas facilement. Je dépêchai à l'instant deux hommes à cheval dans des directions opposées, avec l'ordre de chercher les traces. Ils revinrent très fiers, après les avoir retrouvés.

Je ne pouvais m'empêcher d'être contrarié de la lenteur de mes projets d'échange, mais le mal était sans remède, et je recueillis le jour suivant les profits de ma politique.

Quoique je trouvasse ce genre d'affaires terriblement ennuyeux, cela valait pourtant la peine d'y consacrer un peu de temps et de subir ce retard, à cause de l'immense bénéfice que j'en retirerais. J'avais payé 16 livres la caisse contenant 20 mousquets, tandis que la valeur de l'ivoire que je demandais en échange de chaque arme à feu excédait 30 livres, ce qui faisait environ 3,000 0/0. On m'assure que les commerçants trouvent un pareil bénéfice parfaitement acceptable.

Sicomy avait dans ce temps une immense quantité d'ivoire admirable, et il s'en procure encore annuellement une prodigieuse quantité. Depuis que j'ai visité Bamangwato pour la première fois et que j'ai appris aux naturels à se servir d'armes à feu, ils savent tuer eux-mêmes les éléphants; mais, avant mon arrivée, les efforts réunis de la tribu tout entière ne pouvaient vaincre un éléphant parvenu à toute sa croissance. Tout l'ivoire que Sicomy avait en ce temps-là, et probablement une grande partie de ce lui qu'il en a maintenant, provient des éléphants tués avec des assagais par une race audacieuse de bushmen, qui habite les régions les plus reculées au nord et au nord-ouest de Bamangwato.

Sicomy obtint cet ivoire en échange de quelques verroteries, puis il força quelques pauvres Bakalahari ou naturels sauvages du désert (qu'il se croyait en droit de tyranniser) de porter ces dents sur leurs épaules, au travers d'immenses déserts de sables brûlants,

jusqu'à son quartier général, à Bamangwato. Ces pauvres créatures éprouvaient une si horrible fatigue que beaucoup d'entre elles mouraient en route. Le 4 au matin, de bonne heure, Sicomy n'ayant pas paru, je me rendis à sa résidence, accompagné d'Isaac et de plusieurs gens du pays. Après une longue et pénible ascension au flanc de la montagne, parmi des masses de rochers, nous atteignîmes la demeure temporaire du chef. Elle consistait en une petite hutte circulaire, composée d'un treillage en branches d'arbres traversé de petits rameaux et couvert de gazon. Autour de la demeure royale on voyait bon nombre de huttes pareilles, élevées sur des pointes dont ses hommes avaient déblayé le sol parmi les rochers. Toutefois ce petit kraal n'était habité que par une très-faible portion de sa tribu, qui était dispersée en différentes parties de la chaîne de montagnes. Le bétail occupait les avant-postes.

Je trouvai Sicomy assis devant son wigwam, en conversation très-animée avec ses conseillers, et je lui annonçai que, vu la rareté de l'eau à Bamangwato, je n'y pouvais pas prolonger mon séjour. Il me remercia et me dit qu'il était très-content que j'eusse visité son pays, mais qu'une chose affligeait son cœur, à savoir que nous n'avions pas pu trafiquer ensemble. Je lui répondis que c'était sa faute, car je lui avais offert des marchandises au même prix que je les avais vendues à d'autres, que j'étais encore disposé

à traiter avec lui, s'il voulait le faire loyalement.

Nous partîmes tous ensuite pour mes chariots, et le marché fut vite conclu. Le roi prit sans discontinuer du café et du tabac en effrayante quantité, et toute la journée les grands bols de bierre mousseuse circulèrent à profusion. Il me donna trois dents d'éléphant mâle pour les dix premiers mousquets, auxquels j'ajoutai pour appoint de la poudre et du plomb. Ensuite le prix fut réduit à deux dents par mousquet; ce genre d'accord satisfit toute l'assemblée, et le troc s'effectua sans murmures. Des indigènes aux fortes épaules passèrent la journée à aller et venir en trois directions différentes, portant sur leurs épaules les précieuses dépouilles des éléphants de Kalahari; au coucher du soleil, je m'étais défait de tous mes mousquets et j'étais possesseur d'une partie d'ivoire de très-grande valeur. Je troquai aussi des perles de verre et des munitions contre des dents de femelles.

J'avais résolu aussi de faire l'emplette de beaux échantillons de costumes du pays, des armes, etc., mais, l'ivoire étant l'article le plus important, je préférai ajourner toute autre transaction jusqu'à la fin du marché. Le roi paraissait ravi de ses emplettes, et il insistait pour tirer chaque mousquet à mesure qu'il les achetait; rejetant en arrière son manteau et appuyant la crosse sur son épaule, il fermait son bon œil et gardait ouvert le mauvais, à l'inexprimable joie des Hottentots, qui étaient ses instructeurs dans la

science du tir. Chaque détonation causait une vive sensation parmi les guerriers, qui se pressaient autour du roi, demandant qu'il leur fût aussi permis d'essayer leur talent avec ces nouveaux instruments de guerre.

Le roi possédait un vase à boire des plus merveilleux, que j'étais décidé à acquérir, si c'était possible; il était fait avec la corne du « kobaoba », espèce très-rare de rhinocéros; ce « knob kerry » était d'une longueur démesurée, excédant de beaucoup tout ce que j'avais vu auparavant et tout ce que j'ai vu depuis. Je passai à Sicomy ma tabatière, et, désignant du doigt le « kerry, » je lui demandai où le « kobaoba » avait été tué. Il répondit qu'il lui avait été envoyé par un chef qui résidait à une immense distance, sur les bords du lac de Boat. Je lui demandai alors de me le donner comme un gage de souvenir, mais il me répliqua qu'il appartenait à sa femme, et qu'il ne pouvait pas en disposer.

Bientôt, cependant, tout en dégustant son café, il dit que, si je voulais l'acheter, je pourrais l'obtenir en remplissant de poudre à tirer la tasse qu'il tenait à la main : en conséquence, lorsque sa majesté eut achevé de boire, je lui passai la poudre et devins possesseur du « knob-kerry », que j'ai encore et auquel j'attache un grand prix. Il était nuit, et le roi, ainsi que sa suite, bivouaquèrent autour de grands feux que les Béchuanas ont la constante habitude d'allumer et d'entretenir. Leurs lits se composaient de longues

herbes sèches, et le bivouac fut entouré par leurs soins d'une haie de branches d'épines.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'obtins de très-beaux échantillons de karosses, ou manteaux, et d'armes de Béchuanas. Il y eut pour cela, comme il y avait eu pour l'ivoire, de terribles discussions, et je dus payer assez cher les « chakas » ou haches de combat, auxquelles toutes les tribus béchuanas attachent en général beaucoup de prix.

J'avais toujours eu l'intention de pénétrer plus avant que Bamangwato; mais, cédant d'une part aux faux rapports d'Isaac, agissant selon les vues et les désirs de Sicomy à cet égard, et d'autre part considérant l'attaque prochaine des Matabilis, je résolus, quant au présent, de ne pas étendre plus loin mes pérégrinations et de chasser pendant le reste de la saison dans la belle contrée enclavée entre les montagnes de Bamangwato et de Sichely

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE DES MATIERES

DE LA PREMIÈRE SÉRIE

Pages

AVANT-PROPOS..... 1

PRÉFACE..... 17

CHAPITRE Ier. .. Commerce au Cap. — Préparatifs de chasse. — Commerçants du Cap. — Waggons du Cap.— Préliminaires des marchés. — Vie d'un commerçant. — Commerce avec les Béchuanas. — Préparatifs et obstacles. — Mes serviteurs. — Mes ustensiles. — Chasse au *kheebock*. — Flore de l'Afrique méridionale..... 23

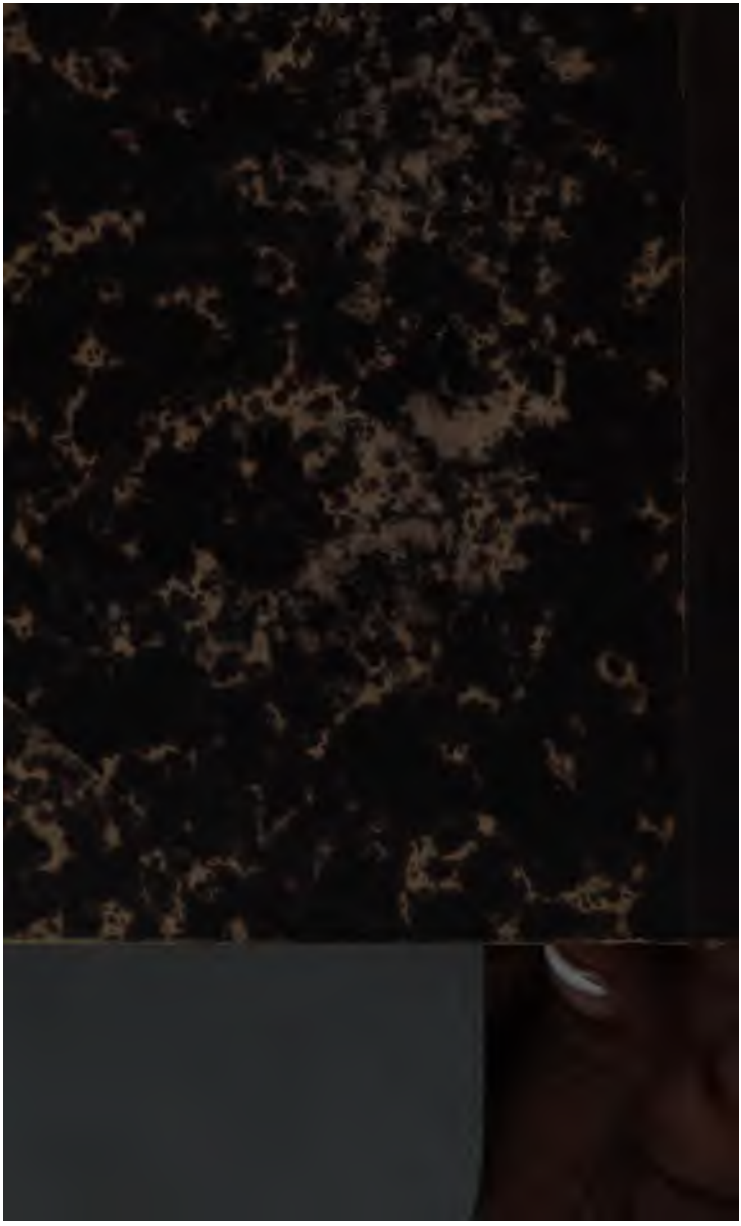
CHAPITRE II. — Commencement de mes voyages. — Le waggon du Cap.—L'attelage.—Le faret.— Le jambok.— Un bœuf réfractaire. — Sagacité des bœufs — Le chariot embourbé. — Grand embarras. — Changement de route. — The honey-bird. — L'oiseau mangeur de miel..... 37

Pages.

CHAPITRE III. — De Bruin's Port au Great Fish River (le fleuve du Grand-Poisson). — Cradock. — L'ancien district des éléphants. — Le black-koran. — Le tourbillon de Fish River. — Passage de la rivière. — Nous nous frayons un chemin. — Gazelles springs-boks. — Goût des Hottentots pour le gin. — Daka. — Boer's neck. — Cradock. — Climat. — Mynheer Besta. — Gazelles springs-boks et animaux carnassiers. — Mynheer Socheter. — Hendrick Strydon. — Manière de fabriquer des cendres. — Chasse aux gazelles spring-boks. — Émigration des springs-boks..... 49

CHAPITRE IV. — Invasion de sauterelles. — Un prix disputé. — Grande abondance de gibier. — Chasses nocturnes. — Curieuses méprises. — Un visiteur chez Strydon. — Tir au wild-beast. — Rencontre avec M. Paterson-Colesberg. — Emplettes. — John Stofulus..... 71

CHAPITRE V. — Trajet jusqu'au désert. — Récit d'un combat entre trois lions et un buffle. — La mouche oblogy. — Un Boer nomade. — Le gemsbock. — Chasse au gemsbok. — Une nuit au désert. — Mœurs des Boschjemen ou hommes de buissons..... 83

CHAPITRE VI. — Le grand fleuve Orange. — Stiuk Vouteyn. — Les Griquas et les Bâtars. — Capture d'un enfant des buissons (bush-boy.) — Un nid d'autruches. — Cabanes des Bushjismen. — Les koodoos et les oryx... 113

CHAPITRE VII. — Excursion de Stiuk-Vouteyn au Vaal et retour. — Chiens sauvages. — Les antilopes. — Les autruches. — Les perdrix des Namaquas. — Les Sauterelles. — Les Boers essayent de m'enlever Ruyter. — Un gnoo forcé par des chiens sauvages..... 129